

James Oglethorpe
MEMOIRES

D U
C O M T E
D E

BONNEVAL,

*Ci-devant General d'Infanterie au
Service de Sa Majesté Impériale
& Catholique:*

T O M E I I I

Contenant ce qui lui est arrivé de plus re-
marquable durant son séjour

E N T U R Q U I E.



A L O N D R E S.

Aux dépens de la Compagnie 1737.





MEMOIRES

D U

C O M T E

D E

BONNEVAL.



RESQUE aussi-tôt que je fus embarqué le vent devint favorable, nous mimes à la voile. Le Vaisseau étoit petit, mais bon voilier & assez fort d'équipage. Sans déclarer qui j'étois ni quel étoit le sujet de mon Voyage, l'Envoyé Turc avoit ordonné qu'on eût pour moi les plus grandes attentions. Je fus logé dans la chambre du Capitaine & servi à la Française, on avoit même embarqué du vin

pour mon usage. Le tems fut presque toujours beau , & notre Voyage auroit été des plus heureux , si nous n'avions pas été découverts par un Maltois. Il vint sur nous. Nous tâchames inutilement de l'éviter , il fallut se battre. J'avois repris mes habits ordinaires , je parus sur le Tillac. Comme j'avois servi en Hongrie , je savois assez de Turc pour me faire entendre. Je rangeai les soixante ou quatre-vingt soldats que nous avions ; je leur défendis , & aux canonniers de tirer avant que je le leur ordonnasse. Le Capitaine me laissa faire. Le Maltois n'étoit pas plus fort que nous. Notre contenance hardie lui imposa pendant quelque tems , il s'approcha cependant & essuia tout notre feu. J'étois sur le haut du Tillac le sabre à la main , on me reconnut : j'entendis qu'on disoit dans le Vaisseau ennemi , *C'est BONNEVAL*, *j'en suis sûr*. Peu de tems après il s'éloigna.

Sans avoir essuié d'autre danger nous abordames à Chio. Cette Isle est grande & raisonnablement peuplée. La plupart des habitans sont Chrétiens ; les uns suivent le Rit Grec , les autres le Latin ; ils sont toujours en dispute , comme les
Jesuites

Jesuites & les Jansenistes le sont en France. Le Pais est délicieux , le froid ne s'y fait presque jamais sentir , les chaleurs n'ont rien d'excessif ni d'incommode , les campagnes sont pleines d'orangers , de citronniers ; & toutes les autres especes de fruits y sont excellens & d'une grosseur prodigieuse. Les femmes y sont belles & bien faites , presque toutes sont coëffées en cheveux , leur taille n'est point enfoncée dans un amas d'habits comme ailleurs , un simple corset , une jupe legere & assez courte , est tout leur habillement , & un mouchoir de gaze d'une mouffeline fort déliée couvre leur gorge sans presque la cacher , la douceur du Climat inspire la volupté , & chacun suit assez son penchant.

Je restai six semaines dans cette Isle en attendant un Vaisseau pour Constantinople. J'y fus toujours dans la bonne chère & dans les plaisirs. En arrivant le Capitaine me conduisit chez le Gouverneur Turc. C'étoit un des deux qui m'étoient tombés entre les mains en une Bataille , que j'avois bien traités & que j'avois renvoies sans rançon. Il me reconnut , il n'est point d'amitié qu'il ne me fit , il n'épargna rien pour me marquer

quer sa reconnoissance. Charmé du dessein qui m'amenoit, il redoubla ses caresses & ses attentions. Ce séjour ne m'ennuya point ; chaque jour c'étoient de nouvelles parties, nous parcourumes toute l'Isle. Tous les soirs on m'amenoit dans ma chambre une jeune Grecque, la plus jolie qu'on eût pû trouver.

Le Gouvernement des Turcs est fort doux dans cette Isle, les Peuples ne sont point inquiétés sur leur Religion. Les impôts même sont modiques, mais leur autorité est si respectée, qu'une simple ficelle attachée par les deux bouts sur la porte d'une maison, en fait une prison dont personne n'a la hardiesse de sortir. A mon départ, mon ami m'accabla de présents, il fit mettre dans le Vaisseau plusieurs pieces du meilleur vin qui fût dans l'Isle, il me fit présent de plusieurs habits à la Turque, il m'ouvrit sa bourse & me força d'en prendre une partie considérable, il me donna des Lettres pour tous ses Amis, sur tout pour celui qui avoit été son compagnon de fortune en Hongrie. Il parloit de moi dans ses Lettres comme d'un Homme d'un mérite extraordinaire, & dont on pouvoit attendre les plus grands services.

On voit Constantinople d'assez loin avant que d'y arriver , le terrain où elle est bâtie forme un Amphithéâtre , qui s'abaisse insensiblement vers les bords de la Mer , de sorte qu'on découvre tout à la fois les Maisons & les Edifices publics de cette grande Ville. C'est le plus beau coup d'œil que j'aie jamais trouvé. Le Palais du Sultan , qui est à une des extrémités , paroît une Ville à part , où l'or brille par tout ; les Domes des Mosquées répandues de tous côtés , sont presque tous aussi brillants que celui des Invalides.

Au sortir du Vaisseau , je trouvai l'autre Officier Turc , à qui j'avois fait plaisir en Hongrie , il me mena chez lui & me traita aussi bien que je l'avois été à Chio. Il alla lui-même donner part au Grand Visir de mon arrivée , qui m'envoya saluer , & me fit dire que je me reposasse cinq ou six jours chez mon Ami , des fatigues de mon Voyage , & qu'après ce tems-là il m'envoieroit chercher pour me donner Audience. Cet Officier Turc , chez qui je logeois , étoit parfaitement honnête homme , je lui donnai toute ma confiance. Il savoit l'Allemand. Nous passions les jours & une partie des

nuits à nous entretenir ; je lui exposai la peine que j'avois à faire la démarche qu'on exigeoit de moi. Ce n'est pas , lui disois-je , l'attachement que j'ai à ma Religion qui m'inquiète ; j'ai beaucoup lu , beaucoup réfléchi , & toutes les Religions où l'on adore un seul Dieu me paroissent également bonnes , & je regarde comme des modes , les différentes cérémonies auxquelles chaque Peuple s'est assujetti ; peut-être ai-je tort , mais c'est depuis long-tems ma façon de penser. Ce qui me trouble & cause mes incertitudes , c'est l'idée que le commun des hommes attache au changement de Religion , sur tout quand il paroît se faire par nécessité & par des vues d'intérêt ; on s'accorde à mépriser ceux qui donnent ce spectacle , & c'est une maxime générale , qu'on ne doit point s'y fier. En Europe , ajoutois-je , un homme de ma sorte , quand il change de Parti , n'est point inquietté sur sa Religion : qu'il soit Calviniste , Lutherien , Catholique , à peine y fait-on attention ; on se contente de sa parole d'honneur & de son serment , & presque jamais il n'est arrivé qu'on y ait été trompé. En Moscovie ils n'ont pas non plus cette délicatesse , ils reçoivent

vent à leur service des Officiers de toute Nation & de toute Religion, c'est par là que leurs Troupes se forment & que leur Empire devient florissant & redoutable à ses Voisins. Il n'est point de Religion qui n'ordonne de garder les sermens qu'on a faits, pourquoi donc pour s'assurer d'un homme l'obliger à en changer ? Mais n'y eut-il point de Religion au monde, n'en eusse-je point, les sentimens d'honneur sont si profondément gravés dans mon âme, que rien au monde ne seroit capable de me faire manquer au serment que je suis prêt de faire de servir le *Grand Seigneur*, avec autant de zèle & de fidélité, que j'ai servi l'*Empereur* d'Allemagne & le *Roi* de France. Ne pourroit-on pas, mon cher Ami, m'épargner ce changement & la honte qui y est attachée ?

Cet Officier pensoit à peu près comme moi; selon lui la Politique avoit dicté à *Mahomet* la plupart des Loix qu'il leur avoit imposées. Elles étoient nécessaires dans les commenceimens de leur établissement, mais à présent elles ne le sont plus; il seroit même à souhaiter qu'on en retranchât ce qu'elles ont d'excessif. Mais, me disoit-il, la chose est impraticable,

quable, & vous ne pouvez espérer qu'on vous dispense de cette Loi, qu'on regarde parmi nous comme essentielle. Gardez-vous bien même de faire paroître toutes vos repugnances au *Grand Visir* : ce que vous pouvez faire de plus, c'est de lui demander quelque tems, non pour prendre votre Parti, mais pour vous instruire ; c'est un Devot parmi nous, il seroit scandalisé si vous lui parliez autrement.

Le Grand Visir me fit avertir, comme il me l'avoit fait dire. Je fus introduit à son Audience avec Cérémonie, il me reçut bien, m'assura de sa bienveillance & de la Protection du Grand Seigneur, pourvû, ajouta-t-il, que vous fassiez ce que vous savez. Prenez du tems pour vous instruire ; je ne doute pas que vous ne trouviez notre Loi raisonnable. Voyez le Grand *Muphti* de ma part, c'est un homme profond dans la connoissance des *Secrets de Dieu*, il dissipera tous vos doutes, avec autant de facilité que le Soleil dissipe les ténèbres. Vous n'aurez l'honneur d'être admis en la présence de *Sa Hauteffe*, qu'après que vous serez devenu un de ses vrais Sujets. Dès cette premiere Audience il me ques-

tionna

tionna beaucoup sur la situation de l'Europe , particulièrement sur celle de l'Allemagne , & me dit fort poliment , qu'il me connoissoit , & qu'on n'auroit garde de laisser inutile un homme comme moi. Il me mit entre les mains un Papier, c'étoit un ordre à un Trésorrier de me donner tous les jours pour mon entretien un certain nombre d'*Aspres* , qui faisoient aux environs de neuf écus.

Je louai une maison , je sortis de chez mon Ami. Il me prêta des meubles & quelques Esclaves. Je vis les principaux Officiers de la Porte , le *Caimacan* , le *Seraskier* , le *Bostangibachi* , l'*Aga des Janissaires* , & tous ceux qui faisoient quelque figure. J'en reçus mille politesses , & au Cérémonial près , qui est fort gênant , je puis dire que la plupart des Ministres des Cours de France & de Vienne ne sont pas à beaucoup près si gracieux.

Pour le *Muphti* , que je ne manquai pas d'aller saluer , il leva les yeux & les mains au Ciel lorsque je l'abordai ; il m'embrassa & pleura sur moi. C'étoit un Vieillard , que son air grave & majestueux rendoit respectable. J'avoué que ses manieres me touchèrent. Il me
nom.

nomma son fils , & me parla en homme pénétré de la Sainteté de *Mahomet* , & du bonheur de ceux qui suivent sa Loi : il insista fort sur son Etablissement & sur ses Progrès rapides , pour m'en prouver la vérité. Je voudrois , me dit-il , pouvoir vous instruire moi-même , mes occupations ne me le permettent pas. Celui qui le fera en ma place s'en acquittera du moins aussi bien que moi. Il me montra un de ses *Imans* , c'est-à-dire un de ses Prêtres , à qui il ordonna de se charger de mon Instruction , & de lui en rendre compte une fois par semaine.

Ce Prêtre ne voulut jamais souffrir que j'allasse chez lui ; nous convinmes que deux fois la semaine il viendrait chez moi. Dès que j'eus fait ce premier pas , on doubla le nombre d'*Aspres* qu'on me donnoit par jour , & je me vis en état de faire une figure raisonnable. J'achetai des chevaux , des Esclaves. Soit curiosité , soit que mon caractère plût aux Turcs , je fus fort visité , bien-tôt même je me vis une Société assez choisie. Nous nous assemblions de tems en tems le soir ; & au vin près , qu'on n'osoit boire , nous faisons aussi bonne chère qu'en

qu'en Europe. Ces Amis m'instruisirent du génie de la Porte, du caractère de ceux qui y avoient le plus d'autorité ; il m'assurèrent que c'étoit au Serrail que se faisoient & se défaisoient les Fortunes, que pour s'avancer & se soutenir il falloit y avoir quelque Protection ; qu'un *Bacha* étoit heureux quand il pouvoit y faire entrer quelque fille qui eût assez de beauté pour plaire au Sultan, & assez d'esprit pour se l'attacher. Quand vous ferez en place, me disoient-ils, profitez de cet avis, il vous fera peut-être plus utile que tous vos grands talens.

Ils me firent voir ce qu'il y a de singulier à Constantinople. Le Port est admirable : on vante beaucoup celui d'Amsterdam, ce n'est rien en comparaison de celui-ci. Les Arsenaux sont quelque chose de superbe, ceux de *Brest*, de *Toulon* n'en approchent pas. La Ville n'a rien de remarquable que sa grandeur & sa situation, la plupart des Rues sont étroites, chacun y bâtit à sa phantasie, on ne fait ce que c'est que symmetrie & ordre d'Architecture, il n'y a pas un seul beau quartier. Le Serrail même n'est qu'un amas de Bâtimens entassés les uns sur les autres. Il n'y a que les Jardins qui soient de bon goût. Les

Les maisons sont plus belles en dedans qu'elles ne paroissent devoir l'être. Elles sont assez bien meublées ; beaucoup de tapis & de tapifferie , quantité de porcelaines , quantité de colifichets d'ivoire & d'ébène , en font le principal ornement. On ne voit de beaux Edifices que ceux que les Grecs y ont autrefois bâti. *Sainte Sophie* est le plus beau morceau d'Architecture qu'il y ait peut-être au Monde ; j'ai parcouru toute l'Europe , je n'en ai point vû qui m'ait autant frappé.

Pera , *Galata* , qui sont les deux Faux bourgs de cette Capitale, sont plus beaux. Les ruës sont larges , les maisons mieux bâties ; c'est là où demeurent la plupart des Ambassadeurs & des Marchands étrangers.

Pour revenir à mon *Iman* ou à mon Instruteur , c'étoit un homme raisonnable , qui aimoit sa Religion , mais qui n'en étoit pas entêté jusqu'au Fanatisme & à la Superstition ; en un mot je le trouvai d'assez bonne composition. Voici la premiere Instruction qu'il me donna. Après m'avoir fait un assez grand Discours sur l'Unité de Dieu , sur sa Grandeur , sur sa Puissance , sur la nécessité

cessité qu'il y a qu'il se soit communiqué à quelques hommes en particulier pour instruire les autres de ses Volontés, il rabattit sur la Mission de *Mahomet*. Je sai, me dit-il, jusqu'à quel point on décrie notre Prophète parmi les Chrétiens, & par quels traits on s'y efforce de rendre ridicule la Loi qu'il nous a donnée. Mais ayez la bonté de m'écouter, j'espère vous guerir de vos Préjugés, & que si ce que je vous dirai ne vous paroît pas tout à fait convainquant, il vous paroitra du moins raisonnable.

Mahomet étoit d'une Condition obscure & d'une Fortune médiocre, il étoit sans Lettres. Après avoir été quelques années en solitude, il se dit *Envoyé de Dieu* pour leur annoncer une Loi plus parfaite que celles qui avoient été prêchées & pratiquées jusqu'alors. On le crut, il se fit plusieurs Disciples. Il a plu aux Chrétiens de faire de ces Disciples & de leur Chef une troupe de voleurs. Le nombre s'augmentant chaque jour, il en fit une Armée, il signifia aux Peuples voisins les ordres du *Tres-Haut*, reçut à sa suite ceux qui se soumirent, & extermina les autres. Ses Conquêtes furent des plus rapides, des Nations entières

tières le reconnurent pour leur Maître & pour leur Législateur. Après une vie assez courte il laissa un Empire si solidement établi , que toutes les Puissances Chrétiennes n'ont tenté qu'à leur honte de le détruire. Des succès si prompts , si durables , ne marquent-ils pas une Protection particulière de Dieu , & Dieu protege-t-il les Imposteurs & les Impies ?

Mon dessein n'étoit pas de disputer , ce n'étoit que pour la forme que je me faisois instruire. Je ne laissai pas de tems en tems de prendre plaisir à l'embarrasser. Je lui répondis , que les succès étoient une preuve bien équivoque de la justice ou l'injustice d'un Parti ; qu'encore actuellement tous les jours on voyoit prospérer les Méchans ; qu'il en étoit à cet égard des Peuples comme des Particuliers ; qu'il s'en falloit bien que la Victoire se déclarât toujours pour ceux qui avoient la raison & la justice de leur côté ; que Dieu , dont nous ignorons les desseins , avoit mille raisons que nous ne connoissions pas , de laisser accabler l'Innocence & de souffrir que le Mensonge paroisse l'emporter sur la Vérité. Que la multitude de ceux qui suivoient une Religion n'étoit ni une Preuve ni

un Préjugé légitime qu'elle fût la véritable, puisque toute la Terre, à l'exception d'une seule Famille, avoit été Idolâtre & que chacun s'étoit fait des Dieux à sa phantasie. Enfin, que c'étoit une maxime généralement répandue, que les Miracles étoient l'unique preuve de la divinité d'une Religion, & que je n'avois jamais ouï dire que Mahomet en eût fait.

Il se tira du mieux qu'il put de mes objections. Il me soutint que les Conquêtes de Mahomet étoient de vrais Miracles. Que l'Ange du Tout puissant lui avoit souvent parlé, que ses disciples l'avoient entendu; qu'il étoit impossible qu'on l'eût suivi, si on n'avoit eû aucune preuve de Mission. J'avois une foule de répliques à faire, je le laissai dire; j'objectai seulement, qu'on disoit parmi les Chrétiens que cet Ange étoit un de ses Confidens, & qu'il l'avoit fait périr dans la caverne d'où il lui parloit, en ordonnant à tous ses soldats d'y jeter chacun une grosse pierre pour empêcher qu'elle ne fût jamais prophannée. Ma liberté ne le choqua point; il me répondit qu'il me croioit trop homme d'esprit pour ne pas voir la grossièreté de cette Calomnie. Cet homme, disoit-il, qu'on suppose avoir

péri d'une manière si cruelle , étoit certainement un Confident intime de Mahomet. Il n'est pas possible de supposer qu'il ne fût pas connu. Comment donc le faire disparaître tout à coup ? que dire de probable pour détruire les soupçons que cette disparition ne pouvoit manquer de faire naître dans une pareille circonstance ? Je me rendis à ces raisons , à quoi en effet, je ne voyois rien de bon à répondre , si ce n'est peut être que Mahomet étoit assez redouté dans son Armée pour que personne n'osât communiquer à d'autres ses soupçons & ses réflexions.

Après ces généralités nous entrames dans le détail de sa Loi. Il convint que dans *l'Alcoran* il y avoit bien des choses , qui prises à la lettre pouvoient paroître ridicules , mais qu'il falloit les entendre allégoriquement, Il m'avoüa de bonne foi, qu'il ne les entendoit pas toutes , & que plusieurs étoient pour lui des mystères impénétrables ; mais , m'ajouta - t - il , dans toute Religion il est de pareilles obscurités sur lesquelles les sentimens des Docteurs sont partagés. Le Bon sens demande qu'on s'attache à ce qu'on peut entendre & qu'on respecte ce qu'on n'entend pas. Ainsi , continua - t - il , sans vouloir vous faire

faire comprendre ce que je ne comprends pas moi-même , venons aux Loix pratiques & à la Morale , en quoi consiste sur tout la Religion, dont l'essentiel est de régler les Mœurs. Nous adorons un *Dieu*, que nous reconnoissons pour le Créateur du Ciel & de la Terre , l'Arbitre de nos Destinées. Nous honorons *Mahomet* , comme celui que Dieu a choisi pour nous faire connoître ses Volontés & la manière dont il vouloit que nous les servissions. Nous n'avons point de Sacrifice, parce que Dieu n'a besoin ni de nous ni de nos Biens, & que nous ne pouvons rien lui offrir qui ne lui appartienne. Nous avons des tems marqués pour l'adorer & pour le prier , nous avons des Temples où nous nous assemblons; toutes les Nations en ont eu & en ont encore actuellement. Nous nous humilions par le Jeûne , nous poussons des cris vers le Thrône du *Tout-Puissant* , pour appaiser sa Justice & pour attirer sur nous ses Miséricordes. J'avoüe que je ne fai pas pourquoi il faut que nous ayons le visage tourné vers l'Orient dans nos Prières; mais du moins cet Usage est indifférent en soi , & s'il l'est, pourquoi ne pas s'y conformer? Il en est de même des Bains qui nous sont prescrits ; outre que dans

nos Climats ils servent à la santé, il n'est pas impossible que Dieu y ait attaché quelque vertu. Le *Vol*, le *Parjure*, l'*Adultère*, sont défendus parmi nous. Une Obéissance & une Soumission sans bornes pour notre Souverain, sont notre caractère particulier; il est le Maître absolu de nos Biens & de nos Vies, nous ne sommes tous que ses Esclaves. On nous élève dans la haine des Chrétiens, comme on apprend aux Chrétiens à nous haïr dès leur enfance. Je conviendrai si vous voulez, que cette haine n'est pas raisonnable, & qu'il seroit à souhaiter que les hommes ne se fissent pas un Crime de ne pas penser les uns comme les autres, mais vous savez que cette Philosophie est trop contraire aux Préjugés établis pour qu'elle puisse être commune.

Nous parlames ensuite de la *Circconcision*. Il me dit que Dieu l'avoit établie, presque dès le commencement du monde; que Mahomet l'avoit adoptée sur ce Principe, que c'étoit une marque pour distinguer un Peuple d'un autre. Il me dit mille choses plaisantes par rapport aux Femmes, & il entreprit sérieusement de me prouver que *Mahomet* avoit eu raison de n'en admettre en son Paradis que ce qu'il

qu'il en faudroit pour les bons Musulmans. Vous croyez donc la Resurrection, lui dis - je. Oui sans doute, repliqua-t-il; mais selon moi elle ne sera que pour les gens de bien, les Méchans n'y auront point de part.

Sur l'Article du *Vin*, c'étoit celui qui me tenoit les plus au cœur, il me dit quantité de belles choses, par exemple, que c'étoit un Poison également funeste au Corps & à l'Ame, & une source de toutes sortes de Désordres. Il me fit une description pathétique d'un homme yvre. Je lui repliquai, que cette liqueur étoit naturelle, que Dieu avoit créé la Vigne comme tous les autres Arbres, que les Médecins qui en avoient étudié la nature assuroient tous que l'usage moderé de cette liqueur ne pouvoit nuire & étoit très utile à la Santé, que tous les Sages, tous les Législateurs, excepté Mahomet, n'en avoient condamné que l'excès, & qu'il n'étoit presque rien qu'on ne dût défendre si on vouloit empêcher les abus qui s'en pouvoient faire. Il pensa se fâcher, & me répondit d'un ton assez sec; que *Dieu* étoit le Maître de défendre l'usage de quelque Aliment & de quelque Boisson que ce pût être; en particulier, qu'il avoit

défendu celui du *Vin*, que Mahomet son Prophète avoit intimé cette défense de sa part, & que cela devoit me suffire. Ce n'est pas, dit-il, en s'adoucissant, qu'on ne puisse absolument en boire comme une medecine; vous par exemple, qui y êtes accoutumé, il peut vous être nécessaire: si cela est, n'en buvez qu'en secret & évitez le scandale. Je me donneroie bien garde de parler de la sorte à un homme moins judicieux & moins discret que vous. Je suis charmé d'avoir été chargé du soin de vous instruire; la plupart de nos Prêtres n'auroient pas été capables de supporter vos objections.

Nous raisonnames beaucoup sur la *Pluralité des Femmes*. Il me dit qu'elle n'étoit pas ordonnée, mais seulement permise. Que chez eux on estimoit ceux qui faisoient profession de s'en passer. Qu'ils avoient aussi des Monastères & des Religieux comme cette espèce de Chrétiens, que les autres appellent Papistes; qu'ils s'en passeroient bien, mais que c'étoit un Usage presque aussi établi que leur Religion. *Mahomet*, ajouta-t-il, a eu de grandes raisons pour permettre cette Pluralité: outre qu'elle a été presque de tous tems en usage dans l'Orient, & que les
Rois,

Rois, que les Juifs & les Chrétiens estiment tant, en avoient eu des centaines, son Peuple par état étoit un peuple guerrier; à quoi si vous ajoutez la coutume de faire des Eunuques, vous comprendrez sans peine qu'il doit y avoir parmi nous beaucoup plus de Femmes que d'Hommes, par conséquent que nous aurions été bien réduits à une poignée de monde, si notre grand Prophète n'y avoit pourvu en permettant la *Pluralité des Femmes*, sans laquelle plusieurs d'entre elles n'auroient point trouvé de Mari. Je crois, me dit-il en souriant, que cette permission ne vous déplaira pas, je vous conseille même de vous en servir, afin de faire voir que c'est sincèrement que vous embrassez notre Loi.

Sans que je dise ce que je pense de tous ces Discours, je suppose qu'on le devinera. Je pris jour pour me faire circoncire. J'eus beau demander que la chose fût tenue secrète, tout Constantinople le sut & fit une espèce de Fête. Ils ont aussi des Parrains pour cette Cérémonie, le *Grand Seigneur* nomma le *Sous Bostangi Bachi* pour le représenter. Le *Grand Muphti* vouloit lui-même faire cette opération: mais par bonheur il fut incommodé, sa

main tremblante m'auroit fait beaucoup souffrir ; mon Instruteur la fit presque en un instant. Je ne fus que huit jours à guérir, j'en fus quitte pour un accès de fièvre de vingt quatre heures, que la violence de la douleur me causa. Pendant ces huit jours je fus complimenté de toutes les Personnes de considération, dont il n'y eut presque aucune qui ne fit accompagner son compliment de quelque Présent considérable.

Dès que je fus guéri, j'allai voir secrettement le Grand Visir. Enfin, s'écria-t-il en me voyant, vous voilà à nous, & tel qu'il falloit que vous fussiez pour être digne des regards de l'Empereur des Rois de la Terre. Il vous admettra aux pieds de son Thrône; mais il faudra que ce soit d'une manière qui rende votre Concession aussi publique & aussi éclatante qu'elle peut l'être. Après quelques complimens il me congédia, & me dit de me tenir prêt à venir me prosterner aux pieds de Sa Hauteffe dans deux jours. Il m'envoya l'habit avec lequel j'y devois paroître. Mes Amis m'instruisirent du Cérémonial.

On avoit répandu dans Constantinople que j'étois proche Parent de l'Empereur des François, que j'avois été ou le premier

ou

ou un des principaux Visirs de l'Empereur d'Allemagne. Ces bruits inspirèrent un empressement infini de me voir. La Marche commença à neuf heures du matin. Depuis mon logis jusqu'au Serrail, il y avoit presque une demie lieüe ; tout cet espace étoit garni d'une double haye de Janissaires. Derrière eux étoient quantité d'échaffauts ; les fenêtres garnies de grands tapis, étoient pleines d'un monde distingué, plusieurs avoient des Jalousies pour que les Dames vissent sans être vûës. J'étois précédé de deux Compagnies de *Saphis*, c'est la Cavalerie Turque. Elles étoient suivies de plusieurs Bachas. Je marchois le dernier, entre le *Sou - Bostangibachi* & le Chef des Eunuques blancs. Une Compagnie des Janissaires fermoit la Marche.

Je montois un des plus beaux chevaux de l'Ecurie du Grand Seigneur, il étoit superbement enharnaché. L'habit que le Grand Visir m'avoit envoyé, étoit des plus magnifiques, il me siéoit bien. Tous les yeux s'attachèrent sur moi, on me jettoit des fleurs & des parfums par des fenêtres. L'air retentissoit de cris de joye & des bénédictions qu'ils donnoient à leur Prophète. Cette Marche dura près de

deux heures. Les Bachas & moi nous traversâmes les deux premières cours du Serrail, & j'entrai seul avec le *Sous-Bostan-gibachi* & le Chef des Eunuques blancs dans la troisième. Là nous mimes pied à terre, le *Caimacan* & le *Seraskier* me prirent, & passant par une longue enfilade d'appartemens me menèrent dans une salle où étoit le Grand Visir. Presque aussi-tôt on vint annoncer que *Sa Hauteſſe* montoit sur son Thrône. Le Grand Visir, le *Caimacan* & le *Seraskier*, m'introduisirent.

J'avoue que je fus ébloui de la magnificence de ce Thrône & de la richesse des Habillemens du Sultan. Je fis les prosternations réglées & dis au Monarque, que j'étois ravi de jöye de me présenter devant lui, non comme un Etranger mais comme un de ses Sujets, & que je ne serois jamais content que je n'eusse répandu mon sang pour son service. Il me répondit lui-même, qu'il me voioit avec plaisir & qu'il ne doutoit pas que je ne lui fusse aussi fidèle que je l'avois été par tout ailleurs. J'en fis serment. Quand je l'eus fait, un des Secretaires d'Etat me remit une Patente après l'avoir luë tout haut. Elle me déclaroit *Bacha à trois Queſſes*. Je me retirai

tirai après avoir frappé je ne sai combien de fois la terre de mon front. Le Grand Visir me donna à diner.

Je fus reconduit de la même manière qu'on m'avoit amené. Quelques Officiers portoient devant moi les marques de ma nouvelle Dignité, le concours du Peuple fut encore plus grand & les acclamations plus fréquentes.

On me laissa le cheval que j'avois monté, distinction d'autant plus grande que Sa Hauteffe s'en étoit servie. La Sultane Favorite m'envoya un de ses Eunuques me complimenter, & m'assurer que ce qu'on venoit de faire pour moi, n'étoit qu'un prélude de ce qu'on feroit dans la suite, pourvu que je me conduisisse bien, que je ne démentisse point la démarche que je venois de faire, & qu'en particulier j'évitasse tout commerce avec les Francs. L'Eunuque m'ajouta, qu'elle s'intéressoit à ma Fortune & qu'elle tacheroit de me procurer quelques Audiences particulières du Sultan.

Ce jour, que je puis dire avoir été pour les Turcs un jour de triomphe, fut pour les Chrétiens, même Schismatiques, un sujet de douleur & de confusion. Avant que j'eusse été circoncis quelques Missio-
naires

naires avoient faits leurs efforts pour m'aborder , je n'en avois voulu voir aucun. Un deux, je pense que c'étoit un Capucin, m'écrivit une lettre, qui auroit peut-être fait impression sur tout autre que sur moi. Quoi qu'elle ne soit pas fort à ma louange, je la rapporte, pour faire voir avec quelle sincérité j'écris ces *Mémoires*.

„ L'horrible Démarche que vous êtes
 „ sur le point de faire, me pénètre d'une
 „ douleur si vive , que je ne puis m'em-
 „ pêcher de vous la témoigner. Est-il
 „ possible que le *Comte de Bonneval*, qui
 „ jusqu'à présent avoit passé pour un
 „ homme d'honneur, ne sente pas jus-
 „ qu'à quel point il va se déshonorer, &
 „ qu'il prouve lui-même la vérité des re-
 „ proches qu'on lui a faits qu'il étoit sans
 „ Foy & sans Religion ? n'est-il pas vrai
 „ à la lettre que ces reproches conviennent
 „ à un homme qui sacrifie sa Foy & sa
 „ Religion à des intérêts humains ? Vous
 „ avez beau faire, on vous connoit assez,
 „ pour être persuadé que la conviction
 „ n'a aucune part au changement que
 „ vous méditez, que l'Impiété seule en
 „ est la source ; que vous seriez Turc
 „ comme vous avez été Chrétien, & que
 „ si vos intérêts demandoient que vous
 vous

„ vous fiffiez Idolatre vous ne balanceriez
 „ pas de le faire. En quoi donc faites-
 „ vous confister cet honneur que vous di-
 „ tes être votre Loi fuprême? Vous chan-
 „ gez de Parti, vous changez de Religion,
 „ & vous voulez qu'on croie que vous ê-
 „ tes incapable de manquer de Parole.
 „ Que vous a fait la Religion Chrétienne,
 „ qu'y avez-vous trouvé de fi odieux
 „ que vous faffiez profeflion d'être fon
 „ Ennemi & de l'exterminer? Avez-vous
 „ quelque démonftration que vous vous
 „ foiez trompé en adorant JESUS-CHRIST?
 „ doit être votre Juge, vous n'êtes point
 „ affuré qu'il ne le fera pas, vous l'avez
 „ renoncé, que deviendrez vous fi vous
 „ tombez entre fes mains? On vous a fait
 „ quelque injustice en France, vous avez
 „ encore plus de fujet de vous plaindre de
 „ la Cour de Vienne, que vous a fait JESUS-
 „ CHRIST, pour que vous vous rangiez du
 „ côté de fes Ennemis & que vous vous
 „ faffiez gloire de votre défection? Vous êtes
 „ fur le bord du précipice, vous pouvez
 „ vous en tirer, c'est à le faire que vous
 „ vous devriez employer votre Générofité,
 „ fans cela vous n'en avez point & tout
 „ votre prétendu courage n'est que l'â-
 „ cheté & foibleffe.

J'étois

J'étois trop avancé pour reculer , on peut juger que je ne répondis point à cette lettre & que j'aurois été fort embarrassé à le faire.

Ma nouvelle situation fut d'abord assez riante. On augmenta mes appointemens jusqu'aux environs de quatre mille Livres de rente , je me vis aimé & recherché de ce qu'il y avoit de considérable à Constantinople. La Sultane favorite tint la parole qu'elle m'avoit fait donner , elle me procura quelques audiences secrètes du Sultan. C'étoit alors Achmet , Prince bon & aimable , spirituel même , mais absolument livré à ses plaisirs. Aussi bon Turc que j'avois été bon François & bon Autrichien ; animé d'ailleurs du desir de faire repentir le Conseil Aulique de la manière injuste & méprisante , dont il avoit agi à mon égard , je ne cachai rien à mon nouveau Maître de tout ce que je crus pouvoir contribuer à sa gloire. Je lui fis une peinture naïve de l'Allemagne , des différens intérêts qui la partage , de la disposition où sont les autres Puissances d'empêcher que l'Empereur ne s'agrandisse du côté de la Turquie. Je m'étendis fort sur la discipline des Troupes,

pes , sur la nécessité & sur la manière de les aguerrir & de les exercer , je prouvai que c'étoit la multitude des Officiers & le respect que le soldat avoit pour eux qui faisoient les bonnes Armées. Je parlai aussi de l'utilité des Ingénieurs pour établir un Camp , pour le fortifier ; du service de l'Artillerie , de l'habileté qu'il falloit pour la bien exécuter. Je flattai le Monarque sur la bravoure naturelle de ses Troupes , & lui fis sentir le besoin qu'elles avoient d'être un peu autrement disciplinées. Il parut prendre beaucoup de plaisir à tout ce que je lui disois , & m'ordonna d'en dresser des Mémoires & de les donner au grand Visir.

Les deux ou trois Audiénces , quelque mot obligeant que le Grand Seigneur voulut bien dire de moi , mirent en mouvement presque tous les Bachas , ils me regarderent comme un obstacle à leurs espérances. Il se forma contre moi une espèce de conjuration dont le but étoit de me faire éloigner.

On se trompe infiniment en Europe , en regardant les Turcs comme des gens grossiers à tous égards ; ils le sont par rapport aux Sciences , aux Belles-Let-
tres

tres & aux Arts, mais par rapport au manége de Courtifans, ils sont du moins aussi déliés qu'on le peut être par tout ailleurs. Ceux qui vouloient mon éloignement furent ceux qui dirent le plus de bien de moi, ils insinuèrent que pour me rendre aussi utile que je pouvois l'être, il falloit me mettre à portée de m'instruire des Loix & des usages du Gouvernement, & que ce n'étoit que la pratique qui pût me donner ces connoissances. D'ailleurs, ajoutoient-ils, c'est un Usage qu'un Bacha aille dans les Provinces faire les fonctions de sa Dignité, nous y avons tous été assujettis.

Le Grand Visir n'osa ou ne voulut pas s'opposer à leurs vuës, un Bacha mourut, il me proposa au Divan pour remplir sa place. C'étoit presque à l'extrémité de la Mer noire, vers les confins de la petite Tartarie. Il fallut partir, sans hésiter, car il ne convenoit en aucune façon de marquer la moindre repugnance. Tous ceux qui étoient véritablement de mes amis, le Grand Muphti en particulier, me firent espérer que cette espèce d'exil ne seroit pas long. La Sultane favorite m'en fit assurer, & le Sultan lui-même en prenant congé de lui,

lui , me dit que ce ne seroit qu'un voyage.

Le Gouvernement étoit assez considérable , j'avois plusieurs petites Villes sous ma dépendance , le Pais est fertile , le bled y est excellent , le bœuf , le mouton y sont d'un goût exquis , les campagnes regorgent de gibier , car les armes à feu n'y sont point en usage & personne ne fait se faire un amusement de la Chasse. Dès qu'un Bacha est employé , la coutume est qu'on ne lui paye plus que la moitié de ses appointemens , ainsi les miens furent réduits à *vingt mille francs*. C'étoit peu pour le train que j'étois obligé d'avoir ; mais en Turquie un Gouverneur , sur tout quand il est éloigné de la Porte , est aussi Maître que le Roi le plus absolu. C'est ce qui fait la misère des Peuples , & diminue considérablement le nombre des habitans presque par toute la Turquie.

A mon arrivée je fus reçu comme une espèce de Divinité. Ma qualité d'Etranger excita la curiosité des Peuples. Quelques petits Rois Tartares vinrent me visiter , selon le cérémonial Turc je les reçus à peu près comme un General reçoit un Collonel. Je n'abusai point

de mon Autorité ; quoique je me fols fait Musulman , je n'ai point cessé d'être le *Comte de Bonneval* , je me fis donner ce qui m'étoit nécessaire pour suppléer au retranchement de mes appointemens , mais rien au-delà. Je mis sur le même pied ceux qui étoient à mon service. Il y avoit en ce pais une espèce de Milice qui ne servoit qu'à le désoler, ils pouvoient être environ quinze cens hommes, je les reglai peu à peu, leur solde leur fut exactement payée, & comme les denrées se donnent presque pour rien, ils n'eurent plus occasion de piller.

Voici comme je vécus dans mon Gouvernement. Les matinées entières je les donnai à ceux qui avoient à me parler. Les après-dinées j'allois ou à la Chasse ou à la promenade. En mon particulier je mangeois à la Françoisé, en public je vivois à la manière Turque. Contre l'usage ordinaire des Bachas , qui par avarice ou par une hauteur mal entendue, ne donnent presque jamais à manger , j'invitois à ma table les Officiers de cette Milice dont j'ay parlé, je leur joignois les principaux habitans de la ville. Charmés de ces manières, qu'ils n'avoient pas encore éprouvées, ils me donnoient mille bénédictions

diction & ne m'en respectoient que d'avantage.

Où je brillois le plus ; si je puis parler de la sorte ; ce fut à rendre la Justice. Je ferois bien serment que je n'ai jamais prononcé Sentence que je n'aye cru conforme à l'équité. Il y a dans ce pais des Juifs , des Chrétiens , je n'ai jamais fait d'attention à leur Religion ; mais seulement à leur Cause & à leurs raisons. Je parcourus tout mon Gouvernement ; je cassai , je fis châtier les mauvais Juges , je fis rendre un compte si exact à ceux qui levoient les Impôts & les Tributs , j'éclairai de si près leur conduite , qu'il ne fut plus en leur pouvoir de tyranniser les Peuples ; ces bonnes gens m'appellèrent bien-tôt leur Pere. Quelques exemples de sévérité que je donnai à propos , établirent un si bon ordre que bientôt je n'eus presque plus personne à mes Audiences. Je fis faire *Eunuque* un *Papas* Grec ; contre lequel il fut prouvé qu'en moins de huit jours il avoit abusé de *trentes trois filles* , sous prétexte de leur conférer le don de Chasteté. J'adoucis le plus qu'il me fut possible le sort des Esclaves ; j'ordonnai que leurs Maîtres en répondroient corps pour corps , s'ils mourroient à force de mauvais traitemens ou

manque de nourriture & de remedes. Je travaillai aussi à empêcher qu'on exposât les enfans nouvellement nés aussi fréquemment qu'on le faisoit ; je reglai qu'on feroit payer une amende arbitraire aux Juifs ou aux Chrétiens , & qu'on ôteroit aux Turcs la femme dont ils auroient eu l'enfant qu'ils auroient exposé.

Leurs mariages me donnèrent beaucoup d'occupation. Ces sortes d'affaires donnent aux femmes le droit de sortir & de venir trouver le Juge pour porter leurs plaintes : c'étoit du moins l'usage dans le païs où j'étois. Elles viennent accompagnées de leur Pere ou de leur Frere, couvertes d'un grand voile depuis la tête jusqu'aux pieds. Le Mari est obligé de les suivre. Il en vint une entre autres qui me réjouit beaucoup. Cet homme que vous voyez, me dit-elle, a douze femmes, je parle au nom de toutes les autres. Il nous traite bien, nous ne savons même laquelle de nous il aime davantage, mais il a entrepris plus qu'il ne peut. Il en auroit assez & même trop d'une. Il nous voit tour à tour une fois tous les huit jours, ce qui revient à quatre fois par an ; preuve que nous avons raison de nous plaindre, c'est qu'aucune de nous n'a été & n'est enceinte,

te, quoi que la plus âgée de nous n'ait pas vingt-six ans. Nous demandons qu'il choisisse une de nous pour la garder, & qu'il donne aux autres la liberté de se pourvoir ailleurs. Nous sommes si contentes de ses bonnes manières pour tout le reste, qu'il n'en est aucune de nous qui ne consente volontiers à demeurer avec lui. Je demandai au Mari si ce qu'on disoit étoit vrai; il l'avoüa. Sans autrement examiner si les Loix ne s'opposoient point aux désirs de ces femmes, je décidai en leur faveur. Le bon Turc y acquiesça & choisit celle qui s'étoit venue plaindre, en me jurant par le Prophète que son intention étoit de bien vivre avec elle.

En ce même genre il y eut encore une scène plus plaisante. Une jeune Turque, grande & bienfaite, vint se plaindre que son Mari, sans qu'elle lui en eut donné aucun sujet, l'avoit prise en aversion & ne l'avoit point vuë depuis près d'un an. Je ne suis pourtant pas, ajouta-t-elle, d'une figure à faire peur. En même tems elle laissa tomber son voile. C'est l'usage en Turquie qu'une femme qui se fait voir en présence de son Mari est censée y renoncer, il ne pourroit la reprendre sans se déshonorer, il la laisse ordinairement à

celui à qui elle s'est montrée. J'ignorois ces Usages.

On m'en instruisit, j'acceptai volontiers le présent que cette aimable personne me faisoit d'elle-même. Elle m'avoua qu'elle ne s'étoit déterminée à venir se plaindre que parce qu'au travers des jalousies de sa chambre, elle m'avoit vue plusieurs fois aller à la chasse; que ma bonne mine & ma bonne grace à manier mon Cheval l'avoient charmée & qu'elle avoit espéré que je la rendrois heureuse. Je la reçus chez moi & lui donnai trois ou quatre compagnes, plutôt pour lui faire une Société que pour multiplier mes plaisirs.

Il n'y avoit que trois ou quatre mois que j'étois à mon Gouvernement lorsqu'il se fit une Revolution à Constantinople. Les Janissaires qu'on employoit à fortifier quelques Places en Hongrie & en Transylvanie, se plaindirent qu'on les faisoit travailler comme des Esclaves, & qu'on ne leur donnoit que leur solde ordinaire. Des plaintes ils en vinrent à une Sédition ouverte; ils massacrèrent leurs principaux Chefs, s'en firent d'autres & marcherent à Constantinople. Leurs compagnons se joignirent à eux. Il y avoit dans le Serail un Parti puissant contre *Achmet* en faveur

veur de son frere, qui se servit de cette occasion pour se placer sur le Thrône. Les Janissaires furent gagnés, ils firent des desordres épouvantables; ils demandèrent la tête de plusieurs Bachas, il fallut les satisfaire. Enfin Achmet fut déposé & renfermé dans la même prison où il tenoit son frere depuis plusieurs années. La Porte changea de face, la direction des Affaires passa dans d'autres mains.

Je ne m'apperçus point de ce changement; comme j'étois éloigné, je n'avois pris aucun Parti, on me laissa tranquille & je fus confirmé dans ma Charge par le nouveau Divan. Les Troubles recommencèrent bientôt. Soliman, que les Jannissaires avoient élevé, comprit de quelle conséquence il étoit pour lui-même d'empêcher qu'ils ne se mutinassent à l'avenir. Ils s'apperçurent de ce dessein. Le Grand Visir, leur Aga, & plusieurs autres grands Officiers furent sacrifiés à leur ressentiment. Achmet profita de ces désordres & remonta sur le Thrône. Pour occuper cette Milice turbulente, il déclara la Guerre aux Perses. Ces agitations me firent rester près de deux ans dans mon Gouvernement. Je fus rappelé à Constantinople, la douleur des Peuples fut u-

niverselle. Je ne sortis point riche de ce pays, mais j'emportai l'estime & l'affection de tous les habitans. Je refusai absolument tous les Présens qu'ils voulurent me faire à mon départ.

On savoit comment je m'étois conduit; quoique la plupart n'eussent pas voulu m'imiter, ils n'osèrent me blâmer. Je fus bien reçu, on me consulta fort sur la Guerre qu'on alloit faire, on me pressa de faire les Mémoires qu'on m'avoit demandé. L'entreprise étoit délicate & m'exposoit à la haine des Troupes; car pour les rendre bonnes, il eut fallut faire une infinité de reformes & de changemens. Quoi que cette Nation par état soit guerrière & qu'elle ait presque toujours les Armes à la main, il est inconcevable combien peu elle est aguerrie & jusqu'à quel point elle ignore l'Art de la Guerre. Quelque vaste que soit *l'Empire Ottoman*, il s'en faut bien qu'il y ait sur pied autant de Troupes réglées qu'il y en a en France. Tout se réduit aux Janissaires, qui forment un Corps de cinquante mille hommes, & à quinze ou vingt mille chevaux. Dans toutes les Provinces il devoit y avoir de nombreuses Milices, il y en a fort peu. Les Bachas sont chargés de ce soin,

l'ar.

l'argent destiné pour la paye de ces Milices de leur Gouvernement passe par leurs mains. Ne pouvant se soutenir que par les Présents qu'ils font à ceux qui dominent dans le Serrail ou dans les Divans, on peut bien juger qu'ils s'approprient la plus grande partie de cet argent. Chaque année ils envoient au Grand Visir une liste des Troupes qu'ils ont dans leurs départemens, & qu'ils supposent être à la solde du Grand Seigneur. La liste est réelle, c'est-à-dire qu'il y a en effet tant de mille hommes engagés au service, mais actuellement ils ne servent pas, & à l'exception d'un très petit nombre qui sont dans la Capitale du Gouvernement & dans quelques forteresses ou châteaux, ils ne sont point du tout payés, par conséquent ils sont répandus dans leurs Villages & dans leurs habitations; jamais on ne les assemble, jamais on ne les exerce, de manière que lorsqu'on les fait marcher, ils sont aussi neufs & aussi peu dressés, que ceux qu'on a enrolés sur le champ pour suppléer à ce qui pouvoit manquer à leur nombre.

De plus, ces Troupes ne sont qu'un ramas du rebut de chaque Peuple. Ceux qui sont en état de faire quelque présent

au Bacha ou à ses Officiers sont toujours exemts de marcher. Il n'en est point, ou que fort peu, qui s'engagent volontairement; on les envoie presque nuds & sans armes, les voyages sont longs, on ne fait ce que c'est qu'étapes, la plupart périssent de misères, de chagrin & de fatigue. Arrivés qu'ils sont à l'Armée ils ne servent que de nombre, & l'usage est qu'on les expose à la première impétuosité de l'Ennemi. Ainsi les Armées des Turcs sont nombreuses, mais peu à appréhender pour des Troupes aguerries. Dans cinquante mille François ou Allemands, il y a plus de soldats que dans deux cens mille Turcs.

Les Janissaires même, qui sont la principale Milice de l'Empire Ottoman, & qui sont le fond de ses Armées, ne sont point ce qu'ils devroient être. C'est un Corps nombreux, mais presque sans regle & sans discipline. Ils ne sont point divisés en Regimens, à peine savent-ils ce que c'est que de former un Bataillon, il n'y a point parmi eux de Grenadiers. Les Officiers subalternes n'ayant rien que leur Garde qui les distingue des autres, sont peu respectés, leur exemple n'a point la force que celui d'un Officier François ou Alle-

Allemand, que sa naissance fait autant respecter du Soldat que le droit qu'il a de le commander. Ces Janissaires sont mal armés, leur habillement, semblable à celui des autres Turcs, est peu propre à la Guerre, aux Marches & aux Combats : on les exerce à la fatigue, à porter de pesants fardeaux, à souffrir la faim, la soif; mais on les exerce peu à manier leurs armes, à tenir ferme dans leur rang, à faire les évolutions nécessaires sans se troubler. Je n'exagère point en disant que cinq Régimens Impériaux, qui sont ordinairement dix mille hommes, battront toujours vingt mille Janissaires.

Outre cette Milice réglée, il y en a d'autres, plus négligées encore que celle dont je viens de parler; aussi n'est-il jamais arrivé qu'elles aient rétabli le Combat après que les Janissaires avoient été battus; ceux-ci une fois mis en déroute, on peut compter que le reste ne tiendra pas. Ce Corps, lui-même trop grand, sans les divisions & les intervalles convenables ne peut guères se soutenir, quand il est enfoncé & entamé, le désordre ne peut manquer de se communiquer & de devenir bien-tôt irréparable.

Pour la Cavalerie, les Turcs eux-mêmes

més ne l'estiment pas , c'est tout dire. C'est une multitude confuse, à peine y fait - on se mettre en Escadron. On ne fait ce que c'est que de faire une charge régulière, encore moins de se rallier après l'avoir faite; ni hommes, ni chevaux ne sont stiles, on n'en prend aucun soin.

Le manque de Noblesse est la source de tous ces désordres. On n'en connoit point en Turquie, la seule Famille regnante est regardée comme étant d'une Condition supérieure, toutes les autres sont égales & n'ont aucune distinction qu'elles ne puissent perdre par la seule volonté du Souverain. Le fils d'un premier Officier disgracié est dépouillé, car ces deux choses sont inséparables en Turquie, & redevient ce que son grand père ou son père avoient été, & cela sans qu'on y fasse presque aucune attention. La plupart des Bachas ont été eux - mêmes Esclaves ou sont fils d'Esclaves.

On ne doit pas conclure de là qu'ils soient gens de mérite. Sans doute qu'il y en a quelques - uns; mais c'est assurément le petit nombre. Comme tous ont droit d'aspirer aux grandes places dès qu'ils trouvent de la protection, il n'est point de Cour au Monde où il y ait plus d'intrigues.

gues. Les femmes, toutes renfermées qu'elles sont dans les Serrails, soit du Grand Seigneur, soit de ses principaux Ministres, y ont la plus grande part. Les nuits qu'elles passent avec leurs Epoux y sont plus employées qu'au plaisir. Presque toutes ces femmes sont Esclaves & font usage de tout leur crédit, pour avancer leur famille & ceux qui les ont placées.

Je me ressouviens d'avoir dit que le meilleur Ami que j'aye en ce Pais, m'avoit conseillé de faire entrer quelque fille au Serrail du Sultan, pour m'y procurer un appui. J'avois suivi ce conseil. En arrivant dans mon Gouvernement, mon premier soin avoit été de faire chercher la plus belle personne qu'on pût trouver. J'avois réussi. Dans un Village situé au milieu des bois, on avoit trouvé une jeune enfant de quatorze ou quinze ans. Selon l'usage du Pais je la fis demander pour *Sa Hauteffe*. J'aurois pû la faire enlever; mais on s'accommoda avec ses parens, qui la cedèrent pour une somme d'environ douze cens livres. Ils étoient Mahometans, car pour rien au monde je n'aurois voulu faire violence à des Chrétiens ou à d'autres, dont la Religion leur auroit fait
rega-

regarder cet Usage comme un Crime. Je l'envoyai à Constantinople. Mon ami la fit entrer au Serrail. Les Révolutions qui survinrent, renverserent toutes mes esperances. Elle y est encore actuellement. Elle est jeune, on m'assure que sa beauté s'est perfectionnée, peut-être parviendra-t-elle à la Faveur.

Je reviens au Mémoire qu'on m'avoit chargé de dresser. Je me serois fait des Ennemis sans nombre si j'y avois détaillé tous les désordres qui auroient dû être réformés. Je m'y pris de maniere à les faire sentir sans en parler. Il m'est plus aisé de rapporter ce Mémoire que de détailler ce que j'y disois, Le voicy tel que je le présentair

M É M O I R É ,
Présenté au SULTAN par le Bacha
DE BONNEVAL.

„ C'Est par obéissance aux sublimes or-
 „ dres de SA HAUTESSE que le Bacha
 „ de *Bonneval*, le plus soumis de ses Sujets,
 „ ose lui offrir cet Ecrit, contenant les ré-
 „ flexions que sa longue expérience dans la
 „ Profession des Armes lui a donné lieu de
 „ faire. Il les soumet toutes à la profon-
 de

„ de sagesse qui dirige & fait prospérer
 „ tous les desseins de Sa Hauteffe.

„ Le *Bacha de Bonneval* a porté les Ar-
 „ mes dès sa premiere jeunesse, toujours
 „ il s'est appliqué à ce qui pouvoit lui don-
 „ ner une connoissance exacte de toutes
 „ les parties de la Guerre, & il peut dire
 „ que son application n'a point été inutile.
 „ Il va détailler tout ce qu'elle lui a ap-
 „ pris.

„ De tous les Emplois dont un homme
 „ peut être chargé, c'est celui de Gene-
 „ ral d'Armée qui demande les plus grands
 „ talens. Il faut qu'il ait un grand génie
 „ & un grand cœur, qu'il connoisse les
 „ Pais où il fait la Guerre, les avantages
 „ qu'il peut tirer de leur situation. Il faut
 „ qu'il connoisse ses Troupes, les Offi-
 „ ciers qui les commandent, leurs quali-
 „ tés particulieres, & qu'il sache en faire
 „ usage. Il faut, autant qu'il est possi-
 „ ble, qu'il connoisse l'Armée ennemie
 „ aussi bien que la sienne, non seulement
 „ pour le nombre des Troupes dont elle
 „ est composée, mais pour le caractère de
 „ ceux qui les commandent, sur tout du
 „ General. Ce n'est pas assez qu'il forme
 „ lui des desseins & des entreprises, il faut
 „ qu'il prévoye & qu'il devine ceux que
 son

„ son Ennemi peut former , & qu'en al-
 „ lant lui-même à son but, il l'empêche
 „ d'aller au sien.

„ Il seroit à souhaiter que tous les Offi-
 „ ciers Généraux eussent des talents du
 „ moins approchants de ceux de leur
 „ Chef, & que la plupart fussent capables
 „ de le remplacer; mais ces talents sont
 „ trop grands pour qu'ils puissent être si
 „ communs.

„ Le même soin que doit avoir le Gé-
 „ neral pour connoître à fond le mérite
 „ des grands Officiers destinés à partager
 „ avec lui la conduite de son Armée,
 „ ceux-là doivent l'avoir pour connoître
 „ les Subalternes qui sont sous leur com-
 „ mandement immédiat, afin de les em-
 „ ployer à propos & selon leur degré de
 „ bravoure & d'habileté. Par là l'émula-
 „ tion se met parmi eux, passe même jus-
 „ qu'aux soldats, chacun s'applique à son
 „ devoir & cherche à se distinguer, & tous
 „ se sentant bien conduits, croient mar-
 „ cher à la Victoire lorsqu'on les conduit
 „ à l'Ennemi. L'Empire des François a
 „ presque été renversé dans la Guerre pour
 „ la Succession à la Monarchie d'Espagne,
 „ par le mauvais choix des Généraux.
 „ L'Empire Ottoman n'a rien de pareil.
 crain-

„ à craindre, conduit comme il est par les
 „ lumières superieures de SA HAUTESSE,
 „ à qui rien n'échappe de ce qui peut con-
 „ tribuer à sa gloire & à son avantage.

„ A ces considérations generales, le
 „ *Bacha de Bonneval* va joindre le dé-
 „ tail de la maniere dont les François
 „ & les Allemands forment leurs Armées,
 „ les dressent, les conduisent.

„ I. La plupart des soldats s'engagent
 „ volontairement pour un certain nom-
 „ bre d'années, au bout desquels il leur
 „ est permis de se retirer. Ces soldats
 „ volontaires font tous leur metier avec
 „ inclination. S'ils se dégoûtent, la cer-
 „ titude de voir finir le tems de leur
 „ service les soutient. Mais un très grand
 „ nombre s'engage de nouveau quand
 „ il est expiré. On ne manque point
 „ d'en trouver autant qu'on en a besoin,
 „ souvent même on est obligé d'en refu-
 „ ser. On bat le tambour dans les gran-
 „ des Villes, on propose les conditions
 „ de l'Engagement; on promet & on
 „ donne en effet quelques pistoles. Si
 „ l'Officier pour lequel se fait l'enrole-
 „ ment a la reputation d'être brave &
 „ d'aimer le soldat, sa Troupe est bien-
 „ tôt complete, c'est à qui servira sous

„ lui. Ces soldats nouvellement levés ,
 „ on les exerce avec un soin infini à bien
 „ manier leurs armes , à garder leur rang
 „ & à faire tous les mouvemens néces-
 „ saires.

„ II. Le nombre des Officiers est très
 „ grand , sur tout dans les Armées Fran-
 „ çaises. Pour conduire cent Fantassins
 „ par exemple , il y a un Capitaine , un
 „ Lieutenant , un Sous Lieutenant , un
 „ Enseigne , plusieurs Sergents , des Ca-
 „ poraux , & d'autres encore inférieurs ,
 „ tous subordonnés les uns aux autres ;
 „ de sorte , que de cinq hommes en cinq
 „ hommes il y a toujours quelqu'un qui
 „ commande les quatre autres. Il en est
 „ de même à proportion dans la Cavale-
 „ rie. Pour conduire quarante ou cin-
 „ quante Cavaliers , il y a au moins dix
 „ Officiers , c'est-à-dire un Capitaine ,
 „ un Lieutenant , un Sous - Lieutenant ,
 „ un Cornete , un Maréchal des logis ,
 „ quelques Brigadiers & Sous-Brigadiers.

„ Ces Troupes forment ce qu'on appel-
 „ le des Compagnies, les Compagnies for-
 „ ment des Regimens. Un Regiment de
 „ Cavalerie est ordinairement de trois cent
 „ ou de six-cent hommes , & forme
 „ deux ou quatre Escadrons. Chaque Es-

„ Ca-

„ cadron est de cent cinquante chevaux,
 „ vingt-cinq de front sur six de profon-
 „ deur. Les Officiers forment le pre-
 „ mier rang. Les Regimens d'Infanterie
 „ sont de mille ou de deux mille hom-
 „ mes non compris les Officiers ; on les
 „ divise en Bataillons. Un Bataillon est
 „ de six-cens hommes, cinquante de front
 „ sur douze de profondeur ; les Officiers
 „ forment aussi la premiere ligne. Ces
 „ Bataillons , ces Escadrons sont accoutu-
 „ més à faire sans confusion les évolutions
 „ nécessaires pour présenter toujours le
 „ front à l'Ennemi, de quelque côté qu'il
 „ vienne les attaquer.

„ Outre les Officiers de chaque Com-
 „ pagnie, il y en a qui commandent tout
 „ le Regiment. Tels sont le Colonel ,
 „ le Lieutenant-Colonel, le Major, l'Ay-
 „ de Major. Ces deux derniers sont pro-
 „ prement pour la Police & la Disci-
 „ pline d'un Regiment. Un jour d'Action
 „ le Colonel est à la tête de sa Troupe ;
 „ le Major , l'Aide Major , sont à la
 „ queue & voltigent sur les flancs pour
 „ maintenir l'Escadron ou le Bataillon en
 „ ordre , & empêcher que personne ne
 „ s'en écarte.

„ C'est de la multitude des Officiers

„ que vient la bonté & la fermeté des
 „ Troupes. Les Officiers, depuis le Co-
 „ lonel jusqu'à l'Enseigne & au Cornete,
 „ sont ce qu'on appelle en Occident,
 „ GENTILSHOMMES, c'est-à-dire
 „ que l'honneur est leur grande règle,
 „ & qu'il n'en est point qui ne préfèrent
 „ la mort à une action lâche, à la moin-
 „ dre marque de timidité ou de foiblesse.
 „ Ceux qui manquent à ces articles essen-
 „ tiels sont obligés à se cacher le reste
 „ de leurs jours. Ces hommes distingués
 „ par leur Condition n'ont point d'autre
 „ Profession que celles des Armes, tous
 „ s'y appliquent & il en est peu qui n'ail-
 „ lent à la Guerre & qui ne fassent du
 „ moins quelques Campagnes. Dans les
 „ nécessités de l'Etat, tous sont obligés
 „ de monter à cheval & de servir à leurs
 „ fraix. En considération de cette obli-
 „ gation, ils sont exemts des Tributs or-
 „ dinaires. Le reste de la Nation les res-
 „ pecte, & les regarde en quelque sorte
 „ comme ayant droit de lui commander;
 „ ce respect est encore plus grand dans
 „ les soldats, qui voyant ceux qu'ils re-
 „ gardent comme si fort au-dessus d'eux
 „ ne craindre ni les dangers ni la mort,
 „ n'oseroient ni leur désobéir ni ne les
 „ pas

„ pas imiter. La Noblesse est sur le même pied en Allemagne qu'en France ,
 „ & c'est ce qui fait aussi la bonté des
 „ Troupes de l'Empereur de ce Pais.

„ Tous ces Régimens , qui forment les
 „ Bataillons & les Escadrons dont les Armées des Princes d'Occident sont composées , se distinguent par les noms des
 „ Provinces où ils sont levés ou des Colonels qui les commandent. Ils sont aussi
 „ vêtus différemment & on les reconnoît
 „ à la couleur de leur habit ou de leurs
 „ Paremens. Chaque Colonel se picque
 „ d'avoir de beaux hommes & de les tenir propres.

„ L'émulation est parmi ces Corps. Si
 „ quelqu'un fait mal dans une Bataille ou
 „ à un Siège , il est déshonoré , à peine
 „ trouve-t-on des soldats qui veulent
 „ s'y engager. Un Regiment de Cavalerie qui laisse perdre ses Tymbales , en
 „ est privé jusqu'à ce qu'il en ait repris
 „ d'autres à l'Ennemi.

„ On s'applique sur tout à inspirer aux
 „ soldats des sentimens d'honneur & l'amour de la gloire. Les Officiers les
 „ traitent avec honnêteté & avec douceur. Ainsi ménagés ils font leur devoir par inclination , ils ne se souffrent

„ rien qui puisse déshonorer leur Trou-
 „ pe , ni chagriner leurs Commandants.
 „ Quand une fois l'esprit d'ordre , de sa-
 „ gesse & de bravoure est établi dans
 „ un Régiment , il y continue ; les nou-
 „ veaux venus sont obligés de s'y con-
 „ former , ou ils y sont traités avec le
 „ dernier mépris.

„ III. De ces Régimens de Cavalerie
 „ & d'Infanterie on forme ce qu'on ap-
 „ pelle des Brigades , ordinairement com-
 „ posées de cinq Bataillons , ou de dix
 „ Escadrons. Un Officier Général les
 „ commande chacune en particulier. Par
 „ cette division le Chef de l'Armée la
 „ connoit & est en état de donner ses or-
 „ dres pour faire agir tous ces Corps, dont
 „ l'ordre du Campement est selon leur
 „ ancienneté. Les plus anciens ont les
 „ postes d'honneur , c'est-à-dire les plus
 „ exposés soit à un Siège soit à une Ba-
 „ taille , à peine l'ordre du Souverain leur
 „ feroit-il ceder leur rang.

„ IV. Outre l'Infanterie & la Cava-
 „ lerie, il y a une troisième espèce de Mi-
 „ lice appelée Dragons. C'est une Ca-
 „ valerie légère , qui est à deux mains ;
 „ elle combat à cheval & à pied selon
 „ les occasions. Elle est composée de
 „ gens

„ gens dont la plupart sont de Famille,
 „ c'est-à-dire d'une Condition qui tient
 „ le milieu entre la Noblesse & le menu
 „ peuple. L'esprit de Bravoure y est
 „ tellement établi, que c'est un Prover-
 „ be, *qu'un bon Dragon ne doit pas du-*
 „ *rer plus de quatre ans.* Leurs Colo-
 „ nels sont gens de la première Distinc-
 „ tion.

„ V. Dans tous ces différents Corps,
 „ c'est la tête qu'on s'applique sur-tout à
 „ bien former. Les meilleurs Hommes
 „ sont mis dans les premiers rangs & sur
 „ les flancs. Toutes les lignes d'un Ba-
 „ taillon, de front, à droite & à gau-
 „ che, ont à leur tête des Grenadiers,
 „ qui sont l'élite de chaque Troupe. On
 „ garde la même méthode dans les Es-
 „ cadrons de Cavalerie & de Dragons.

„ VI. L'Artillerie a ses Officiers à part,
 „ On forme des Régiments de ceux qui
 „ la doivent servir, on les exerce avec
 „ un grand soin, car quoi que le Canon
 „ se tire contre un amas d'hommes qui
 „ composent une Armée, il fait sans com-
 „ paraison plus d'effet quand il est exé-
 „ cuté par des gens dressés. On a aussi
 „ des Compagnies de Bombardiers, qu'on
 „ exerce avec le même soin & pour la

„ même raison que les Cannoniers. A
 „ toutes ces espèces de Troupes on joint
 „ des Ingénieurs , dont l'office est de re-
 „ trancher le Camp & de tracer les Tra-
 „ vaux d'un Siege , de placer les Batte-
 „ ries de Canon & de Mortiers.

„ VII. L'Armée marche toujours en
 „ disposition de combattre , chaque Corps
 „ particulier est en son rang. Quand on
 „ arrive au Camp destiné , on se met en
 „ ordre de Bataille & on ne quitte point
 „ les Armes qu'on n'ait découvert les en-
 „ virons. Si on doit y séjourner , on
 „ se retranche du côté que l'Ennemi pour-
 „ roit venir , on s'empare des Châteaux ,
 „ des défilés voisins , sur tout de ceux
 „ qui assurent l'arrivée des Convois. Ces
 „ postes détachés communiquent entre
 „ eux & avec l'Armée , par le moyen de
 „ fréquentes Gardes placées de distance
 „ en distance. Un General attentif les place
 „ lui-même & les visite souvent. C'est
 „ de ce soin que dépend quelques fois le
 „ salut d'une Armée.

„ VIII. Le Camp ainsi assuré contre
 „ la surprise , à moins que le poste ne
 „ soit assez bon par lui-même & assez bien
 „ retranché pour y attendre l'Ennemi ,
 „ on marque un Champ de Bataille ou
 „ cha-

„ chaque Corps puisse se rendre sans con-
 „ fusion & y occuper la place qui lui est
 „ marquée. A parler en général, à moins
 „ d'une grande supériorité de l'Ennemi,
 „ on ne doit point l'attendre dans des
 „ Lignes ni dans des Retranchemens, qu'il
 „ peut attaquer de plusieurs côtés à la
 „ fois sans qu'on puisse savoir où il fera
 „ son principal effort. Depuis quarante
 „ ans que le *Bacha de Bonneval* porte les
 „ Armes, il a toujours vu, qu'une Ar-
 „ mée attaquée dans les Lignes ou dans
 „ des Retranchemens, a été battue.

„ IX. Le capital pour une Armée, est
 „ de savoir ce qui se passe dans celle de
 „ l'Ennemi, d'être instruit des desseins qui
 „ s'y forment, de l'ordre qui s'y garde,
 „ du plus ou du moins de vigilance &
 „ d'exactitude avec lesquels se fait le ser-
 „ vice, du tems où elle doit décamper,
 „ du Camp qu'elle médite de prendre. Il
 „ faut, s'il se peut, qu'il ne s'en fasse pas
 „ un détachement tant soit peu confidé-
 „ rable, de la destination duquel on ne
 „ soit informé. Il est plusieurs moyens
 „ d'avoir ces connoissances si utiles & si
 „ nécessaires. Le premier c'est d'avoir
 „ de bons Espions. On n'en manque
 „ point quand on les paye bien. Ces

„ gens sous differens prétextes vont dans
 „ le Camp ennemi. S'ils ont de l'intel-
 „ ligence, ils ne manquent guères de sa-
 „ voir à quoi on s'y prépare; & en con-
 „ frontant leurs divers rapports, il est ai-
 „ sé de voir à quoi l'on doit s'en tenir.
 „ Le second moyen, c'est d'avoir en cam-
 „ pagne de fréquens Partis, qui s'appro-
 „ chent de l'Armée ennemie le plus près
 „ qu'il est possible. Les prisonniers qu'ils
 „ font donnent souvent de grandes lu-
 „ mières. Les habitans du Pays, quand
 „ on les ménage, peuvent aussi être fort
 „ utiles.

„ X. C'est sur tout, sur le point d'une
 „ Action, qu'il est important d'être in-
 „ struit des dispositions de l'Ennemi, afin
 „ d'y conformer les siennes. A quelque
 „ prix que ce soit il faut savoir de quel cô-
 „ té il place ses meilleures Troupes, s'il
 „ ne dégarnit point une de ses Ailes
 „ pour renforcer l'autre, ou son Corps de
 „ Bataille; si la situaton du terrain ne lui
 „ donne pas lieu de dérober quelque
 „ mouvement, & d'attaquer tout d'un
 „ coup par un endroit foible ou avec plus
 „ de forces qu'on n'avoit cru. C'est
 „ manque de ces attentions de la part des
 „ Generaux François, qu'ils ont été bat-
 „ tuis,

„ tus aux célèbres Batailles d'*Hocsteth* &
 „ de *Ramilly*.

„ XI. Il faut prendre garde à l'arrange-
 „ ment des Troupes qui viennent atta-
 „ quer. Si elles forment un front conti-
 „ gu , il faut sur le champ se ranger de
 „ même. Un exemple éclaircira ce que
 „ le *Bacha de Bonneval* veut dire. A *Ra-*
 „ *milly* , le Général Anglois fit un front
 „ contigu de sa Cavalerie ; le Général
 „ François negligea d'en faire autant. Par
 „ cette négligence , une partie du front
 „ contigu pénétra par l'intervalle de ses
 „ Escadrons , & les prenant en flanc & à
 „ dos les défit absolument.

„ XII. Une maniere sûre d'aguerrir les
 „ Troupes , de les animer & de les rem-
 „ plir de confiance , c'est de les envoyer
 „ souvent en parti. C'est ce qu'on
 „ appelle la petite Guerre. Pour ces
 „ Courses , on donne à ceux qui s'y of-
 „ frent, un Commandant qui soit brave &
 „ entendu. Là on apprend à connoître
 „ exactement un pays , & à profiter de
 „ tous les avantages du terrain, à dresser des
 „ Embuscades & à les éviter , à tenir ferme
 „ dans un Défilé ; on apprend ce que c'est
 „ que la Vigilance & les attentions infi-
 „ nies qu'il faut avoir pour n'être point
 „ sur-

„ surpris. Il faut de nécessité être brave
 „ & quelquesfois se battre avec un plus
 „ grand nombre, & se faire jour au tra-
 „ vers. Le profit qu'on y trouve fait
 „ supporter les fatigues & mépriser les
 „ dangers. Quand cette petite Guerre
 „ est bien conduite, & que le General,
 „ instruit des mouvemens de l'Ennemi,
 „ veille à ce que les Partis, à qui il ordon-
 „ ne ou à qui il permet de sortir du Camp
 „ soient plus forts que ceux qu'ils peuvent
 „ rencontrer, outre que ces petits com-
 „ bats détruisent un grand nombre d'En-
 „ nemis, ces soldats presque toujours
 „ victorieux cessent de craindre leurs Ad-
 „ versaires; il les méprisent même. Cet
 „ esprit se répand dans toute une Ar-
 „ mée & y inspire une ardeur, une au-
 „ dace qui est presque un gage assuré de
 „ la victoire.

„ C'est à quoi se reduisent les Réfle-
 „ xions du *Bacha de Bonneval*. Il y ajou-
 „ tera en général, que ce n'est point la
 „ multitude d'hommes qui fait une bonne
 „ Armée, que c'est la discipline, l'exer-
 „ cice, la subordination, l'habileté des
 „ principaux Chefs, le grand nombre
 „ d'Officiers subalternes, le respect, l'es-
 „ time que le simple soldat a pour eux.

„ Le

„ Le fameux ALEXANDRE a conquis l'EM-
 „ PIRE d'ORIENT avec une poignée de
 „ monde. Dix mille Grecs autrefois se reti-
 „ rèrent dans leur Pais, malgré plus de cent
 „ mille Persans qui les entouroient de tou-
 „ tes parts.

„ La Guerre est un Art des plus diffici-
 „ les. Pour la faire avec succès, le cou-
 „ rage, l'intrépidité ne suffisent pas. Il
 „ faut de la méthode. Si elle manque,
 „ en vain a-t-on des Troupes nombreu-
 „ ses & braves, il n'est pas possible qu'on
 „ réussisse, leur bravoure, leur nombre,
 „ ne servent qu'à multiplier les pertes.

„ Plus le *Bacha de Bonneval* considère
 „ l'étendue & la force de l'EMPIRE OT-
 „ TOMAN, plus il est étonné qu'aucune
 „ Puissance puisse lui résister. Il a des
 „ hommes sans nombre, dont le caracté-
 „ re est, le mépris de la mort, & la dis-
 „ position à se sacrifier pour la Gloire de
 „ leur SOUVERAIN. L'Argent qui est le
 „ nerf des grandes Entreprises, ne man-
 „ que point. Malgré ces grands avanta-
 „ ges depuis plusieurs années les Chrè-
 „ tiens non seulement se sont défendus,
 „ mais encore ils ont fait des Conquêtes
 „ en Hongrie; les Moscovites même ont
 „ osé attaquer nos Frontières. Il faut
 „ donc

„ donc qu'il manque quelque chose aux
 „ Troupes de SA HAUTESSE, & que la
 „ discipline ne repond ni à leur nombre ,
 „ ni à leur valeur. Cette Discipline , à
 „ la considerer en elle-même , est excel-
 „ lente ; mais elle n'est point semblable
 „ à celle des Chrêtiens. Ainsi l'unique
 „ chose à faire c'est de les imiter & de
 „ prendre leur methode, I. Que toutes
 „ les Troupes de SA HAUTESSE soient ar-
 „ mées comme les Allemans. II. Qu'el-
 „ les soient divisées en Regimens, en Ba-
 „ taillons , en Escadrons , en Brigades.
 „ III. Que les Officiers soient multipliés
 „ & distingués autant que le Gouverne-
 „ ment le peut permettre. IV. Que les
 „ exercices soient uniformes, de maniere
 „ que toute un Armée soit aussi prompte
 „ à faire les mouvemens & les évolutions,
 „ que le pourroit être un Corps particu-
 „ lier. V. Que ses exercices se fassent
 „ d'abord par petites Troupes , ensuite
 „ par Bataillons , & par Escadrons. VI.
 „ Qu'on les fasse battre ensemble, pour
 „ qu'ils apprennent à se mêler , à se ral-
 „ lier ; pour que la Cavalerie s'accoutume
 „ au feu de l'Infanterie, & que celle - ci
 „ apprenne à se défendre contre la Cava-
 „ lerie , sur tout pour que l'une & l'autre
 „ conti-

„ combatte de pied ferme , sans jamais
 „ quitter ses rangs & sans se débander.

„ C'est par pure obéissance que le *Ba-*
cha de Bonneval a écrit ce MEMOIRE ,
 „ persuadé que ces foibles lumieres sont
 „ autant au dessous de celles de SA HAU-
 „ TESSE & de son DIVAN , que la lumiere
 „ de la plus petite Etoile est au dessous de
 „ celle du Soleil. Le zèle a animé son o-
 „ béissance , & il proteste qu'il seroit au
 „ comble de ses vœux , si par quelque
 „ service il pouvoit reconnoître les Bien-
 „ faits dont la liberalité de SA HAUTESSE
 „ l'a comblé.

Ce Mémoire fut lû & examiné dans
 plusieurs Divans. Chaque Bacha voulut
 en avoir une copie , par là il devint pu-
 blic. Je puis dire qu'il fut generalement
 approuvé. Il ne manqua pas non plus de
 contradicteurs. Je n'avois personne au
 Serrail qui s'appliquât à le soutenir. Les
 Révolutions avoient fait périr , ou mis
 hors d'état de m'appuier ceux qui s'inté-
 ressoient pour moi. Je n'avois que le
 GRAND MUPHTI qui continuoit de me
 protéger; mais que pouvoit-il faire contre
 la multitude des Bachas qui m'étoient con-
 traires ? Plus ils trouvoient mes Refle-
 xions justes , plus il me croioient de Ca-
 pacité,

pacité , plus ils appréhendoient qu'on ne me chargeât d'exécuter mon Memoire, & que cette exécution ne me fraiât le chemin à la plus haute Faveur. Ainsi mon Memoire n'eut point alors de suite, & parut tout-à-fait oublié, mes Envieux empêcherent même qu'on ne me donnât de l'Emploi dans la Guerre contre les Perses. Le GRAND SEIGNEUR vouloit que j'y servisse avec distinction ; mais on lui parla si fortement, qu'il craignit un mécontentement général de ses principaux Officiers. „ C'est un inconstant, di-
 „ soient-ils, il a quitté la France sa Pa-
 „ trie, il a quitté les Allemans. Il paroît
 „ aussi ambitieux qu'inconstant. Qui fait
 „ s'il ne chercheroit point parmi les Per-
 „ ses, un Etablissement plus considérable
 „ que celui qu'il a trouvé parmi nous ? Il
 „ entend bien la Guerre, il est brave,
 „ c'est pour cela même qu'il est plus à
 „ craindre, nous croions, disoient-ils,
 „ qu'on ne peut l'employer sûrement que
 „ contre les Chrétiens, dont il n'auroit
 „ aucune grace à attendre après avoir re-
 „ noncé leur Loi“.

Ces raisonnemens portèrent coup, mes sollicitations & celles de mes amis furent inutiles. Le GRAND MUPHTI avoit formé

mé une espèce de Parti en ma faveur. Le *Seraskier*, le *Bostangi baehi*, le Chef des Eunuques noirs, en étoient. Ils appuierent mes demandes, mais secrètement, de peur de s'attirer la haine des autres. Le SULTAN répondit qu'il ne pouvoit faire ce qu'ils souhaitoient, qu'étoit à regret qu'il me laissoit dans l'inaction, que je prisse patience & que peu à peu l'Envie s'appaiseroit. Dites - lui, ajouta - t - il, que je ne l'en confidere pas moins, & que je souhaite qu'il dresse les Troupes qui resteront ici, tandis que mes Armées à l'insçu iront combattre les Perses.

Cette marque de confiance diminua mon chagrin, & me donna la hardiesse de demander pour mon habitation un Château qui n'est qu'à une lieue de Constantinople. Selon toutes les apparences il avoit autrefois appartenu à quelque Ministre des Empereurs Grecs. Il est vieux, mais les appartements sont commodes & les jardins fort beaux. Les principales vuës sont sur la Mer. On voit Constantinople, & son Port, toujours rempli d'une quantité prodigieuse de Vaisseaux. De l'autre côté sont de grandes plaines fertiles, que la multitude d'arbres fruitiers fait prendre pour un Jardin. Le

Château est accompagné de fort belles écuries, & d'un corps de logis destiné pour l'appartement des femmes.

On avoit augmenté mes Pensions, dont j'étois exactement payé. A l'occasion de la Commission dont le GRAND SEIGNEUR m'avoit chargé, il avoit ordonné qu'on me fit une gratification considérable. Je m'en servis pour meubler & pour accommoder ma nouvelle habitation. Je suis aussi bien logé que j'aye été nulle part. Dans le bas j'ay six pièces de plein pied. Dans le haut six grandes chambres. Les Offices sont sous les Bâtimens. J'ay vingt chevaux dans mon écurie. Mon Domestique consiste en vingt - cinq personnes, dont il y a six Turcs; tous les autres sont des Esclaves François ou Alle-mans. Je vis ici comme j'ai vécu ailleurs. Un Allemand me tient lieu de mon Dominique, c'est lui qui gouverne mon Argent & qui m'avertit quand il n'y en a plus. Mon Cuisinier est François & me fait fort bonne chere. Mon ami de Chio ne me laisse point manquer de vin; tous les six mois il m'en envoie plusieurs pièces. Ce Vin est excellent, il m'a guéri de la goûte. Quoi que j'aye passé soixante ans je jouis d'une santé parfaite; il semble que ce cli-

mat m'ait rajeuni & m'ait donné une nouvelle Vigueur. La seule chose à quoi je m'apperçois que je viellis , c'est que j'ay les passions moins vives, que je ne suis plus si impétueux. Il ne me reste qu'une passion, qui selon toutes les apparences ne finira qu'avec ma vie , c'est de me trouver à la tête de trente ou quarante mille hommes, & de faire sentir à ceux qui ont engagé l'Empereur à me traiter comme il a fait, que je n'étois pas de ces hommes qu'on traite comme l'on veut sans conséquence, & qu'ils en ont fait trop ou trop peu.

Aussi - tôt que les Troupes destinées pour la Perse furent parties, je commençai à exercer les Troupes qui restoient à Constantinople. Les exercices se firent dans la grande place appelée l'HYPPODROME. Parmi ces Troupes je trouvai plusieurs François & Allemanis qui comme moi avoient pris le Turban. Ils me furent d'un grand secours. Je les assemblai. La plupart avoient servi, il ne me fut pas difficile de les mettre en état d'instruire leurs camarades. Chacun en prit une vingtaine & les exerça en divers endroits. J'obtins qu'on augmentât leur payes de quelques *Aspres*, & que pendant

le tems des exercices , ceux qu'ils faisoient leur obéissent comme s'ils eussent été Officiers. Je leur recommandai sur tout , d'avoir bien de la patience & beaucoup de douceur & d'honnêteté. Moi-même j'en pris aussi quelques bandes, que je dressai.

Les Officiers Turcs traitent leurs soldats avec beaucoup de hauteur & de dureté. Ce n'est pas que le caractère de ces Peuples le demande. Au contraire élevés dès leur enfance dans l'esprit de servitude, ils ne sont que trop doux & trop rampans , mais c'est l'usage comme ce l'étoit autrefois en France & en Allemagne , & d'ailleurs ces Officiers subalternes traitent ceux qu'ils commandent, comme ils sont traités eux-mêmes par leurs principaux. J'en usai tout autrement , ils n'eurent de moi ni coups, ni injures. Je les caressai, je les encourageai, je leur parlai comme à des gens de cœur, je fis même quelques libéralités à ceux qui se distinguoient par leur promptitude & leur inclination à s'instruire. Ils furent charmés de ces manières qu'ils n'avoient point encore éprouvées, j'en faisois ce que je voulois. Je m'appliquai particulièrement à gagner les Officiers & j'y réussis , au moins pour la plu-

plupart. Je leur inspirai autant qu'il me fut possible de l'estime pour leur Profession, de l'humanité & de la bonté pour leurs soldats, leur faisant sentir que c'étoit en traitant les hommes comme gens de cœur & d'honneur qu'on les rendoit tels : qu'il étoit pour eux - mêmes d'une extrême conséquence de se faire aimer ; qu'un jour de Bataille le soldat trouvoit le moyen de se vanger ; que les châtimens militaires & ordonnés ne l'irritoient pas, que c'étoient les injures & les mauvais traitemens, où il sentoit qu'il y avoit plus de passion & de colere, que d'envie de le corriger & de zèle pour le maintien de la discipline. Ces discours & bien d'autres firent impression, & produisirent un changement visible.

Après que nous eûmes façonné les Bandes séparées, nous les réunimes d'abord par centaines. Tout Constantinople y accourut. Ce concours fut infini quand j'en formai un Bataillon de six cents hommes & qu'on leur vit faire toutes les évolutions au son du tambour. En effet rien n'est plus beau, du moins à mon gré, que de voir un Bataillon prendre en un instant différentes formes. J'en opposai ensuite deux, ils se chargèrent,

se rompirent , & se rallièrent. On fut
 sûr tout charmé de leur feu prompt &
 uniforme , chaque rang qui tiroit sembloit
 ne tirer qu'un coup.

Avec la permission de SA HAUTESSE ,
 que j'eus assez de peine à obtenir , je ne
 sai pas trop pourquoi , je fis faire un
 Fort de terre assez régulier. Il y avoit
 une espèce de chemin couvert , quelques
 demi - lunes & un fossé. J'y mis quatre
 cents hommes pour le défendre. Je desti-
 nai deux Bataillons pour l'attaquer. Les
 approches se firent dans les règles. Les
 Assiégés firent des sorties. L'Assaut se
 donna au chemin couvert , il fut long-
 tems disputé. Les demi-lunes ne se dé-
 fendirent pas si bien. Les Assiégés ca-
 pitulèrent lors qu'on étoit sur le point
 de faire la descente du fossé. Cet exer-
 cice dura depuis neuf heures du matin
 jusqu'à six heures du soir , sans qu'au-
 cun des Combattans ni des Spectateurs
 parût s'en ennuyer. On m'assure que le
 SULTAN y étoit venu incognito ; qu'il
 y étoit resté trois heures & qu'il en avoit
 été fort satisfait. Ce qui est de certain ,
 c'est qu'il me fit venir , me remercia en
 termes très obligeants , & qu'il fit don-
 ner une gratification assez considéra-
 ble

ble aux Affiégés & aux Affiégeans.

Nous étions dans le fort de nos exercices, lors qu'on apprit que nôtre Armée avoit été battue & mise en déroute par les Persans. Il n'y eut qu'une voix à ce sujet, tous dirent que si les Troupes avoient été exercées par le BACHA DE BONNEVAL elles n'auroient point été battues.

On me pria aussi de donner quelques leçons à la Cavalerie. Quoique j'aye presque toujours servi dans l'Infanterie je m'en chargeai. Cet exercice est plus difficile, car il faut tout à la fois dresser les hommes & les chevaux. Cette Cavalerie étoit mal montée. Les chevaux Turcs sont trop fins, c'est à peu près comme les chevaux Anglois. On n'avoit pas même pris garde à leur taille, il y en avoit de grands, de médiocres, & de toutes sortes de poils. Les Cavaliers sont mal à cheval, ils ont les étriers fort courts, afin, disent-ils, d'être plus élevés quand ils se dressent, & d'assurer mieux un coup de sabre. Ni les hommes ni les chevaux ne pouvoient se tenir ensemble, j'eus des peines infinies à les ranger en Escadron, & à les accoutumer à garder leur rang, à faire les

conversions sans les quitter. Je les dressai peu à peu à faire le coup de Pistolet les uns contre les autres , à se charger l'épée à la main , à se rallier après s'être rompus en se traversant. Je les commis ensuite avec de l'Infanterie. Ce fut encore pour les habitans de Constantinople un spectacle tout nouveau. Je fis attaquer un Bataillon carré de douze cens hommes , par sept à huit Escadrons. Ce Bataillon fit face de tous côtés , la Cavalerie fut toujours repoussée & ne put jamais Pentamer.

J'emploiai quatre ou cinq mois à ces exercices & je dressai douze ou quinze mille hommes. SA HAUTESSE m'en témoigna un gré infini , & mes appointemens furent considérablement augmentés.

A force de présenter des Mémoires , il fut réglé que toute l'Infanterie , sur tout les principaux Corps , seroient tout armés à l'Européenne ; qu'ils auroient un mousquet , une épée , une bayonnette ; qu'autant qu'il seroit possible on la partageroit en divers Corps , & qu'on multiplieroit les Officiers ; que dans ces nouvelles divisions on choisiroit les mieux faits & les plus robustes pour en faire des

des Grenadiers. Sur mes Mémoires on introduisit l'usage des gargouffes, si commode pour rendre le feu vif & plus continu. Je représentai, par rapport à la Cavalerie, que c'étoit des chevaux plus forts que fins qu'il lui falloit; qu'avec de grosses bottes le Cavalier étoit bien plus ferme à cheval; que la meilleure Arme étoit une forte épée tranchante, parce que tandis qu'on levoit le bras pour se servir du sabre on étoit percé par un ennemi adroit & attentif. Je représentai fortement qu'il n'étoit pas possible, humainement parlant, que la Cavalerie Ottomane résistât à l'Allemande, armée de Cuirasses pour la plus grande partie, & accoutumée à combattre de pied ferme sans se débander. Il fut seulement ordonné que les chevaux fussent mieux choisis & qu'on veillât à ce qu'ils fussent à peu près égaux.

Je dois rendre justice aux Turcs, ils ont d'excellentes dispositions pour devenir de bonnes Troupes. Robustes, dociles, obéissans, il est aisé de les dresser & je n'eus pas plus de peine avec eux, que j'en avois eu à façonner les Régimens que j'ay eu en France & en Allemagne. La Campagne de Perse étant

finie, les Officiers Generaux revinrent à Constantinople. Ils furent témoins du changement qui s'étoit fait parmi les Troupes que j'avois exercées; ils l'applaudirent en public, mais leur jalousie & leurs craintes se ranimèrent. Ils firent entendre que la Guerre qu'on avoit sur les bras, n'étoit pas un tems propre à ces reformes, qu'on pourroit y penser lors qu'on seroit en pleine Paix, qu'actuellement des Troupes differemment exercées & disciplinées, ne serviroient qu'à mettre la confusion & la division dans les Armées. Que l'Empire Ottoman s'étoit soutenu jusqu'alors sans ces nouvelles manieres, & qu'il se soutiendrait encore par la puissante intercession du grand Prophete auprès du TRES-HAUT. Ils tâchèrent même d'aigrir les Troupes contre moi, leur faisant entendre que ma nouvelle méthode alloit à les assujettir, de maniere qu'ils n'eussent plus de part aux Affaires du Gouvernement.

Tous ces discours firent impression, non sur les Soldats & sur les Officiers subalternes, mais sur les principaux Officiers. L'AGA des Janissaires sur tout, qui sentit que leur séparation en Regimens en feroit autant de Corps séparés, dont

dont il ne disposeroit plus si facilement ; employa tout ce qu'il avoit de crédit & d'amis , pour empêcher que la Reforme ne fût poussée plus avant. Ils réussirent, ces Troupes que j'avois dressées eurent ordre de reprendre leurs anciennes manieres , & de tout ce que j'avois fait régler par mes Mémoires , on ne retint que l'usage des gargouffes & la Bayonnette.

Il me fallut ceder à cette espèce de tempête. Je me retirai dans mon château , d'où je ne sortis plus qu'une fois la semaine , pour aller faire ma cour. Le Sultan me fit secrettement assurer par le Grand Muphti , qu'il étoit parfaitement content de mes services , que je devois compter sur sa Protection , & qu'un jour viendrait qu'il m'en donneroient des marques éclatantes ; que du reste j'avois pris le bon parti , & que je continuasse de le suivre , feignant même que mon âge & ma santé , m'otoient toute pensée de demander de l'Emploi.

Jusqu'alors j'avois toujours espéré qu'on ne me laisseroit pas inutile , & ne m'étois cru nulle part à demeure. Fixé par les conseils du *Grand Seigneur* , que je regardois comme des ordres , je tâchai de
me

me rendre ma solitude agréable. Je me fis une loi de n'avoir commerce avec aucun Etranger. Les Mulsumans qui voulurent me venir voir, furent bien reçus. Ma table est bonne, ma demeure est propre, les environs sont charmants, & je ne manque point de Compagnie. Il me revint de plusieurs endroits qu'on trouvoit mauvais que je n'eusse point de Serrail. Le *Grand Muphti* même, m'envoya le Religieux qui m'avoit instruit lors que je m'étois fait circoncire, pour me représenter que je serois bien de me conformer à l'usage des personnes de mon Rang. Quelque reste d'inclination pour le sexe, me fit goûter ces conseils, mais on eut beau faire, je me fixai à ne point passer la demie-douzaine.

J'avois déjà une Turque, c'étoit celle qui s'étoit donnée à moi dans mon Gouvernement de la maniere dont je l'ai raconté. Seule, toujours renfermée avec trois ou quatre Esclaves que je lui avois donné pour la servir, elle ménoit une vie assez triste, quoi qu'elle fût moins gênée & qu'elle eût la liberté de se promener dans les jardins. Je lui appris les conseils qu'on me donnoit. L'amour des fem-

femmes en Turquie est d'une autre espèce que celui des Chrétiennes, elle ne balança pas de m'exhorter à le suivre. Je vous aime, me dit-elle, au-de là de ce que je saurois dire, mais élevée comme je l'ai été, je serois contente pourvu que j'aye toujours quelque place dans votre cœur. Je n'aspire point à y regner seule, votre satisfaction m'est plus chère que la mienne; je vous promets d'avance, de bien vivre avec celles que vous me donnerez pour compagnes: la seule grâce que je vous demande, c'est d'avoir égard dans le choix que vous en ferez, à l'humeur & au caractère d'esprit. Point de Grecques sur tout, ajouta-t-elle en m'embrassant, elles sont toutes perfides, fières, hautaines; une seule suffiroit pour troubler notre société.

L'appartement destiné pour les femmes, étoit en bon état; il y avoit des baignoires, des cuisines. Au haut du bâtiment étoit une grande Gallerie pour les Esclaves. Il m'en coûta peu pour les meubler. Je fis meubler six chambres, toutes dans le même goût pour le fond, la couleur seule en faisoit la différence. Je retranchai tout ce qui avoit l'air de prison & ne voulus point absolument d'Eunuques, ni noirs ni blancs.

Des

Dès que je m'étois vu fixe , j'avois donné de mes Nouvelles à l'aimable Mar-seilloise que sa tante avoit voulu pressen-tuer. Je lui avois mandé ma situation, l'assurant qu'elle m'étoit toujours chère, & que si elle pouvoit se résoudre à venir trouver un Turc , elle trouveroit dans moi les mêmes sentimens que j'avois pour elle lorsque j'étois Chrétien. C'étoit à tout hazard que j'avois écrit , ne dou-tant presque pas que mon changement de Religion , mon éloignement , mon si-lence de quatre ans , n'eût éteint dans le cœur de cette fille tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi.

Je ne me pressai pourtant pas de rem-plir mon Serrail. Il y a à Constantino-ple des Marchands de Filles Esclaves , ils en ont des magasins , si je puis ainsi parler. Comme elles sont de differents Pays , on commence par leur apprendre le Turc , on leur montre à chanter , à danser & à faire differens ouvrages , sur tout en broderie. Ceux qui veulent se pouvoir vont chez ces Marchands. Tou-tes ces filles sont vêtues simplement , de sorte que rien n'empêche qu'on ne voie leur taille. On les voit à visage décou-vert : la seule précaution qu'il y a à pren-dre,

dre, c'est de le leur faire laver, aussi bien que les mains, car souvent on les fardé pour cacher les défauts de leur tein. Le Marchand, sur le certificat des Matrones qui les ont visitées, répond qu'elles sont Vierges. Quand c'est un homme de Considération qui va chez lui, il lui donne une liste, où l'âge, le caractère même de ces filles sont marqués. Plus elles sont instruites plus elles sont chères. Celles qu'on choisit sont toujours les plus parfaites au gré du Marchand.

J'allai dans plusieurs de ces maisons, j'avouerai même que je m'en fis un divertissement. L'ordre y est admirable, tout y est réglé comme dans les Monasteres les plus réguliers, on s'y leve, on s'y couche, on y mange, on y travaille à la même heure. Quelques femmes & des Eunuques en ont soin. La désobéissance, la mauvaise humeur, les querelles, y sont punies avec sévérité. Aucun homme n'entre dans ces appartemens, le Maître même en est exclu. Pour les faire voir, on les fait passer les unes après les autres au travers d'une cour. Elles y marchent fort lentement, & sans qu'elles vous voient vous avez le loisir de les considérer. Si on s'attache à quelqu'une, on la
fait

fait venir dans une espèce de parloir pour lui parler ; mais alors un grand voile la couvrait depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle chante , elle danse si elle le fait faire , & montre quelques uns de ses ouvrages. Ces sortes de Visites ne laissent pas de coûter , non que le marchand exige rien pour faire voir la marchandise , mais il faut donner au moins deux ou trois pistoles , c'est le profit des Ennuques & des femmes qui ont soin de ces filles.

Sur une de ces listes je vis une Françoise. Je ne pus résister à l'envie que j'eus de lui parler. Je la fis venir , pour savoir par quel hazard elle se trouvoit dans cette maison. Je l'avois remarquée lors qu'elle avoit passé par la petite cour. Sa taille étoit bien prise , mais médiocre , son visage n'avoit rien de frappant quoique chaque trait fût assez régulier ; peut-être que le chagrin avoit terni les couleurs qui l'auroient rendue belle. Voici son Avanture telle qu'elle me la raconta :

Je suis des environs du Port de Cette , mon Père est gentilhomme , & se nomme *Letori*. Vingt années au Service ne lui ayant valu que le titre de Lieutenant de Fregatte , tandis que d'autres moins anciens , & à ce qu'il prétendoit , moins méri-

méritans que lui, étoient ou Capitaines ou Lieutenants de Vaisseau de Roi, il quitta la France & passa chez les Vénitiens, il y a douze ou treize ans. Il s'y est avancé & a aujourd'hui un Etablissement considerable, dans une des Isles de l'Archipel la plus voisine de Chio. Dès qu'il se vit en état de dédommager sa mere de ce qu'elle quitteroit pour le venir joindre, il ne cessa de la presser de se rendre auprès de lui avec son frere & moi. La crainte d'un si long voyage, & des dangers qui en sont inséparables, & que nous n'avons que trop éprouvés, fit longtemps balancer ma mere sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, continuellement pressée par les instances les plus vives & les plus tendres, elle se détermina à partir. Elle vendit le peu de Bien que nous avions & fit une somme de dix-huit à vingt mille francs. Nous nous rendîmes à Marseille, où nous nous embarquâmes sur un Vaisseau, qu'on nous assura être bon voilier & heureux, ayant fait plusieurs fois cette traversée sans avoir été attaqué.

Nous eumes le tems & les vents à souhait, & nous n'étions plus qu'à une demie journée de Chio, lorsque nous

fumes rencontrés par deux Corsaires Turcs , dont un seul auroit suffi pour nous prendre. Ils se réunirent pour nous attaquer. Le combat ne fut pas long , ou plutôt il n'y en eut point , à peine tira-t-on trois ou quatre coups de fusil. Maîtres de notre Vaisseau , ils partagèrent le butin. Nous en fumes une partie. Je fus séparée de ma mère & de mon frere , sans que j'aye pû savoir ce qu'ils sont devenus ; sans doute qu'ils sont dans la même inquiétude à mon égard. Mon frere n'a que douze ans , ma mère n'en a pas encore quarante. C'est une des belles personnes qui se voyent & des mieux faites. Pour moi je n'ai pas encore dix neuf ans.

Le Capitaine , à qui j'échus en partage ; me parut fort content de m'avoir. C'est un homme de trente ans , bien fait , & qui tout Corsaire qu'il est , a dans la Physionomie un certain air de douceur qui me rassura. Il me fit conduire dans sa chambre & me donna une espèce de Cabinet qui la joignoit. Il me consola du mieux qu'il put & me fit entendre par ses signes , que je pouvois être sûre qu'il ne me feroit fait aucune insulte ; il en ajouta d'autres qui me firent com-

entreprendre qu'il m'aimoit & que si je voulois répondre à son amour, il me mettroit au nombre de ses femmes & que j'y tiendrois le premier rang. A tous ces signes je ne répondis guères que par des cris & par des larmes.

Nous ne fumes sur Mer que deux jours. Je ne puis dire où nous débarquames, car ce fut la nuit & je fus conduite dans sa maison. Ce que je sai, c'est que nous avons été trois jours en route lorsqu'on m'a amenée à Constantinople. Il me fit mettre dans l'appartement de ses femmes & me donna pour me servir une vieille Esclave Françoisse. On me laissa quelques jours en repos. Cette femme, par ordre du Corsaire me représenta l'amour qu'il avoit pour moi & m'apporta mille raisons pour me déterminer à y consentir. Je résistai à tout & répétai sans cesse que j'aimerois mieux mourir. On me menaça d'user de violence ou de m'abandonner à des gens qui n'auroient pour moi aucun égard, on m'ôta des habits assez propres qu'on m'avoit donnés, on me mit au rang des servantes. Je fus inébranlable. Après cinq ou six mois de persécution, la mère du Corsaire le détermina à me ven-

dre. Il m'a envoyée ici sous la garde de son plus fidèle Eunuque. Il y a six semaines que je suis dans cette maison. Ces revues qu'on nous fait faire de tems en tems, me sont plus insupportables que la mort la plus cruelle. Quelque triste que soit la vie que je mene ici, je ne crains rien tant que d'en sortir.

Vous êtes François, *Monsieur* ; vous me paroissez un Seigneur Turc. A voir les respects que mon maitre a pour vous, il faut que vous soyez en ce Pays-ci en grande considération. Serois-je assez heureuse pour que ce fût le *Comte de Bonneval* à qui j'ay l'honneur de parler ? Je me fis connoître. Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes un homme d'honneur, vous avez été Chrétien, peut-être l'êtes-vous encore dans le cœur, vous savez avec quelle horreur une fille Chrétienne bien élevée, regarde l'espèce de prostitution à laquelle on veut me livrer. Au nom de Dieu tirez-moi d'icy, rendez-moi à mon Père. Il est en état de vous restituer tous ce qu'il pourra vous en coûter. Mais ne le fut-il pas, si tout ce qu'on dit de vous est vrai, vous êtes assez généreux pour payer le plaisir de faire une bonne action,

Ses

Ses prières , ses larmes m'attendrirent ; je ne hésitai pas un moment de faire ce qu'elle souhaitoit. Comme le Marchand craignoit que le chagrin ne la fit mourir , j'en fus quitte pour cinq cens écus. Je la fis conduire dans mon Château. La joye de se voir délivrée la rétablit bien vite. Elle parut alors ce qu'elle étoit , parfaitement belle. Je fis faire des perquisitions si exactes qu'enfin on découvrit où étoient sa mère & son frère. L'Enfant étoit déjà au nombre des Pages du Grand Seigneur , déjà il avoit été circoncis. Ainsi il étoit impossible de le r'avoir. Pour Madame de Letori , un vieux Musulman fort riche l'avoit achetée. Après avoir inutilement essayé de la gagner , il l'avoit releguée dans une de ses maisons de campagne pour avoir soin de la bassecour. Elle me coûta mille écus.

Je les fis embarquer dans le premier vaisseau qui partit pour Chio , je les recommandai à mon ami. Mr. de Letori me renvoya exactement tout ce que j'avois déboursé & y ajouta un présent magnifique. C'est une coupe d'or assez grande avec un couvercle de même métal. La gravure en rehausse infiniment le prix.

Elle représente la mort du petit *Astyanax*, que les Grecs précipitent du haut d'une tour. *Andromaque* sa mère, y est dans l'attitude la plus touchante. On m'assuroit que c'étoit un Antique & qu'on l'avoit trouvée en démolissant une vieille tour, enfermée dans un coffre de fer rempli de charbon.

Cette Avanture, & les soins qu'elle m'attira, suspendirent pour quelque tems mon dessein de me faire un Serrail. J'y revins dès que la mère & la fille furent parties. Chez un de ces marchands je trouvai sur la liste plusieurs Persanes. Une d'elles me plut infiniment. Elle étoit grande & parfaitement bien faite. Son tein étoit d'une blancheur éblouissante, que relevoient encore ses yeux & ses cheveux noirs. Ce qui me frappa d'avantage, fut un certain air de fierté répandu sur son visage, qui me la fit regarder comme une fille de condition. Je la fis venir, je lui parlai; je fus aussi content de son esprit que je l'avois été de sa figure. Je serois inconsolable, me dit-elle, de me voir dans un Pays étranger, si je ne savois que mon sexe me condamne à passer mes jours enfermée dans un Serrail, assujettie à la volonté

lonté de celui à qui ma destinée m'aura livrée, Peu m'importe que ce soit en Perse ou en Turquie, j'y aurai la même Religion à peu de chose près, j'y suivrai les mêmes Usages & les mêmes Coutumes. L'air de *Mr. le Bacha*, continua-t-elle, me fait espérer un sort plus heureux que n'est ordinairement celui d'un Esclave. Puissant *Mahomet*, s'écria-t-elle, inspire lui des sentimens favorables pour moi.

Je n'avois pas besoin d'inspiration, sa beauté, son esprit, avoient fait sur moi toutes les impressions qu'elle pouvoit souhaiter. Je lui dis que ses espérances ne seroient pas trompées & que l'envie qu'elle paroissoit avoir d'être à moi m'étoit une raison de l'aimer davantage. Mais, ajoutai-je, cette envie est-elle sincère, & n'est-ce point le désir de sortir d'icy qui vous fait parler de la sorte ? Non, repliqua-t-elle, d'un ton qui marquoit un peu de dépit & de colère, je ne sai ce que c'est que de trahir mes sentimens, & toute Esclave que je suis, rien au monde ne feroit capable de m'abaisser jusqu'à manier par des manières feintes l'attachement d'un homme quel qu'il pût être.

Ce dépit me plût , je l'agaçai encore. Elle me parla toujours sur le même ton , & me fit voir de plus en plus qu'elle avoit des sentimens.

Je convins avec le Marchand. Il y avoit six mois qu'elle étoit chez lui , une pistole par jour pour l'entretien de ces filles , c'est un prix fait. Par considération pour moi , à ce qu'il me dit ; il me la laissa à trois cent pistoles. Ainsi elle me revint à quatre mille six cens livres. Le marché fait , je fis revenir la persane & lui dis qu'elle étoit à moi. Je vous suivrai me dit-elle ; mais s'il est vrai que vous m'aimiez , j'ay une grace à vous demander , qu'il faut s'il vous plait que vous m'accordiez , jamais je ne vous en demanderai que j'aye tant d'envie d'obtenir. Une de mes compagnes est ici , nous avons été élevées ensemble , elle a été prise avec moi. A force de prières & de larmes nous avons obtenu d'un Officier Turc qui nous a prises , qu'il ne nous sépareroit pas , & qu'il nous vendroit au même maître. Serez-vous moins humain ? Du reste elle est digne qu'un honnête homme l'aime , je ne suis rien en comparaison ; je m'étonne que vous ne l'ayez pas dis-

tin-

tinguée. Nous nous sommes jurées une Amitié éternelle, nous sommes si étroitement unies qu'il est difficile que nous vivions l'une sans l'autre. La prière que je vous fait à ce moment, je ne cesserai point de vous la faire que vous ne l'ayez exaucée.

Je voulus voir cette Compagne, on la fit passer dans la petite cour. Elle n'égalait pas celle qui me faisoit tant d'instances en sa faveur, mais elle en approchoit fort. En un mot elle me plut. Le Marchand fut raisonnable, il ne me la vendit que mille écus, y compris les fraix du séjour. Le même Marchand avoit aussi des Esclaves d'un rang inférieur; les Persanes en choisirent chacune deux pour les servir. Le jour même lorsque la nuit fut venue, je les fis conduire à mon Château. Je voulus que tous mes gens les vissent avant qu'elles passassent dans leur appartement.

La Turque fut charmée de la compagnie que je lui avois choisie & ne parut point du tout jalouse de les voir du moins aussi belles qu'elle. Ce fut une fête chez moi pendant huit jours, il y eut des feux d'artifices qui se virent à Constantinople, matin & soir on fit de

grands repas , & ces espèces de Noces furent des plus magnifiques.

Ce n'étoit pas assez de trois femmes pour un Bacha , il m'en falloit au moins six pour ne point paroître extraordinaire , elles-mêmes me pressoient d'augmenter leur nombre , disant que leur satisfaction croîtroit avec la mienne. Je pensois à me conformer à l'Usage & à leurs souhaits , plutôt qu'à mes désirs ; car quoi que j'aime les femmes , la volupté n'a jamais été mon attrait dominant , & ce n'est assurément point pour en avoir plusieurs que je me suis fait Turc. J'avois donné ordre à celui de mes gens à qui je me confiois le plus , d'aller chez les Marchands de Constantinople & de m'en choisir encore trois , surtout d'avoir égard à l'humeur. Il étoit prêt de conclure , lorsque je reçus une lettre de Venise de l'Agent de la Porte , qui m'apprenoit qu'une Venitienne avec deux Etrangères étoit parties pour me venir trouver. Je défendis de conclure le marché. Environ six semaines après l'avis que j'avois reçu , je vis arriver chez moi trois personnes voilées à la mode de Turquie , elles demandèrent à me parler en particulier. Je les fis passer en mon

Cabinet. La Venitienne se débarassa de son voile : me reconnoissez - vous , dit - elle en me sautant au col , & m'arrosant des larmes que la joye lui faisoit répandre. C'étoit sincèrement que je l'aimois , & ma joie sans être aussi tendre étoit aussi vive que la sienne. Je lui demandai qui étoient les deux personnes qui l'accompagnoient , elle me répondit qu'elles les avoit prises pour la servir. Le *Sous-Bonstangibachi* étoit venu pour me communiquer une Affaire importante , je ne pouvois le faire longtemps attendre ; je le dis à cette aimable fille , je la fis conduire dans son appartement , l'assurant que je l'irois joindre dès que je serois libre.

Le *Bonstangibachi* ne me quitta que vers neuf heures du soir , je volai aussitôt dans mon Serrail. Je crois que jamais surprise ne fut pareille à la mienne de voir réunies chez moi à une lieue de Constantinople , les trois personnes que j'avois le plus aimé en ma vie. Est - ce vous que je vois m'écriai - je , n'y a-t-il point icy d'enchantement ? on s'embrassa mille & mille fois , & quoi que je ne sois pas tendre , je mêlai mes larmes avec les leurs. Quelle preuve voulez-

vous

vous encore que je ne suis point jalouse, me dit la Marseilloise ? Je sai vos sentimens pour ces deux aimables personnes, c'est ce qui me les a rendues cheres & c'est pourquoi je vous les ai amenées. Il étoit tard, elles avoient besoin de repos, nous soupames ensemble. Quelque envie que j'eusse de savoir l'Histoire de leur voyage & par quel hazard elles s'étoient rencontrées, je les quittai à onze heures du soir. Le lendemain & les jours suivans elles satisfirent ma curiosité.

C'est elles à présent qui vont tenir la plume, elles écriront mieux, que moy ; ce qu'elles me contèrent, & cette variété de stile ne nuira point à mes Mémoires L'Angloise & l'Allemande écriront leurs Avantures, que je n'ai point suës ou que j'ay oublié de raconter. La Marseilloise fera l'Histoire de leur rencontre & de leur Voyage.

HISTOIRE DE L'ANGLOISE.

JE serois bonne Demoiselle, si les Loix permettoient qu'on fût quelque chose quand on n'est pas né de légitime mariage. Ma mere étoit de la Province de Galles,
fille

fille d'un homme de bonne Maison, mais
 peu riche, comme le reste de la Noblesse
 de cette Province. Le Comte de...,
 d'une des meilleures Maisons d'Angleter-
 re, avoit un Château dans le voisinage.
 Tous les ans il y venoit passer la belle sai-
 son. C'étoit un Seigneur des plus gracieux
 & des plus genereux. Toute la Nobles-
 se des environs n'avoit point d'autre table
 que la sienne. Mon grand pere sur tout,
 à titre de voisin, n'osoit presque man-
 quer de s'y trouver. Il y menoit sa fem-
 me, qui devint bientôt amie intime de la
 Comtesse. Dès que ma mere fut en âge
 d'être montrée, elle fréquenta aussi ce
 Château. Le Comte avoit un fils à peu
 près de même âge. Ces deux enfans s'aimè-
 rent sans savoir ce que c'étoit que l'amour.
 On s'en apperçut & on s'en divertit, com-
 me l'on fait d'ordinaire, sans penser aux
 suites. A mesure qu'ils crurent, leur a-
 mour se fortifia & devint plus discret. Ils
 se voyoient avec plaisir, mais ils savoient
 dissimuler leur joie. Beaucoup de politesse
 de part & d'autre, point de familiarité.
 Ils paroissoient éviter de se rencontrer
 seuls, tandis qu'ils se donnoient mille ren-
 dez-vous. Ils eurent l'adresse de les ca-
 cher si bien, que jamais ils n'y furent sur-
 pris,

Ils

Ils s'aimèrent ainsi avec innocence jusqu'à seize ou dix-sept ans. Leur amour devint alors malin. Le jeune Comte fut tout, ne voulut plus se contenter de protestations d'amitié & de caresses innocentes. Ma mere résista longtems. Enfin elle se rendit aux sermens du Comte & devint grosse. Elle fut l'en faire avertir avant que personne s'en fut apperçu. Mon Grand Pere étoit de ces hommes d'honneur, dont la vertu farouche ne peut souffrir aucune tâche, il l'auroit infailliblement tuée s'il l'avoit su sa foiblesse. Le Comte le connoissoit sur ce pied là. Tout jeune qu'il étoit, il prit le parti de faire enlever ma mere. Six hommes déterminés se chargèrent de l'exécution. Par différentes routes ils se rendirent dans un petit bois peu éloigné de la maison. Ma mere les joignit sur les six heures du soir au commencement de decembre. Un d'eux la prit en croupe, ils marcherent toute la nuit par des routes écartées jusqu'à un endroit où ils avoient laissé une chaise de poste. Ils avoient apporté des habits d'homme, ma mere les prit, & ses habits de femme furent déchirés en mille pièces & brulés. Elle se mit dans la chaise de poste. Un de ceux qui l'avoient enlevée,

levée, la conduisit. Les autres se séparèrent & prirent divers chemins. On ne la fit entrer à Londres que bien avant dans la nuit, on la mit dans une maison écartée, d'où elle ne sortit point pendant près de dix-huit mois. Le jeune Comte la venoit voir de tems en tems avec des précautions infinies.

Cet enlèvement ne fit aucun bruit. Ma mere avoit laissé un billet en ces termes. *Jay eu la foiblesse de me laisser deshonoré. En vain voudriez-vous deviner, il vous seroit impossible de penser jusqu'où je me suis abaissée. Je suis indigne d'être votre fille. Je ne pourrois soutenir votre regard, je m'y dérobe pour jamais. Je vous crois trop sage pour publier ma honte & la votre.*

Ce Billet eut son effet, ils ne firent ni recherches ni poursuites, & comme ils dissimulerent leur chagrin & leur inquiétude, & que d'ailleurs ce Canton est fort désert, on crut aisément ce qu'ils voulurent dire sur l'absence de leur fille.

Je vins au monde six mois après que ma mere fut arrivée à Londres, elle voulut absolument me nourrir. Le Comte l'aimoit à l'adoration, il étoit résolu de l'épouser; mais mineur encore, il ne le pouvoit sans le consentement de ses parens.

Ma

Ma mere, soit vertu soit habilité, irritoit ses desirs par un refus constant de toute faveur. Après bien des délibérations il résolut de s'ouvrir à eux. Il déclara son amour & avoua que c'étoit lui qui avoit fait faire l'enlèvement dont ils avoient eu connaissance. Ils frémirent à cet aveu, car les Loix d'Angleterre sont extrêmement sévères contre le rapt d'une mineure. La permission qu'il demandoit fut absolument refusée, on lui fit même de si grandes frayeurs que la chose ne vint à être découverte, qu'il consentit qu'on nous fit passer en France. Ma mere s'y résolut, persuadée par les raisons qu'on lui apporta, & ne pouvant plus résister à l'ennui d'être toujours enfermée. Notre départ fut aussi secret que l'avoit été son arrivée, à minuit nous nous embarquames, & en dix-huit heures nous fumes à Dieppe. Nous nous rendimes à Paris. Un Banquier, à qui ma mere étoit adressée, la logea dans le fauxbourg St. Marceau. Elle ne savoit pas un mot de François, il lui trouva une servante de Basse-Bretagne : le Breton & le Gallois ont ensemble beaucoup de rapport.

On se hâta cependant de marier mon pere, on lui fit épouser une riche Héritière.

re. Il ne put s'en défendre, mais son cœur fut toujours pour ma mere. Il ne la laissa manquer de rien, tous les trois mois le Banquier lui apportoit cinq cens francs. Nous demeurames à Paris jusqu'en 1706. Ma mere jugea à propos de se retirer en Hollande.

Elle se déplaçoit en France parce qu'elle n'y avoit aucun exercice de sa Religion. D'ailleurs elle espara être plus à portée de profiter des changemens qui pourroient arriver dans la situation du Comte par la mort de son Epouse ou de son pere & de sa mere. Son esperance fut vaine, l'amour même se refroidit. Elle ne fut pas tout à fait oubliée, mais sa pension fut reduite à cent pieces. Pendant dix - huit ans que nous avons demeuré à la Haye, mon pere ne s'est pas donné la peine de nous y venir voir.

Voila, mon cher Bacha, ce que vous n'avez point su jusqu'à mon arrivée en ce Pais. Ma mere m'avoit absolument défendu d'en parler pendant sa vie, & vous avez été si embarrassé par votre malheureuse Affaire contre PRIE, je vous ay si peu vu dans mon séjour de Bruxelles, que je n'ai pas eu occasion de vous en parler. Je ne dirai rien de la maniere dont nous nous

hommes attachés l'un à l'autre, vous en avez déjà parlé. Mais je ne puis m'empêcher de vous faire un petit reproche de ce que vous paroissez douter que vous m'ayez fait goûter les premiers plaisirs. Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus Saint, & même si vous voulez par votre Prophète *Mahomet*, que j'étois ce que je devois être; que l'amour seul m'a livrée à vous, & qu'il a seul été la source de ma constance & de tout ce que j'ay fait & sacrifié pour n'être qu'à vous.

Quand vous futes parti pour la Citadelle d'Anvers, & que j'eus reçu le Billet par lequel vous me defendiez de vous écrire que je n'eusse reçu de vos Nouvelles, je ne puis exprimer quel fut mon accablement. Cependant vous connoissant à fond, je me persuadai que voyant votre situation incertaine, vous n'en usiez de la sorte que pour me détacher de vous & me rendre votre perte plus supportable. Comme mon amour n'est point voluptueux; je me tranquillisai par rapport à moi-même, & n'eus plus d'inquiétude que pour vous, bien résolue toutes fois de vous aller joindre dès que votre Affaire seroit finie. Quelles furent cruelles ces inquiétudes lors que je vous sus en Prison ! Le Marquis de Prié &
ceux

ceux qui lui étoient attachés, répandoient chaque jour des bruits plus facheux les uns que les autres, une Prison perpétuelle étoit le sort le plus doux que vous pussiez attendre. Quoique les rapports que j'avois avec vous fussent peu connus à Bruxelles, la Marquise de Prié en avoit été instruite. Des gens apostés de sa part vinrent me questionner sur votre voyage de Hollande, sur les motifs qui vous l'avoient fait entreprendre; on me demanda si vous ne m'aviez point confié des papiers. Ils ne tirèrent de moi aucune lumière. A quoi je m'apperçus davantage que vos Affaires prenoient un mauvais tour, ce fut à la manière dont on me traita. Je fus inquiétée sur ma Religion par les Prêtres & les Moines qu'on me détacha. On avoit su que vous m'aviez donné une partie de votre vaisselle d'Argent, on suscita quelqu'un qui se disoit votre Créancier, pour me la faire ôter. Un Seigneur de vos Amis me fit dire, que pour ma défense je devois opposer, qu'il vous étoit dû de vos appointemens beaucoup plus qu'il ne falloit pour payer cette dette. On prit un autre tour, on prétendit que c'étoit un dépôt que vous m'aviez confié. Je fus obligée de produire le Billet par lequel

vous m'en aviez fait un don. Enfin je fus à n'en pouvoir douter, qu'on pensoit à me renfermer dans quelque Monastere. Je quittai Bruxelles, je retournai en Hollande, où je demeurai jusqu'à ce que j'appris l'horrible injustice qu'on vous avoit faite.

Le tems de votre Prison étant fini, ayant su que vous vous étiez retiré à Venise, je ne fus plus maitresse de mon amour & de mon impatience. Je partis pour Vienne. Vous m'aviez fort parlé de l'aimable personne qui vous avoit sauvé la vie, vous m'aviez dit où elle demeurait. Sur le caractère que vous m'en aviez fait je ne doutai point que la bonté que vous aviez pour moi ne fût pour elle une raison de m'aimer. Je la cherchai, jeus le bonheur de la trouver & de voir que je ne m'étois point trompée dans l'idée que je m'en étois formée. Elle me reçut du moins aussi bien que si j'avois été sa sœur. Du reste j'arrivai en assez bon état. J'avois au moins sept à huit mille francs, ma pension d'Angleterre m'avoit été payée, elle a continué de l'être à Vienne, à Venise même, où elle le fera encore tant que vivra un certain Religieux à qui j'ay laissé une procuration pour la recevoir. Je vous cède la plume, ma che-

re. C'est à vous à raconter notre voyage à Venise & comment nous avons vécu jusqu'à ce que nous l'ayons entrepris.

HISTOIRE DE L'ALLEMANDE.

JE voudrois avoir le talent de dire beaucoup de choses en peu de mots , ne l'ayant pas je m'acquitterai comme je pourrai de la commission dont je suis chargée. J'avertis d'avance que je me dédommagerai du peu de place, qu'il a plu à *Monsieur le Bacha* de me donner dans ses Mémoires.

Mon Grand Père étoit François , Seigneur d'une Terre à clocher , sur les confins de la Picardie & de l'Artois. Cette Terre se nomme Agicourt. Il se battit en Duel avec un Gentilhomme de ses voisins, appelé de Prinville & le tua. Obligé de sortir du Royaume en 1659 , il se retira d'abord en Suede, d'où il passa bientôt au service de l'Empereur, où il est mort en 1690. âgé de cinquante sept ans. Sa fortune fut mediocre. Ce ne fut qu'à grande peine qu'il obtint une Compagnie d'Infanterie. Attentif pourtant, il amas-

sa dequoi acheter une assez jolie Terre en Carinthie, qui rapporte de rente quinze cent florins d'Allemagne. Ce fut sur tout le butin qu'il fit à la levée du Siege de Vienne, qui le mit en état de faire un achat si considerable. Il s'étoit Marié en 1670, à la Veuve d'un Capitaine de Husfards. C'étoit une Personne de Condition, elle étoit même Parente du *Comte de Tekeli*. L'occasion de ce Mariage est trop singulière pour que je ne la raconte pas.

Après la mort de son Epoux elle venoit à Vienne solliciter quelque Grace. A cinq ou six lieues de chez elle, quatre hommes masqués l'attaquerent. Ils tuerent ses deux conducteurs, detournerent sa voiture du grand chemin, & la menerent dans un bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Ce n'étoit point à sa vie ni à son Argent qu'ils en vouloient. Elle étoit encore jeune & fort belle. Le plus apparent des quatre voulut lui faire violence, elle se defendit comme une lionne, les trois autres se jetterent sur elle. Ils l'avoient presque dépouillée & se préparoient à l'attacher à un arbre. Mon Grand Pere en ce même tems alloit joindre son Regiment qui étoit dans ces quartiers. Il n'avoit avec lui qu'un seul valet, il s'étoit égaré & marchoit dans

ce bois. Il entendit de grand cris, avança du côté dou où ils venoient & fut témoin du spectacle dont je viens de parler. Ces quatre hommes masqués vinrent à lui, il fallut se battre. Il en tua ou en blessa deux, les autres se sauverent. On arracha le masque aux blessés. La Dame reconnut son beau Frere. Il étoit déjà tard, tout ce qu'on put faire fut de gagner un Bourg voisin avant la nuit. On fit ses plaintes aux Juges. Ils envoient prendre les deux blessés; un d'eux mourut en chemin, mais le chef de l'entreprise arriva vivant. On l'interrogea, il avoua tout, excepté qu'il ne voulut jamais nommer ceux qui s'étoient sauvés. Il mourut le lendemain. On lui fit son procès, ses biens furent confisqués au profit de celui qu'il avoit insulté, mais la Justice consumma tout en fraix.

La reconnoissance produisit l'amour, la Dame s'offrit elle-même & tout ce qu'elle avoit à son liberateur, il accepta l'offre. Ce n'étoit pas une fortune par rapport au bien, mais c'en étoit une par rapport à la beauté, à la vertu, & à l'esprit & au caractère de l'humeur. Je l'ai vue, elle m'a élevée jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans avec tout le soin & toute la ten-

dressé possible. Ils furent vingt ans ensemble dans la plus grande union. Ils n'eurent que trois enfans, deux garçons, & une fille qui s'est faite Jesuiteffe à Inspruck. L'ainé des garçons n'a point voulu servir, il est d'un caractère extraordinaire, il vit à sa Terre, où il entasse écu sur écu. Il s'est peu mis en peine de tout le reste de la famille. Le second, de qui je tiens la vie, étoit aimable de sa figure, par nécessité & par inclination il se mit au service. Il se maria à une Demoiselle dont le mérite étoit presque le seul bien, il mourut en Italie, à la prise du Château de Gayete. Je n'avois que deux ans. Ma Mere ne put résister au chagrin que lui causa la mort de son Epoux, elle mourut au bout de six mois. Ma Grand Mere nous prit avec elle, moi & mon Frere, qui avoit dix ans. Dès qu'il en eut quatorze, il se mit dans les Troupes, & s'y distingua. Il est mort Lieutenant, dans le combat qui se donna en Sicile contre les Espagnols.

Ma Grand-Mere mourut en 1722. Elle me laissa le peu qu'elle avoit pu épargner sur son modique Douaire. Le tout pouvoit monter à *sept* ou *huit mille francs*, que mon oncle eut la cruauté de disputer. Une

Atnie,

Amie , à qui ma Grand - Mère m'avoit recommandée en mourant , prit soin de mes affaires & les termina à mon avantage. Elle me plaça ensuite à Vienne , chez la Comtesse de . . . C'étoit une femme hautaine , impérieuse , je ne pus m'accommoder de ses manières , j'en sortis au bout de six mois. Mon Amie me mit auprès de l'Epouse d'un des Ministres de l'Empereur. Elle me prit en amitié & me traita comme si j'eusse été sa fille , elle me mit en habits , en linge , & me fit des presents considerables. Il falloit que ma destinée s'accomplit , ce bonheur ne dura que huit mois. Une humeur jalouse saisit tout à coup son Mari ; je n'ai jamais pu savoir sur quoi elle étoit fondée. Il renvoia tout ceux qui étoient à sa femme , & la força d'en prendre d'autres.

L'honnête Personne qui vouloit faire périr *M. le Bacha* , étoit venue souvent dans la Maison que je venois de quitter , elle avoit conçu pour moi quelque espèce d'amitié , elle me fit dire que si je voulois aller chez elle j'y serois sur le même pied où elle m'avoit vu. J'acceptai l'offre & j'y fus en effet fort bien reçue. Il faut quelque tems pour se ranger ; les quatre ou cinq premiers jours , occupée à faire

accommoder ma chambre , à mettre mon linge & mes habits en ordre , je ne m'aperçus point du dérangement qui regnoit dans ce logis. Une vieille femme , qui avoit une espèce d'intendance sur tout le Domestique, vint un soir me trouver dans ma chambre. Qui vous a si mal conseillée me dit-elle , que de venir ici ? Jeune & jolie comme vous êtes , vous ne seriez presque pas plus mal dans un lieu public. Elle me conta la vie de ma nouvelle Maîtresse & des filles qui la servoient. Elle vous livrera elle-même à quelqu'un de ses Galants , & s'il faut les aider à vous faire violence , elle s'y prêtera volontiers. Sa maxime est , qu'il faut que toutes ses filles lui ressemblent , & n'ayent rien s'il se peut à lui reprocher. Si vous n'aviez point ici vos meubles je vous dirois de vous sauver , mais il n'en est pas question. Voici ce qu'il faut que vous fassiez. Cette indigne femme a une petite fille , qu'elle aime. Cet enfant est de son Mari comme moi , elle ressemble comme deux gouttes d'eau au Prince de . . . Vous lui direz que vous lui demandez en grace qu'elle vous charge du soin d'élever cet enfant. Par-là vous serez exempte de ses intrigues & de sa confidence ; je vous donne
ma

ma parole qu'à peine elle vous parlera une fois tous les quinze jours. Je suivis ce conseil avec tout le succès que je pouvois souhaiter : presque toujours enfermée avec cet enfant, j'eus peu de commerce avec le reste de la Maison, à peine les connoissois - je.

Il y avoit six mois que j'y étois lorsque *Monsieur le Bacha* commença de la fréquenter. Je l'avois déjà vu plusieurs fois. Ce que j'avois oui dire de sa naissance, de sa bravoure, de sa droiture, de sa générosité, m'avoient donné pour lui une forte inclination, j'aurois souhaité qu'il m'eût aimée & il me semble que l'Ambition avoit part à mes souhaits. J'avouërai que plus d'une fois, j'avois fait en sorte qu'il me vît; mais il ne m'avoit point remarquée.

La vieille femme dont j'ay parlé, m'avoit raconté que plusieurs Galants de notre indigne maitresse avoient disparus & qu'on les avoit trouvés assassinés. Je tremblai pour des jours qui m'étoient encore plus chers que je ne pensois. Je communiquai mes craintes à mon Amie, elle les augmenta en m'assurant qu'on commençoit à se lasser de celui pour qui je m'intéressois. Soyez tranquille, me dit-elle, quand je verrai venir ici certaines gens

gens que je soupçonne d'être des Assassins gagés, je vous avertirai. Elle n'y manqua pas. Je fis ce que vous avez lu dans ces *Mémoires* & ce que je vous avois déjà raconté.

La reconnoissance du service que j'avois rendu eut sur un cœur aussi bienfait, tout l'effet qu'elle pouvoit avoir. La jeunesse, un peu d'agrément, la maniere dont je laissai entrevoir mes sentimens, firent le reste. Je me mis dans un quartier éloigné, on me vint voir avec assiduité, j'étois heureuse & l'on me paroissoit content. On me donna sa parole d'honneur qu'on m'aimeroit toujours. On m'avoua cependant que j'avois une Rivale, mais qu'elle cesseroit de l'être, si je la connoissois. On me dit même qu'on avoit envie de nous réunir. J'y consentis, j'avois même impatience que la chose se fit; combien plus l'aurois-je souhaité, si j'avois connu l'aimable Personne dont on me parloit.

Mon bonheur finit bientôt, vous partîtes pour Bruxelles; mon cher *Bacha*, & vous emportates avec vous toute ma joie & tous mes plaisirs, il ne me resta que l'espérance de vous revoir, & la persuasion que j'avois de la constance de votre ami.

amitié. Je pris à votre malheureuse Affaire avec *Prié* toute la part que vous pouvez penser. C'est moi qui vous écrivis ce Billet qui vous avertissoit que votre perte étoit résoluë. Comment représenterai-je ce que je souffris pendant votre prison, & les mouvemens inutiles que je me donnai pour vous faire tenir certains avis importans que le Secrétaire du Comte de . . . me chargeois faire passer jusqu'à vous? Ah! qu'il est bien vrai que si l'amour a des douceurs, il les fait payer bien chèrement. La Sentence qui vous condamnoit à la mort pensa causer la mienne. Je fus huit jours dans des évanouïssemens continuels; je n'en revins que lorsque j'appris qu'on vous sauvoit la vie, & qu'après une Année de prison, il vous seroit libre de vous retirer par tout où vous voudriez. Que cette année fut longue! Mais elle finit encore trop tôt, l'incertitude de la route que vous aviez prise, me fit presque regretter qu'elle eût fini.

Ce fut peu de tems après, que votre chere Angloise vint à Vienne. Quoique je me fusse cachée du mieux qu'il m'avoit été possible, elle me détterra. Nous nous reconnûmes, tant vous nous aviez bien dépeintes l'une à l'autre. C'est vous que
je

je cherche, me dit-elle en m'embrassant; vous me connoissez sans doute, car je ne doute pas qu'on ne vous ait fait mon portrait comme on m'a fait le votre. Je ne vous quitte point, ajouta-t-elle, nous sommes malades de la même maladie; nous tâcherons d'y trouver le remède, du moins nous nous consolons, & peut-être qu'en partageant nos peines nous les adoucirons. L'appartement où j'étois, suffisoit pour nous deux, nous passions les journées entières à nous entretenir. Nous nous confirmâmes de plus en plus dans la résolution de vous aller trouver. Rien n'auroit manqué à notre bonheur si vous aviez été avec nous. Comme nous ne savions pas combien de tems nous serions séparés, & que nous voulions ménager pour vous l'Argent que nous avions, nous véçûmes avec le plus d'économie qu'il nous fut possible. Nous nous mîmes dans un quartier encore plus écarté & moins cher. Nous faisions tour à tour notre petit ménage. Nous nous mîmes à broder des Mouchoirs, des Jupes. Une femme fidelle vendoit nos ouvrages. Ainsi par notre travail & notre économie, notre Argent augmenta loin de diminuer.

Enfin

Enfin nous sùmes, ou plutôt nous entendimes dire que vous étiez à Venise ; selon d'autres bruits vous étiez à Rome, vous étiez en France, quelques-uns même disoient que vous étiez allé à la Trappe, ou que vous vous étiez fait Chartreux. Pour nous tirer d'inquiétude nous vous écrivîmes à Venise, nous adressâmes nos lettres aux Supérieurs des Communautés. Nous ne reçûmes aucune réponse. Au bout de quinze ou dix-huit mois, nous apprîmes sûrement que les premiers bruits étoient les seuls vrais. Nous nous déterminâmes à partir. Nous vendîmes nos meubles & la plus grande partie de nos habits, nous prîmes des Lettres de change & ne gardâmes d'Argent que ce qui étoit nécessaire pour notre Voyage. Il fut heureux, il sembloit que l'amour nous conduisît lui-même. Mais que la fin en fut triste ! A notre Arrivée nous n'entendîmes parler que de l'absence subite du *Comte de Bonneval*. On ne savoit ce qu'il étoit devenu, on supposoit qu'il avoit cédé à ses malheurs, qu'il s'étoit désespéré, ou qu'il étoit allé se cacher pour le reste de ses jours. En vain nous nous informâmes, nous n'en apprîmes rien qui pût nous donner la moindre consolation.

Nous

Nous résolûmes de rester à Venise, persuadées que puis qu'il y étoit encore quinze jours avant que nous y arrivassions, ce seroit là plutôt que par tout ailleurs que nous saurions ce qu'il étoit devenu.

Nous nous mimés chez des François, & nous vécûmes à peu près comme nous avions fait à Vienne. Au bout de trois mois ma chère Anglaise & moi, allant faire quelque emplette dont nous avions besoin pour nos Ouvrages, nous rencontrâmes un homme qui avoit été à vôtre service. Il est inutile de dire que nous le questionnâmes beaucoup, il nous jura qu'il ne savoit où vous étiez; qu'il croioit pourtant que tous les bruits qu'on avoit fait courir étoient faux, que vous n'étiez pas homme à vous désespérer, bien moins encore à vous jeter dans une Moinerie. A propos, nous dit-il, *Mesdemoiselles*, voulez-vous savoir de ses nouvelles? il voyoit ici une fort jolie personne, je crois qu'elle étoit de ses amies, je vais vous y conduire. Si elle ne vous apprend rien, vous pouvez bien dire que vous avez perdu vos pas; car je crois vous reconnoître & que je vous ai vuës l'une à Vienne, l'autre à Bruxelles. Sur ma foi vous n'êtes pas
venus

venues ici pour voir Venise & pour assister au mariage de Monsieur le Doge avec la Mer. Mais ce ne sont pas mes affaires, allons suivez-moi. Il nous mena chez vous, aimable. . . . C'est à vous presentement de raconter le reste de nos Aventures & nôtre Voyage.

Suite de l'Histoire de l'Angloise, de l'Allemande & de la Marseilloise.

Que ne continuez-vous? Vous savez aussi bien que moi ce qui reste à écrire, & vous le feriez beaucoup mieux. Mais *Monsieur le Bacha* veut se divertir, il est juste que j'obéisse. Je gardai inviolablement le secret que le *Comte de Bonneval* m'avoit confié, & feignis la plus grande inquietude de son absence avec les personnes avec qui je demourois, car je n'en voyois point d'autres. Quoique je fusse instruite, mon chagrin n'en étoit guères moins violent: je persuadai sans peine que j'étois aussi ignorante que je feignois de l'être. Le tendre Adieu qu'on m'avoit fait m'étoit infiniment précieux; mais en redoublant mon amour, il augmentoit mes regrets. Que ne m'a-t-il quittée, me disois-je

à moi-même ; avec des marques d'indifférence ? peut-être viendrois-je à bout de l'oublier. Mais je sai qu'il m'aime, je sai où il est allé, sans espérer de le revoir jamais. Ces sentimens m'occupaient jour & nuit. Ma santé ne put y résister, je tombai dans une langueur. Vous pouvez vous souvenir, Mesdames, du triste état où vous me trouvatés. C'est au heureux hazard qui me procura vôtre connoissance & aux agrémens que j'ay trouvez avec vous que je dois la vie.

A la maniere seule dont elles prononcèrent le nom du *Comte de Bonneval* je devinai qu'elles étoient celles dont il m'avoit parlé. Dès que nous nous fumes vues, nous devinmes Amies, & le même amour qui en défunit tant d'autres, fut le nœud de nôtre union. Nous convinmes d'abord que nous demeurerions ensemble. Il y avoit encore une chambre dans la Maison où je logeois, nous nous en accommodames. On convint de la pension, & comme nous étions trois, elle fut assez modique, ce qui m'accommoda fort, car j'étois la moins pourvue. Mes nouvelles Compagnes m'inspirèrent l'amour du travail, car
avant

avant leur arrivée je menois une vie assez inutile. Je me levois fort tard, le reste du tems je ne faisois que m'amuser. Elles m'apprirent à broder, les filles de notre hôtesse, déjà grandes & fort raisonnables, se firent aussi leurs écolières. Au bout de quelques tems, nos Ouvrages se vendoient en commun, le prix se partageoit en cinq parts, & il y en avoit bien au de là de ce qu'il falloit pour payer notre pension. Nous établîmes parmi nous une espèce de règle, sans nous gêner pourtant. On se levoit à peu-près à la même heure. Pour le travail ; il commençoit en même-tems. Tout le jour nous étions toute cinq ensemble. On soupoit de bonne heure, après souper ces Dames & moi, nous nous retirions dans nos chambres. Cette vie réglée, la joye que savoit nous inspirer la charmante Angloise par ses entretiens pleins d'esprit & d'enjouement, me rendirent la santé, en moins d'un mois je me vis parfaitement rétablie.

C'étoit les soirs, quand nous étions retirées en notre particulier, que nous nous entretenions de notre cher Comte, c'étoit une espèce de combat entre nous.

à qui exprimeroit plus vivement sa passion & en diroit plus de bien. Quand je racontai où il m'avoit trouvée, & la manière dont il en avoit usé, le tems qu'il m'avoit donné pour réfléchir avant que d'accepter le don que je voulois lui faire de moi-même, la générosité avec laquelle il avoit partagé avec moi ce qu'il avoit d'argent, elles ne purent retenir les larmes que la joye & l'admiration leur firent répandre, elles protestèrent que ce qu'il avoit fait pour moi le leur rendoit encore plus cher. Ce qu'elles racontèrent qu'il avoit fait pour elles, me fit la même impression.

C'est ainsi que nous nourrissions notre amour & que nous le faisons croître, mais d'une manière douce, qui nous console au lieu de nous affliger. Persuadées toutes trois que nous étions aimées, nous ne doutions presque pas que nous ne vissions nos desirs accomplis. Il a un mérite supérieur, disions nous, il a servi en Hongrie, les Turcs le connoissent. Tout Turcs qu'ils sont, ils sauront l'employer & le dédommager de ce que l'injustice de ses ennemis lui a fait perdre à la Cour de Vienne. Il faut du tems après tout; il a promis de donner de ses

ses nouvelles dès qu'il se verroit en situation, il le fera infailliblement.

Du reste personne au monde ne connoissoit nos sentimens. Mes deux Amies passioient pour mes parentes. J'avois défendu à mon Hôteesse & à ses deux filles, de leur dire que j'eusse connu le *Comte de Bonneval*, avec menace que je sortirois aussi-tôt de chez elles si elles en disoient un seul mot. Ce secret que nous gardions étoit absolument nécessaire, le monde aujourd'hui n'est plus capable de nôtre manière d'aimer, on nous auroit prises pour des folles, & apparemment que sur ce pied-là on nous auroit renfermées, sur tout lorsqu'on apprit l'étonnante métamorphose du *Comte de Bonneval* en Bacha.

Quelque retirées que nous fussions nous étions exactement instruites. Mon Hôteesse me disoit en particulier tout ce qu'elle apprenoit, & j'en rendois compte à mes Amies. Il y avoit sept à huit mois que nous étions ensemble, lorsqu'un jour elle revint fort triste. Votre Comte, me dit-elle, a fait une belle équipée, il ne mérite plus que vous pensiez à lui. Tenez lisez ce papier que les Turcs font courir de tous côtés, vous

verrez de quoi il s'agit ; pour moi je n'ai pas la force de vous le dire , j'en suis au désespoir pour l'amour de vous. Qui l'auroit jamais crû ? il paroissoit si honnête homme.

Ce papier étoit une Relation de l'appareil avec lequel s'étoit faite la Circoncision de notre cher Comte. Elle contenoit à peu près , ce que nous avons lu dans ces Memoires. On y avoit ajoûté que le *Grand Muphti* avoit fait lui-même l'opération , & que par l'intercession du *Grand Prophete Mahomet* , Dieu , pour faire voir qu'il approuvoit ce changement , avoit guéri la playe presque en un instant.

J'avoué que cette Nouvelle me désola , & que mes premiers mouvements furent des sentimens d'indignation & de colere. Je me contins le reste du jour , & évitai de parler en particulier à mes Amies. Le soir quand nous fumes retirées , on me fit la guerre sur l'air chagrin & réveur que j'avois eu toute la journée. Je ne répondis que par un torrent de larmes & en jettant sur la table la Relation. Voyez , leur dis-je , votre malheur & le mien , & à quoi désormais peuvent se terminer nos espérances. Elles lirent ce papier & paru-

parurent aussi touchées que moi. Après que nous eumes laissé un libre cours à nôtre douleur, nôtre chère Angloise, sur les lèvres de laquelle je puis dire que la sagesse & la persuasion reposent, entreprit de nous consoler.

Je suis fâchée comme vous, nous dit-elle, de ce changement, qui va faire un tort infini à la reputation du *Comte de Bonneval* chez tous les Chrétiens. J'avouë que tout changement de Religion, quand il paroît que l'interêt en est le motif, est une vraie flétrissure & ne peut guères s'accorder avec l'honneur & la probité. C'est ce que le commun des hommes pense, & il seroit bien difficile de leur donner d'autres idées. Je me suis toujours attenduë à ce changement. J'ay pensé même plus d'une fois à vous y préparer ; mais comme mes conjectures pouvoient absolument me tromper, j'ay voulu attendre l'événement, & ne pas vous inquiéter d'avance. Il y a plus de dix-sept ans que je connois le *Comte de Bonneval*, j'ay étudié son caractère & je crois pouvoir dire qu'aucun trait ne m'est échappé. Il aime par dessus tout l'honneur & la gloire, le mépris est pour lui quelque chose d'intolérable. Il n'est

plen qu'il ne fasse & qu'il ne tente pour s'en vanger & pour en faire repentir. Ce sont là les motifs qui lui ont fait abandonner sa Patrie & porter les Armes contre son Roi. J'ay été témoin à la Haye de l'estime qu'on faisoit de ses services, & de la grande considération que tous les autres Officiers Generaux avoient pour lui.

Sa malheureuse Affaire avec le Marquis de Prié, les suites fâcheuses qu'elle a eues, l'ont mis par rapport à l'Empereur & à l'Allemagne dans les mêmes sentimens, où les préférences de Chamillard l'avoient mis par rapport à la France. Sans le savoir distinctement, j'ose assurer que le mépris qu'on a témoigné avoir pour lui en le laissant en liberté d'aller offrir ses services ailleurs, est ce qui l'a le plus piqué. Dans ces sentimens il a pris le parti de se retirer en Turquie, non sans doute pour y mener une vie inutile & oisive, mais pour y être sur le pied qui lui convient & se mettre en état de se vanger des injustices & des affronts qu'on lui a faits. Vous ignorez peut-être, c'est une Loi irrévocable en Turquie que personne ne peut avoir d'Emploi dans leurs Armées qu'il n'em-

n'embrasse leur Religion. Peu attaché à la sienne, vous le savez aussi bien que moi, il s'est soumis à cet Usage; & si nous l'avons aimé malgré son Irréligion, pourquoy cesserions-nous de l'aimer depuis qu'il en a embrassé une ? Pour moi, c'est le *Comte de Bonnetval* que j'ay aimé, c'est-à-dire un homme vrai, sincère, constant dans son Amitié encore plus que dans sa Haine. La Religion Turque n'effacera point en lui ce caractère & ne diminuera point mon amour. Quelque parti que vous puissiez prendre, quelque chère que me soit votre amitié, je vous déclare que j'irai le joindre dès que je saurai son état fixe & que je ne pourrai l'embarrasser. Je blâme son changement, mais je le pardonne au désespoir où la malice de ses ennemis l'a réduit. J'en ai même pitié. J'espère que vous prendrez ma façon de penser. Qui sait si mourant entre nos bras, nous n'aurons pas la consolation de le voir mourir Chretien ?

Ces raisons nous calmerent. Nous y revînmes à plusieurs reprises, nous les approfondîmes à notre manière, & nous conclûmes que nous ne ferions point violence à notre amour. En vain aurions-

nous raisonné autrement , nous aurions été dupes de nos raisonnemens & nous en serions toujours revenues à cette conclusion. Dès - lors nous décidâmes que dès que nous serions arrivées , le *Comte de Bonneval* nous épouserait. Que la nouvelle Religion lui permettant la pluralité des femmes , ce n'étoit point notre affaire d'examiner si elle avoit raison ; que nous observerions la notre , puisque nous n'aurions qu'un mari. Après tout , disoit l'Angloise , tel étoit l'Usage des Patriarches : Dieu l'a permis ainsi , il ne peut être mauvais par lui - même (d'ailleurs nous ne serons pas les premières Chrétiennes qui aient été renfermées dans un Serrail & qui aient su qu'elles n'étoient pas les seules Epouses ; j'ay lu dans plusieurs Relations que les Missionnaires ne leur en faisoient point un scrupule. Nous vivrons dans le Serrail à peu - près comme nous vivons ici , vous aurez des Missionnaires & moi je ferai comme je fais à présent.

Ces idées de Christianisme en Turquie me fit naître la pensée d'engager l'Angloise à se faire Catholique. Je la communiquai à notre Amie commune , qui l'approuva fort. L'entreprise étoit difficile
par

par rapport à nous deux , car outre qu'elle a un esprit supérieur , elle a beaucoup de lecture. Nous le tentames cependant. Depuis que nous étions ensemble nous nous étions fait une Loi de ne jamais parler de Religion que d'une manière générale sans entrer dans aucune dispute particulière, & nous l'avions exactement observée. Un jour nous nous levames plus matin qu'à l'ordinaire , & nous allames la trouver qu'elle étoit encore au lit. Nous venons , lui - dis en l'embrassant , vous parler d'une affaire qui nous tient fort au cœur , nous hésitons depuis quelque tems , mais enfin nous nous sommes déterminées à rompre la glace , persuadées que vous prendriez de bonne part ce que nous avions à vous dire. Avez - vous pu en douter un moment , nous repondit - elle ? Vous m'avez fait injure. Je vous la pardonne , parce que vous la reparez.

Je continuai ainsi le petit Discours que j'avois préparé , l'ayant priée de ne me point interrompre. Nous ne sommes qu'un cœur & qu'une ame , également contentes l'une de l'autre nous faisons mutuellement notre bonheur. Il manque cependant quelque chose à notre union pour qu'elle soit aussi parfaite qu'elle peut l'être. C'est
la

la même Religion. Vos ancêtres ont été de la nôtre. Je ne suis pas assez savante pour combattre les raisons qu'on a eu en votre Pais de la reformer, mais je vous crois trop de Droiture pour croire par exemple que le Pape soit l'Antechrist. Quel intérêt pouvez - vous prendre à ce que les Prêtres & les Evêques se marient ou ne se marient pas? Pouvez - vous penser que tous les Chrétiens jusqu'à la Reforme aient été dans la mauvaise voye? Si les Jeûnes & le Celibat ne sont pas nécessaires au Salut, peut-on dire que ce sont des Crimes? La présence réelle du Corps de Jesus - Christ dans l'Eucharistie est - elle plus difficile à croire que la Trinité ou l'Incarnation? Que fais je moi? je lui dis tout ce que je pus, & j'ajoutai pour dernière raison, que ferez - vous en Turquie? vous n'aurez point de Missionnaires.

Elle nous remercia, & nous dit qu'elle étoit persuadée qu'une vraie amitié nous avoit fait parler, qu'elle penseroit sérieusement à ce que nous lui avions dit, & que dans quelque tems elle nous rendroit réponse. Le tout, ajouta - t - elle, à condition que quelque chose qui arrive, nous ne cessions jamais d'être Amies & de poursuivre notre dessein.

Elle

Elle fut assez long - tems sans nous parler de rien. Enfin elle nous demanda si nous ne connoissions point quelque Prêtre à qui elle pût expliquer ses difficultés, nous assurant qu'elle seroit à nous si elle trouvoit les éclaircissemens qu'elle souhaitoit. Je lui indiquai un Dominiquain qui passoit pour être fort habile. Elle alla le trouver, elle en fut contente & nous tint la parole qu'elle nous avoit donnée. Ce changement nous unit encore plus étroitement que nous l'étions.

Ceux qui liront ces Memoires seront sans doute étonnés que trois filles qui vivoient régulièrement, qui s'acquitoient des devoirs de leur Religion, ayent perseveré dans un dessein pareil à celui que nous avions. Il est juste de les satisfaire. Bien ou mal, nous avions décidé que ce n'étoit point un péché d'aimer la même personne, disposées comme nous étions à devenir ses Epouses, & nous étions convenues que jamais nous n'en parlerions à nos Confesseurs.

Nous pensions en même tems à ranger nos affaires. Notre Superieure, c'est le nom que nous avions donné à la sage Anglaise, pensa à me faire avoir raison de ma Tante. Depuis l'indigne action qu'elle a-
voit

voit faite elle ignoroit absolument où j'étois, elle n'avoit eu garde de faire des perquisitions. Venise est grand, j'étois logée tout à l'extrémité.. Je ne sortois que les Fêtes & les Dimanches pour aller à la première messe dans un Couvent voisin. Notre Supérieure donc, bien instruite, alla la trouver; elle lui dit que j'étois en sûreté, que la Providence m'avoit sauvée du lieu infame où elle avoit voulu me prostituer, qu'on avoit en main toutes les preuves de cet horrible marché; que j'étois résoluë à faire éclater la chose & à la pousser jusqu'où elle pourroit aller, à moins qu'elle ne me rendât mon bien; que du reste, elle-même qui lui parloit, sacrifieroit jusqu'à vingt ou trente mille Francs pour me faire avoir la justice qui m'étoit due. Ces paroles, prononcées d'un ton ferme & d'un air d'autorité, frappèrent cette malheureuse femme. Après bien des contestations nous en tirâmes quatre mille Francs. Nous les mîmes avec ce que nous avions. Je parle de la sorte, car les sommes considérables que mes deux amies avoient apportées étoient communes entre nous. Il étoit réglé que le tout appartiendrait à la dernière survivante. Cet Argent n'étoit pas oisif, on le faisoit valoir

valoir par le commerce ; nos Broderies donnant accès dans les meilleures Maisons de Venise à notre Hôtesse, notre Supérieure se servoit de cette occasion pour lui faire vendre des Toiles & des dentelles fines. De manière qu'en trois ou quatre ans nous nous sommes vuës plus de soixante & dix mille Livres, que nous avons apportées ici.

Le tems s'écouloit insensiblement sans que nous vissions jour à exécuter notre grand projet & à finir nos inquiétudes. Notre plaisir le plus vif étoit de savoir de tems en tems des nouvelles du *Comte de Bonneval*. Nous n'ignorames pas qu'il avoit été fait *Bacha*, qu'on avoit pour lui à la Porte beaucoup de considération, qu'on lui avoit donné un Gouvernement, mais fort éloigné de Constantinople & dans une espèce de Pais perdu. Les Revolutions qui arriverent en ce tems là, nous firent trembler, jusqu'à ce que nous apprîmes qu'il étoit de retour & qu'il étoit chargé de dresser les Turcs à faire la Guerre à la manière des François & des Allemands. Ce retour & son silence me désoloient en particulier : il m'a promis de me donner de ses nouvelles quand il seroit assuré de sa situation, disoit - je à mes Amies, il m'a donc

donc oubliée , quelque Turque ou quelque Arabe l'occupe entièrement. Elles me consoloient de leur mieux , mais presque sans pouvoir y réussir.

Ces Nouvelles si ardemment souhaitées, si longtems attendues , arriverent enfin. La Lettre paroissoit peu pressante ; mais qu'elle disoit de choses dans les circonstances ! Ces mots sur tout , *Que ne puis-je en dire autant à mon Angloise & à mon Allemande* , nous causerent une joye infinie, Notre départ fut résolu sur le champ. Nous convinmes que j'écrirois , mais que je ne parlerois que de moi sans dire un seul mot de mes Amies. Je ne puis comprendre comment ma reponse n'est arrivée qu'après nous , car elle avoit été sûrement remise à l'Agent Turc. Il nous fallut plus d'un mois pour nous préparer à notre embarquement. L'Affaire étoit difficile. Tout Venise , l'Inquisition sur tout , s'y seroit opposée pour peu que notre dessein eut été soupçonné. Sans l'habilité de notre Superieure nous n'y aurions jamais réussi. Il nous étoit dà en beaucoup d'endroits , il nous falloit des Lettres de change. Elle pourvut à tout.

La grande difficulté étoit par rapport à notre Hôteffe. Nous supposames un vœu
à No-

à Notre Dame de Lorette, & pour écarter tout soupçon, nous lui payames un quartier d'avance, comme nous avions coutume de le faire. Par bonheur nous avions peu de meubles, nous n'avions que notre linge & nos habits. Nos paquets furent portés la nuit chez un Marchand que l'Agent Turc nous avoit indiqué. Pour nous, nous nous embarquames sur un Vaisseau Anglois vers le soir, d'où nous passames la nuit dans un Vaisseau Turc, qui devoit nous rendre en droiture à Constantinople. Le Capitaine avoit ses ordres de l'Agent, il nous reçut bien, il eut même la politesse de nous ceder sa chambre & de se contenter d'un petit cabinet qui étoit à côté. Nous avions des Lettres pour differens Gouverneurs, au cas que le mauvais tems nous obligeât de relâcher dans leurs Ports.

Il faudroit une autre plume que la mienne pour représenter la satisfaction que nous eumes de nous voir au commencement d'une route dont le terme devoit être si délicieux pour nous. Ces deux Dames me parurent d'un caractère cent fois plus aimable, notre Superieure sur tout s'abandonna plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors à sa gayeté & à sa vivacité naturelle.

turelle, il n'est m'est pas possible de rapporter tout ce qu'elle nous dit d'amusant. L'ennui ne nous approcha point pendant notre voyage, & sans quelques tempêtes que nous effuïames, il auroit été parfaitement heureux. Nous relâchâmes dans un petit Port de l'Isle de Crete. Nos Lettres de recommandation nous furent d'un grand usage, le Commandant nous reçut des mieux, il nous logea dans l'appartement de ses femmes, & sans notre extrême impatience d'arriver, nous n'eussions eu aucun sujet de nous ennuyer. Enfin nous gagnâmes Constantinople. Le Capitaine nous mena chez lui. Nous lui déclarâmes notre dessein, ses attentions redoublerent. Quelque empressement que nous eussions il nous retint deux jours, que nous passâmes presque tous entiers à dormir, car à la fin de notre route nous avions toujours eu un gros tems, qui nous avoit empêché de prendre aucun repos. Il nous fournit les commodités nécessaires pour nous rendre ici.

Je dois ajouter à cette Relation, qu'on m'a forcée de faire malgré mon peu de talent, que nous avons trouvé tout ce que nous avions espéré, que nous sommes parfaitement contentes, & que le Comte de
Bon-

Bonneval est aussi aimable étant Turc, qu'il l'étoit lorsqu'il étoit Chrétien. Il faut pourtant avouer que les trois autres femmes nous ont d'abord causé quelque jalousie ; mais outre qu'elles sont fort raisonnables, notre amour est plutôt une amitié pleine de tendresse qu'une passion. Je reprends ici le reste de mes Mémoires. J'aurois fort souhaité qu'elles eussent voulu les continuer. Mais aucune d'elles n'a voulu s'en charger. Revênu de la surprise & des premiers mouvemens de joye que m'avoit causé leur arrivée, mon premier soin fut d'entrer dans leurs vûes & de répondre autant qu'il me seroit possible à la générosité de leur attachement, qui, du moins que je sache, n'a point encore eu d'exemple. Je les épousai toutes trois. Je déclarai par un Acte authentique, qu'elles étoient libres, qu'elles m'avoient apporté soixante & douze mille Francs qu'elles devoient reprendre sur le plus clair des biens que je laisserois ; qu'outre cette somme, elles prendroient sur ces mêmes biens chacune la somme de cinquante mille livres, avec la condition, qu'en cas de mort la part de l'une grossiroit celle des autres ; & qu'enfin le tout, soit de ce qu'elles avoient apporté,

té, soit de ce que je leur donnois, apparteniroit à la dernière survivante. Cet Acte demeura secret entre nous quatre, & la Turquie & les Perses n'en eurent aucune connoissance.

On fût à Constantinople l'arrivée des trois Chrétiennes, c'est ainsi qu'on parloit. Ce fut pendant longtems l'entretien de toute la Ville, on ne se lassoit point d'admirer leur courage, leur constance & leur fidélité. Tous mes Amis m'en firent compliment. Le Grand Seigneur même eût la bonté de m'en parler, & voulut savoir toutes leurs Aventures. J'en fis un Ecrit abrégé. SA HAUTESSE le lût avec plaisir, & voulut qu'il fût lû dans son Serrail, d'où il se repandit dans toute la Ville & même dans tout l'Empire. Je mis à profit la curiosité du GRAND SEIGNEUR, j'obtins des Lettres patentes qui confirmoient ce que j'avois fait en leur faveur; de son propre mouvement il y fit ajouter qu'après ma mort elles jouiroient leur vie durant; du château qu'il m'avoit donné, sous sa protection particulière, à moins qu'elles n'aimassent mieux retourner parmi les Chrétiens, ce qu'elles pourroient faire avec toute
forte

forte de liberté & de sûreté , tant pour leurs personnes , leurs Esclaves , que pour leurs effets , avec défense à quiconque de les inquiéter le moins du monde , sous peine d'encourir l'indignation de la Sublime Porte.

Leur fortune , leur liberté ainsi assurée , je mis l'ordre dans mon Serrail & dans le reste de ma Maison. Du consentement & à la prière non seulement de l'Allemande & de la Marseilloise , mais aussi de la Turque & des deux Persanes , je déclarai l'Angloise ma première Epouse. Elle a près de quarante ans , à peine en paroît-elle trente , & n'a rien perdu des agrémens de sa jeunesse. C'est sur elle que je me repose du soin de tout mon Domestique , malgré la coutume du Pays , qui ne permet pas qu'on voye aucune des femmes de son maître ; c'est à elle qu'on rend compte de tout ce qui regarde la dépense. Je ne puis assez me louer de ses soins & de son intelligence , tout est dans l'ordre , dans la propreté , dans l'abondance , dans la magnificence même quand il le faut , & il m'en conte sans comparaison moins qu'auparavant. Ce qui ne m'est jamais arrivé de ma vie , je

me vois beaucoup d'Argent comptant.

Pour qu'elle puisse parler à ceux qui exécutent ses ordres, j'ay fait faire dans sa chambre une fenêtre qui donne sur une grande salle. C'est où elle donne ses audiences. Pour la forme, deux Esclaves Turcs sont toujours au bout de la salle tandis qu'on lui parle. Cette fenêtre sert encore à un autre Usage. De tems en tems un Missionnaire vient y dire la Messe. Je m'expose beaucoup, mais je n'ai pû leur refuser cette satisfaction. Le secret a été gardé jusqu'à présent & j'espère qu'il continuera de l'être.

La parix est dans mon Serrail, c'est peut-être le seul de l'Empire Ottoman où elle soit. Il n'y a ni jalousie, ni intrigues, ni tracasserie; mes six femmes sont parfaitement unies, leurs Esclaves les imitent. Pour moi je les aime, ou je paroïs les aimer également. Les trois Chrétiennes sont les premières à m'exhorter de marquer de l'amitié aux autres, & même plus qu'à elles. Le traitement est parfaitement égal, pour les habits, les meubles & les autres choses que des femmes peuvent souhaiter.

souhaiter. L'esprit du travail s'y est mis. L'Angloise & ses Compagnes y ont introduit une espèce de regle. Elles travaillent ensemble dans une grande salle, le profit du travail est commun, & sert à leurs menus plaisirs. Quand le tems est beau elles se promènent dans les jardins, elles vont prendre le frais sur la plateforme qui est au dessus de leur appartement, elles jouent à mille petits jeux innocens; de tems en tems elles se donnent des fêtes, elles font des Concerts. Tout le jour on les entend rire & chanter. Elles dinent ensemble. L'Angloise, qui connoit leurs goûts particuliers, a soin qu'elles soient satisfaites. En un mot, elles sont si contentes, que depuis trois ans aucune n'a été malade.

Je ne les vois que le soir, nous soupons ensemble à la Françoise, la Turque & les Persanes s'y sont aisément accoutumées. Après le Souper elles chantent, elles dansent, elles jouent des instruments, quelques fois même, elles me donnent la Comedie. C'est l'Angloise qui les a mises dans ce goût. Elle a fait même quelques Pièces qui je crois plairoient par tout

ailleurs. Une entre autres, où ses Aventures & celles de ses deux Compagnes sont décrites avec tout l'art & l'agrément possible. Je les vois tour à tour, plutôt par amitié que par passion ; à mon âge on n'en a plus guères. L'Angloise a mon estime & toute ma confiance. La reconnoissance m'attache à l'Allemande. J'ay une vraie tendresse pour la Marseilloise ; l'état dont je l'ai délivrée, la manière dont elle s'est donnée à moi, me la rendent extrêmement chère. La Turquie, les Persanes, auroient toutes mes affections, si les trois autres n'étoient pas venues les partager.

Si l'amour & l'aisance pouvoient rendre un homme heureux, je le ferois assurément ; mais tel est mon destin, qu'il faut que je me chagrine moi-même ou que d'autres me tourmentent. Sans parler de quelques inquiétudes, dont on devinera aisément la cause, & sur quoi je ne m'étourdis qu'avec peine, j'avois un déplaisir sensible de me voir dans l'inaction, où je sentoient qu'on ne me retenoit que par jalousie & par défiance.

défiance. Je continuois à exercer les Troupes, qui restoient tour à tour à la garde du Sultan, car le petit nombre que j'avois façonné, avoit si bien fait à la dernière Bataille contre les Perses, que malgré les oppositions dont j'ay parlé, Sa Hauteffe m'avoit ordonné de reprendre mes Exercices. Mais qu'étoit-ce que cette occupation en comparaison de celle dont je m'étois flatté? J'étois d'autant plus mortifié, que tout ce que je savois de la Guerre de Perse me persuadoit qu'il y auroit eu pour moi beaucoup de gloire à acquérir & qu'elle m'auroit peu coûté. Thomas Couli-khan, qui avoit fait rompre la Paix qu'on étoit sur le point de conclure, s'étoit rendu maître de l'Armée des Perses, & bientôt après de la Couronne. C'est un Aventurier qu'on ne connoit point, il n'est ni Grec, ni Turc, ni Persan. On prétend qu'il a été Esclave Chrétien, & que de fort bonne heure il a embrassé la Loi du grand Prophète.

Quel qu'il soit, il a du mérite; du plus bas rang on ne parvient point au premier, comme il a fait, sans une grande habileté. Autant que j'ay pu
com-

comprendre par le recit de plusieurs Officiers que j'ay entretenus , la Capacité pour la Guerre est médiocre. Il doit ses Victoires à quelques Officiers , qui des Moscovites ont passé à son service ; ils ont un peu façonné sa Cavalerie , & c'est ce qui l'a rendu supérieur. D'ailleurs les Généraux Turcs se sont conduits aussi mal qu'on le puisse. Se confiant apparemment dans le grand nombre de leurs Troupes , ils ont cherché étourdiment leur Ennemi , l'ont attaqué en tumulte & en confusion , sans aucune précaution , ni attention , sans aucune connoissance du terrain. On aura sans doute regardé en Europe comme une fable ce qu'on y aura dit du Stratageme des Perses , qui avoient miné un Terrain sur lequel en paroissant fuir ils avoient attiré l'Avant-garde des Turcs. Le Fait est vrai , non que ce Terrain fût miné de manière à faire sauter toute l'Avant-garde , comme les Moscovites l'auroient apparemment écrit , mais deux ou trois mines qui jouèrent en differens endroits causèrent une telle surprise & une si grande épouvante à nos gens , que les Perses revenant

nant sur leurs pas les culbuterent sans peine sur les autres Troupes qui les suivoient de trop près & dans un fort grand désordre. Par malheur ils avoient derriere eux des défilés, c'est ce qui fit leur grande perte. Tous à la fois voulurent s'y jeter, ils s'y entassèrent & y furent égorgés comme des troupeaux de Moutons.

Le Grand Seigneur m'avoit fait l'honneur de me consulter sur la maniere dont on devoit se conduire en cette Guerre, je lui avois répondu, qu'il falloit le faire avec moins de bravoure, & plus de précaution que ses Troupes n'en avoient d'ordinaire. Ma réponse lui paroissant obscure, je l'avois ainsi développée. Couli-khan est un Aventurier, qui dans la situation où il est, ne doit chercher qu'à périr ou à vaincre. La victoire seule peut l'affermir sur le Trône qu'il vient d'usurper. S'il est vaincu, la mort le delivrera des supplices qu'il a mérités. Ainsi il a un intérêt très pressant de chercher à se battre & de faire une Guerre offensive. Votre Hauteffe au contraire n'a pas besoin d'une victoire. Elle ne doit donc pas risquer un Combat.

L'attention

tion de ses Généraux doit être de l'éviter, de toujours se bien retrancher, de se placer de manière que leur Ennemi ne puisse se faire d'Entreprise considérable. Par là ils le fatigueront, & donneront le tems au Parti du Sophi de se reconnoître.

Il approuva mes réflexions. Je ne fai point quel usage il en fit ? mais il ne seroit pas étonnant qu'il eût donné des ordres, & qu'ils n'eussent pas été suivis. Car la Subordination est si mal gardée, que souvent les Janissaires forcent mal à propos leurs Généraux à combattre. Si du moins ils soutenoient cette licence par leur bravoure, mais dans l'occasion même dont je parle, ils furent les premiers à fuir, il n'y eût qu'un Corps d'environ deux mille hommes que j'avois exercé les années précédentes, qui se fit honneur. Il se forma en Bataillon quarré. La Cavalerie Persane ne put l'entamer, il se retira en bon ordre.

L'exercice des Troupes qui avoit recommencé, les plaintes du Sultan de la Défaite de ses Troupes, ce qu'il dit de la manière dont il auroit fallu s'y prendre, excita de nouveau la jalousie de ceux qui aspireroient aux premières

res places, & qui craignoient que je n'en remplisse quelqu'une. Sans m'attaquer directement il tâcherent de me rendre suspect. Ils répandirent dans le Serrail que je n'étois pas sincèrement Musulman, qu'on me voyoit rarement aux Mosquées, que je ne me conformois point aux Usages de la Nation; qu'une de mes femmes avoit l'intendance de toute ma maison; que mes gens lui parloient; qu'ils étoient presque tous Chrétiens ou Francs; que ma demeure hors de Constantinople paroissoit affectée & pouvoit cacher de mauvais desseins. Le Chef des Eunuques noirs, qui ne m'aime pas sans que je puisse savoir pourquoi, rapporta ces discours à Sa Hauteffe & voulut les appuyer. A peine fut-il écouté.

Le Grand Muphti, qui s'intéressoit toujours pour moi, connut cette cabale & me découvrit tout ce qu'il en avoit appris. Le Sultan est content de vous, me dit-il: Sans vouloir approfondir si vous êtes sincèrement Turc ou si vous ne l'êtes pas, il est persuadé que vous lui serez toujours fidèle, & que vous lui êtes sincèrement attaché.

ché. Ainsi vous n'avez rien à craindre. Je vous conseille cependant de retrancher autant que vous le pourrez ce qui peut donner lieu à ces sortes de discours. Il me vient une idée, continua-t-il. C'est un Usage assez commun parmi nous, que les personnes de Considération aient avec eux un Derviche : si vous en preniez un ? Mais je ne prétens point vous gêner. Je crois pourtant que cette précaution que vous prendriez, seroit plaisir au Sultan.

Je reçus bien ces conseils, mais les discours ridicules qui y avoient donné lieu, me mortifièrent sensiblement. Mon caractère qui est fier, est d'aller contre le torrent. Si je m'étois cru j'aurois laissé parler & n'aurois rien changé à ma conduite. Je communiquai mes peines à ma première Epouse & à ses deux Amies. A force de prières, de remontrances, de larmes même elles me déterminèrent à suivre une partie des conseils qu'on m'avoit donné. Je renvoyai plusieurs Esclaves Chrétiens, je pris des Turcs en leur place, insensiblement je fréquentai les Mosquées & je m'y montrai une fois

fois chaque semaine. Je pris aussi un Derviche : je me transportai dans un Monastère , avec un ordre du grand Muphti au Supérieur de me laisser celui de ses Religieux que je voudrois. J'en choisis un d'environ quarante cinq ans. Il étoit grand & bienfait , à sa Physionomie il paroissoit avoir de la sagesse & de la douceur. Il fut aussi aisé que mon choix fut tombé sur lui qu'un Moine Chrétien l'est quand on le tire de son Monastère pour être Aumonier d'Armée ou de quelque Ambassadeur.

Je n'ignoreis pas que c'étoit un espion que je prenois chez moi , je fus même à n'en pouvoir douter , qu'il s'étoit engagé de rendre compte au chef des Ennuques noirs de tout ce qui s'y passeroit. J'avois pris des mesures pour que son engagement fût inutile. Le Missionnaire ne parut plus. Je fis entendre à mes amis de Constantinople , qu'il n'étoit pas à propos qu'ils vinssent souvent me voir. Du reste je traitai bien ce Moine. Il mangeoit à ma table , je crus les premiers jours qu'il ne se rasfasieroit jamais. Je le logeai proprement,

ment, & tous les mois je lui faisois donner dix écus. Son occupation étoit d'assembler une fois par jour mes Esclaves Turcs & de les faire hurler pendant une demie heure. Il me suivoit quand j'allois à la Mosquée. Le reste du tems, il dormoit, mangeoit, se promenoit. Il ne fut que six mois chez moi, j'en fus délivré par une Avanture des plus plaisantes.

Ce Moine, comme dit Marot du Frere Thibaut, ce Moine séjourné, gros & gras, n'avoit point du tout le don de continence. On remarqua bien vite que la vuë d'une femme faisoit sur lui de vives impressions, il les regardoit d'un oeil dévorant. Libre d'aller dans les Villages voisins, ayant quelque Argent à donner, il y fit plusieurs conquêtes. Jeunes, vieilles, laides, belles, tout lui fut d'abord indifférent pour appaiser sa première faim; il ne sortoit guères d'une Maison qu'il n'eût réussi dans son dessein.

Il devint dans la suite plus délicat, il lui fallut des morceaux choisis. Il en chercha dans mon Serail. Par le moyen d'une vieille Turque

que qui y entroit quelques fois pour faire les plus gros ouvrages, il fut le nom & le Pays des six Esclaves Mahometanes qui y étoient. Le hazard voulut qu'une d'elles fût de sa connoissance. Il le lui fit dire, & lui écrivit même un Billet fort tendre, qu'on trouva depuis dans la chambre de cette fille. „ Depuis que „ je fais que vous êtes si près de moi, „ je n'ai pas un moment de repos. „ Mon cœur est une fournaise ardente, „ mes soupirs sont des flammes qui „ me consomment, il faut que je meure bien-tôt ou que je vous voye. „ Vous avez plus de liberté que dans „ les autres Serrails, cherchez, imaginez le moyen de me sauver la vie, „ j'y travaillerai de mon côté. Si „ l'Amour vous anime comme moi „ nous réussirons infailliblement. Nos „ constellations, qui nous ont rapproché sans que nous le fussions, ne „ sont pas assez cruelles pour l'avoir fait „ sans vouloir nous favoriser. Dites „ vos sentimens à celle qui vous rendra ce Billet. Que ma qualité de „ Derviche ne vous rebute point, je „ n'en suis que plus amoureux & plus

Tom. III. K „ pro-

„ propre à vous contenter. Je ne le suis
 „ que parce que je vous ai perdu, je
 „ cesse de l'être dès que je vous re-
 „ trouve.“

Ce Billet supposoit qu'ils s'étoient aimés. L'Esclave répondit cependant, qu'elle étoit tranquille, que sa situation étoit heureuse, que sa maîtresse avoit pour elle mille bontés ; qu'elle conseilloit au Derviche de persévérer dans le saint Etat qu'il avoit embrassé, qu'il falloit faire de nécessité vertu ; qu'après tout il y alloit de leur vie à l'un & à l'autre, que quelque liberté qu'elle eût il lui étoit impossible de faire ce qu'on souhaitoit ; qu'elle étoit encore jeune, que les suites d'une entreyue étoit à craindre, que quand même il pourroit l'enlever, n'ayant rien ils ne trouveroient nulle part d'azyle assuré.

Cette réponse irrita les desirs du Derviche. La vieille Turque fut si bien endoctriner l'Esclave qu'elle promit de faire ce qu'elle pourroit. Une femme Turque & la chasteté sont presque incompatibles. Outre que le climat la rend encore plus sensible qu'à une autre, dès son enfance on lui persuade

suade qu'elle n'est faite que pour le plaisir & qu'il n'y a point pour elle de Paradis à attendre, à moins qu'elle ne soit aimée de quelque bon Musulman. Celle-ci m'avoüa, quand on l'eut surprise, que c'étoit là sur tout le motif qui l'avoit déterminée à céder aux instances du Derviche.

La difficulté étoit de parvenir à se voir. Il n'étoit pas possible d'escalader les murailles du jardin, elles étoient presque aussi hautes que le Bâtiment; elles naissoient de ses deux côtés, il n'avoit aucune vue sur la campagne. De plus, toutes les nuits on lâchoit dans la basse-cour deux Dogues d'Epire, qui sont les deux plus furieux animaux que j'aie vu, le Bacha de ce Canton m'en avoit fait présent. A force de chercher & d'examiner, l'Esclave trouva une petite cave au charbon dans laquelle il y avoit un soupirail qui donnoit sur la campagne, dont le bâtiment étoit séparé par un fossé assez large & fort profond. Elle fit part au Derviche de sa découverte. Il examina le terrain & résolut de tenter l'aventure.

Un jour que j'étois allé à Constan-

tinople , sur les dix à neuf heures du soir , il se deshabilla , passa le fossé à la nage. Le soupirail étoit assez large , mais il s'étrécissoit insensiblement. Il y mit d'abord les bras & la tête , l'Esclave le tira de son mieux ; mais plus elle le tira plus elle l'engagea , de sorte qu'il ne put ni avancer ni reculer. En revenant de Constantinople je passai sur le bord du fossé. Au clair de la lune je vis quelque chose de blanc & de rond. Au mouvement des jambes qui trainoient & se débattaient dans l'eau , je reconnus ce que c'étoit. Je fis chercher , on trouva des habits , & nous reconnûmes que c'étoit ceux de notre Derviche. Je laissai un de mes gens pour voir ce qu'il deviendrait. Dès que je fus arrivé j'entrai dans mon Serrail. Je me fis suivre de toutes mes femmes & de toutes leurs Esclaves. Après avoir bien cherché nous trouvâmes cette cave au , soupirail de laquelle paroissoit la tête du Derviche. L'Esclave , plus morte que vive , tomba en foiblesse ; on eut toutes les peines du monde à la faire revenir.

Le

Le Moine surpris , ne se déconcerta point , il me dit qu'il avoit aimé cette fille , & que l'ayant su si proche de lui il avoit cru devoir tout risquer pour lui marquer son amour. Il ajouta , que la faute étoit entière de son côté , que ce n'étoit qu'à ses instances & à ses importunités que cette fille avoit cédé , & qu'il mourroit content pourvu qu'il fût qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Ces sentimens me plurent : on le retira du soupirail , je le renvoiai avec quelque argent , après lui avoir fait signer qu'il méritoit la mort pour avoir violé mon Serrail & la sainteté de sa profession. Si je m'étois cru je lui aurois donné cette Esclave ; mais mon Angloise me représenta que cette indulgence seroit très mal prise , & que les Turs ne manqueraient pas d'en faire une preuve du mépris qu'ils me soupçonnoient d'avoir pour leur Religion & pour leurs Usages.

C'étoit à mon Epouse Turque que cette fille appartenoit. Elle étoit dans une colère épouvantable , elle vouloit absolument qu'elle mourût & qu'elle fût livrée au Cadi. Nous

Pappaïfames , & nous l'engageâmes à lui pardonner. Comme , du moins à ce qu'elle nous avoit dit , c'étoit l'envie d'entrer dans le Paradis de Mahomet qui l'avoit portée à consentir à l'amour de ce Moine , mes trois femmes d'Europe en eurent pitié , elles l'instruisirent , & du consentement de sa maitresse elle se fit Chrétienne. Cette Histoire ridicule fut sue à Constantinople avec ses grotesques circonstances. En mon particulier , outre qu'elle me délivra de l'espèce de servitude où le grand Muphti m'avoit conseillé de me mettre , ni lui ni personne n'osa me parler d'en reprendre un autre , plusieurs Bachas même se desirèrent de ceux qu'ils avoient. Les Derviches , outrés de ce scandale , le cherchèrent par tout pour le faire punir. S'il étoit tombé entre leurs mains il eut été empalé vif. Ils le cherchèrent inutilement , il se sauva en Perse.

Delivré de cet Espion nous reprîmes notre train ordinaire , le Missionnaire revint comme auparavant. Peu à peu les soupçons qu'on avoit conçus contre moi s'effacèrent , je
n'en

n'en entendis plus parler , sur tout depuis que Sa Hauteſſe eut impoſé ſilence à un Bacha qui vouloit les ranimer : *Je ſuis ſûr de lui* , dit ce Prince , *tous les conſeils qu'il a donnés ſont bons* , & je regrette fort de ne les avoir pas ſuivis ; *on me fera plaifir de ne m'en plus parler que pour m'en dire du bien*. Ces paroles , dites d'abord à Poreille & devenues enſuite publiques , répandirent ſur moi un raion de Faveur qui me rendit respectable & même redoutable. Il ne manquoit à ma ſatisfaction que d'être employé comme je le ſouhaitois. La paix & l'ordre étoient dans ma Maifon. Mes ſix femmes & leur ſuite ne me coûtoient pas plus que ne dépense à Paris une ſeule femme qui joue & ſe met à avoir des Galands.

Tout victorieux qu'étoit Coulikhan , il ſentit qu'à la longue il ne pourroit reſiſter à la puiffance du Sultan , qu'une Bataille perdue cauſeroit infailliblement ſa perte. Il penſa à ſ'allier au Grand Mogol , la ſeule Puiffance Mahometane qui fût à portée d'inquiéter les Turcs. Ses propoſitions furent reçues avec hauteur : on lui ré-

pondit durement qu'on ne vouloit point la guerre, que si on la faisoit, ce seroit contre lui, pour le précipiter du Trône qu'il avoit indignement usurpé ; qu'on ne doutoit pas que Dieu, après avoir éprouvé la soumission & la patience de ses fideles Musulmans ne se laissât enfin fléchir aux prières de son grand Prophète, & ne les favorisât autant qu'il les avoit humiliés.

Rebuté de ce côté - la, il s'adressa à la Cour de Vienne. On eut souhaité d'entrer dans ses projets, mais on étoit si embarrassé à se défendre contre l'Espagne, la France & la Savoye, qu'on n'avoit garde de s'attirer de nouvelles affaires. Il en étoit de même de la Pologne : divisée en deux Factions elle se déchiroit elle-même, comme elle a coutume de faire depuis que je me connois. Ce que ces Puissances n'osoient ou ne pouvoient faire, les Moscovites à leur sollicitation l'entreprirent. Tout d'un coup, sans déclaration de Guerre, ils se jetterent sur Asoph, la prirent & mirent à feu & à sang les Provinces voisines. Ce procédé irrita extrê-

extrêmement le GRAND SEIGNEUR & tout le Divan, il fut résolu qu'on s'en vangeroit, & qu'on ne quitteroit point les Armes qu'on n'eût obtenu une réparation éclatante de ces injustes Aggresseurs.

Rien ne pouvoit être plus favorable à mes desirs que cette nouvelle Guerre, mes Amis & moi ne doutâmes point que je n'y fusse employé. En effet le GRAND SEIGNEUR me nomma pour commander un Corps de quinze ou vingt mille hommes. Cet ordre me fut apporté en grande Cérémonie par un Chiaoux. Je partis sur le champ pour aller remercier SA HAUTESSE. Je n'eus Audience que le lendemain; car lorsque j'arrivai, ce Monarque s'étoit déjà retiré dans l'appartement de ses femmes, & c'est une Loi inviolable qu'on ne le trouble point dans ses plaisirs, de crainte, disent les Turcs, qu'on n'empêche la naissance de quelque Successeur du Grand Prophète. Je ne perdis rien pour avoir attendu, je fus reçu aussi bien qu'un Sujet puisse l'être. Le GRAND MONARQUE eut la bonté de me dire, qu'il étoit charmé d'avoir pu rendre

justice à mon zèle & à mon devoiement pour sa gloire ; que je savois les raisons qui l'avoient empêché de le faire plutôt , qu'il eseroit que je me conduirois si bien & avec tant de sagesse qu'il ne seroit plus gêné par rapport aux desseins qu'il avoit sur moi. Il me questionna fort sur les Moscovites. Je répondis , qu'excepté peut-être les Chinois , c'étoient les plus mauvaises Troupes du monde ; qu'avec trente mille bons hommes & bien disciplinés , je repondois sur ma tête de les battre , fussent-ils cent mille ; qu'à Pultawa les Suedois n'avoient été défaits que parce qu'ils manquoient de vivres & de munitions de Guerre , & que même ils ne l'eussent pas été sans l'accident qui leur fit croire que leur Roi avoit été tué. Mais , me dit-il , depuis qu'ils ont attiré chez eux des Officiers François & Allemands , ne se sont-ils pas aguerris ? J'allois repliquer lors qu'on vint annoncer le Grand Muphti & le Grand Visir.

Presque au sortir de l'Audience , je me vis investi d'une foule d'Officiers , grands & petits , qui me com-

pli-

plimenterent sur ma promotion & me témoignèrent les derniers empressemens de servir sous moi. Je vis les suites de cette joye & de ces marques d'estime. Je leur repondis que je leur étois fort obligé de leur sentimens, mais que je les priois de faire reflexion que ce n'étoit ni à moi ni à eux à faire la destination des Troupes, que je les estimois toutes, & que je serois content quelles que fussent celles qu'on me donneroit; qu'ils devoient l'être, quelque Chef qu'on leur donnât & dans quelque endroit qu'on les fit servir. Mes remontrances ne rallentirent point leur ardeur, & sans voir qu'ils me nuisoient ils sollicitèrent & employèrent leurs Amis pour être de mon Armée.

C'est la regle en Turquie; dès qu'on est nommé pour commander une Armée, on entre au Divan; non dans celui qui est secret, où n'assiste que le Grand Muphti, le Grand Visir, le Seraskier & le Caimacan, mais dans celui qui est proprement le Conseil, & où l'on regle le nombre de Troupes & la maniere de les employer. Je fus appelé au premier,
qui

qui se tint après ma promotion. Il y fut question de ce qu'on feroit pour reparer les pertes qu'on avoit faites en Perse & qu'elle espèce de Guerre on y feroit, si elle seroit offensive ou défensive. Tous ceux qui parlorent avant moi, à la réserve du Grand Visir, qui n'a pas l'ame des plus martiales, opinèrent à pousser la Guerre avec toute la vigueur & la vivacité possible. Ils parlorent fort de la gloire de l'Empire Ottoman & de la Sublime & invincible Porte; qu'il n'étoit point d'efforts qu'on ne dût faire pour retablir sa réputation jusqu'alors sans tâche; que tout bon Muselman devoit se faire un plaisir & un devoir de repandre son sang pour une Cause si belle & si juste; qu'il y auroit de la honte à ne pas aller d'abord chercher un Ennemi que le hazard & son bonheur seul avoit rendu Victorieux. L'Aga des Janissaires dit, qu'il n'étoit pas honteux de perdre une Bataille, mais de paroître la craindre en évitant l'Ennemi. Le Sultan & le Grand Visir, qui souhaitoient de m'entendre parler, abrégèrent ces discours le plus qu'il leur

leur fut possible. Mon tour vint. Comme c'étoit la première fois que je paroissais au Divan, je m'étois préparé avec soin, afin de soutenir le peu de bonne opinion qu'on avoit de moi. Mon Avis fut conçu en ces termes.

„ J'admire & ne puis assez louer
 „ la valeur héroïque des illustres Guer-
 „ riers qui viennent de parler, & ja-
 „ ferois de leur sentiment sans les con-
 „ siderations puissantes que je vais ex-
 „ poser, les soumettant aux sublimes
 „ lumieres qui sortent du Trône où
 „ est assis le Successeur du Grand Pro-
 „ phète. La Guerre est un Art, qui
 „ demande encore plus d'habileté & de
 „ sagesse que de bravoure dans ceux
 „ qui la conduisent. Chaque pas
 „ qu'on y fait est hasardeux, & peut
 „ devenir funeste s'il n'est pas fait dans
 „ les regles & avec circonspection. U-
 „ ne Bataille est une action décisive,
 „ qu'on ne doit chercher que dans un
 „ vrai besoin & après avoir pris tou-
 „ tes les précautions possibles pour
 „ s'en assurer les succès. On ne doit
 „ jamais la risquer dans le commen-
 „ cement d'une Campagne, sur-tout si
 on

„ on a affaire à un Ennemi que son
 „ caractère ou la situation de ses af-
 „ faires rendent incapable de faire la guerre
 „ avec methode. C'est le but qu'on
 „ doit avoir dans une Guerre, qui en
 „ doit regler les operations; elles sont
 „ toujours glorieuses dès qu'elles re-
 „ pondent à ce but. Une Bataille é-
 „ vitée avec sagesse n'a jamais eu de
 „ suites fâcheuses: de florissants Em-
 „ pires ont été renversés ou ébranlés
 „ par une Bataille risquée mal à pro-
 „ pos. Il est cependant des occasions
 „ où il faut courir ce grand risque,
 „ c'est quand il y a une alternative
 „ aussi fâcheuse que la perte de la
 „ Bataille qu'on hazarde. Si l'En-
 „ nemi passe cette Riviere, s'il prend
 „ cette Place, il aura sur moi des
 „ avantages infinis; il fera l'un ou
 „ l'autre si je ne m'y oppose. Si
 „ je suis battu il le fera avec plus de
 „ facilité, si je le bats ses projets
 „ sont renversés. Dans ces circon-
 „ stances le bon sens & les regles de
 „ la Guerre veulent qu'on risque;
 „ hors de là ils le defendent absolu-
 „ ment. Plus un Ennemi a besoin
 „ d'une Victoire pour se tirer des em-
 „ bar-

„ batras où il est , moins il faut lui
 „ donner d'occasion de la remporter.
 „ C'est un faux honneur & une vraie
 „ imprudence que d'accepter les défis
 „ qu'il fait alors , & de les regarder
 „ comme des insultes qu'il soit honteux
 „ de supporter.
 „ Il est aisé de faire l'application de
 „ ces principes au cas présent. Couli-
 „ khan paroît avoir plus d'impétuosité
 „ dans sa manière de faire la Guerre ,
 „ que de vraie habileté. Le prétexte
 „ dont il s'est servi pour empêcher la
 „ Paix & pour se mettre à la place de
 „ son Maître , a été le peu de vigueur
 „ avec laquelle il prétendoit que ce
 „ Prince faisoit agir ses Troupes. Il
 „ leur a promis des Victoires , elles
 „ l'ont suivi. Si en temporisant & en
 „ se tenant sur la défensive , on l'a-
 „ voit empêché de tenir les promesses
 „ qu'il leur avoit faites , elles l'au-
 „ roient abandonné , du moins le par-
 „ ti du Sophi se seroit fortifié & la Sub-
 „ lime Porte pour défaire ses Enne-
 „ mis n'auroit eu qu'à appuier le Par-
 „ ti qu'elle auroit jugé à propos. Le
 „ Sophi , Couli - khan auroient implo-
 „ ré à l'envi sa puissante protection.

Ce

„ Ce Revolte a fait ce qu'il devoit
 „ faire, il a risqué le tout pour le
 „ tout. Si les vrais Croians avoient
 „ été moins braves & qu'ils l'eussent
 „ laissé se consumer en vains efforts,
 „ peut-être n'entendrait-on plus par-
 „ ler de lui.

„ L'avis du plus petit Sujet de SA
 „ HAUTESSE est donc, que cette
 „ année on commence la Campagne
 „ en Perse par se tenir sur la défensive,
 „ d'autant plus que par les malheurs
 „ précédens la plupart sont nouvelle-
 „ ment levées. Pour cette Défensive
 „ il faut choisir un bon Camp, où l'on
 „ ait la commodité des Vivres. Ce
 „ n'est point assez que le Camp soit
 „ bon naturellement, il faut le fortifier
 „ & le retrancher par de profonds fos-
 „ sés, garnis de parapets & de re-
 „ dans, le tout défendu par une nom-
 „ breuse Artillerie. On exercera les
 „ Troupes dans ce Camp, on les a-
 „ guerrira en les envoyant en parti le
 „ plus souvent qu'il sera possible. On
 „ y attendra l'Ennemi, on le laissera
 „ s'approcher, & on aura apparemment
 „ le plaisir de le voir se retirer sans
 „ rien oser entreprendre. Le Camp
 doit

„ doit être choisi de manière qu'il couvre
 „ nos Frontieres , & qu'on puisse pé-
 „ nêtrer chez les Perses , si l'on en
 „ trouve l'occasion. Pour se poster
 „ ainsi avantageusement , il est de la
 „ dernière importance d'entrer en Cam-
 „ pagne avant l'Ennemi. Quelques
 „ bravades , quelques feintes qu'il
 „ fasse , on se tiendra dans son poste ,
 „ jusqu'à ce qu'on puisse en prendre
 „ un autre , sans donner lieu à au-
 „ cun engagement. Cette attention à
 „ éviter le combat n'empêchera point
 „ qu'on ne fasse des détachemens pour
 „ pénétrer dans le Pais ennemi , pour
 „ s'opposer à ceux qu'il pourroit faire
 „ pour pénétrer dans le notre , pour
 „ l'inquiéter , pour le gêner par rap-
 „ port à ses Convois. Par ces ma-
 „ noeuvres , on le fatiguera , l'ardeur
 „ de ses Troupes diminuera , & peut-
 „ être qu'on trouvera quelque occa-
 „ sion de le combattre à son avanta-
 „ ge “

Malgré la jalousie de plusieurs de
 ceux qui étoient au Conseil , l'appro-
 bation du Sultan & du Grand Visir
 les détermina à être de mon avis.
 Tout le Divan s'y rangea , on donna

les ordres en conséquence. Cette nouvelle maniere de faire la Guerre déconcerta Couli-khan. Il ne fit rien pendant toute la Campagne , le Parti du Sophi se fortifia , à la fin même ce Rebelle reçut un échec considerable , il fut contraint de faire des propositions de Paix.

Dans un autre Conseil , on examina comment on agiroit contre les Moscovites. Il fut réglé qu'avec le Corps que je commanderois , je les inquiéteroie d'un côté , tandis que les Tartares les attaqueroient d'un autre. L'empressement que les Troupes firent paroître à servir sous moi , fut cause que ma destination n'eut point de lieu. On nomma les Troupes qui devoient composer mon Armée , on en exclut toutes celles qui avoient souhaité d'en être , on choisit des Milices de différentes Nations. Elles ne s'assemblerent même pas , il ne se trouva ni Vivres , ni Equipages ; sous divers prétextes on les envoya ailleurs. Ainsi je fus General sans Armée. Les seuls Tartares agirent contre les Moscovites , pillèrent deux de leurs Provinces , y mirent tout

à feu & à sang, & enlevèrent plus de soixante mille esclaves.

Il est inutile que je dise combien ces intrigues me chagrinerent. Je fis tous mes efforts pour les déconcerter ; ils furent inutiles. Si j'aimois plus l'argent que la gloire je m'en serois aisément consolé ; on avoit augmenté mes appointemens , on m'avoit assigné une somme considérable pour me mettre en Equipage ; j'en fus aussi exactement payé que si j'avois servi en effet. Je fis pourtant un tour sur les Frontières ; j'assemblai les Milices qui y étoient. Ces mouvemens, & peut-être un peu ma présence , répandirent la consternation chez l'Ennemi , & il est certain que si j'avois eu l'Armée qu'on m'avoit destinée j'aurois pu reprendre Asoph. Je fis camper ces Milices , je leur appris à fortifier un Camp. Un Corps de Moscovites beaucoup plus fort , se forma dans ces Cantons ; ils mirent toujours le Borysthene entr'eux & nous , & n'osèrent nous approcher de plus de dix lieues. Ma course ne fut que de quatre mois , j'en rendis compte au Grand Seigneur, & pris occasion de me plaindre de ce que les

intrigues de mes Ennemis empêchoient toujours l'effet de ses bontés. Il m'assura que rien ne l'empêcheroit de me les continuer , mais que dans les circonstances présentes on n'avoit pû faire autrement ; que la Guerre des Perses méritoit toute l'attention & épuisoit toutes les forces & toutes les finances. *Continuez , ajouta-t-il , à dresser mes Troupes , ne vous rebutez point , il faut qu'un Etranger ait plus de patience qu'un autre , nous aurons bientôt occasion de vous employer comme vous le souhaitez , & sans que personne y trouve à redire.*

On m'avoit donné si souvent de ces sortes d'assurances que je n'y comptai pas beaucoup , je me mis au-dessus de mon chagrin , & mes Ennemis n'eurent pas le plaisir d'en voir la moindre marque. C'est à mon âge , qui a un peu amorti ma vivacité , & à la sagesse des conseils de mon Angloise que je suis redevable de ma moderation ; je lui confie toutes mes peines , & je trouve toujours auprès d'elle de quoi les adoucir. Regardez , me dit-elle , votre situation du bon côté ; que vous manque-t-il pour être heureux ? La
paix,

paix , l'abondance , les plaisirs regnent dans votre maison ; vous êtes venu ici dépouillé de tout , & vous voila avec des établissemens considerables , vous avez l'estime & la protection de votre Maître. Pourquoi vous inquiéter si fort de ce qu'il ne vous met pas en état de lui rendre de grands services ? Tout l'Empire est persuadé de votre capacité & ne vous estime pas moins, quoi qu'on tienne dans l'incertitude. Avez-vous pu croire que vous n'éprouveriez point ici les effets de l'envie & de la jalousie, comme vous les avez éprouvés ailleurs ? Comptez-vous donc pour rien les chagrins & les inquiétudes que nous causeroient les dangers , à quoi nous saurions que votre valeur vous exposeroit plus qu'un autre ? Jouissez de la vie ; croyez-moi. N'est-il pas tems que vous deveniez un peu Philosophe ; & que content d'avoir le zèle & la reconnoissance que vous devez à votre Bienfaiteur , vous ne vous fassiez pas un tourment de ce qu'il ne vous met pas en état de les lui témoigner efficacement ?

Nous avons aussi quelquefois parlé de Religion , car tout déterminé que

Je puisse être, je ne laisse pas de tems en tems de me trouver fort inquiet. Elle n'a presque point voulu entrer en matiere avec moi à cet égard , parce que ce qu'elle pourroit me dire ne me changeroit apparemment pas , & ne serviroit qu'à me rendre plus coupable.

„ C'est à vous à voir , me dit - elle ,
 „ quelles ont été vos raisons , & quel de-
 „ gré de force elles ont sur votre esprit.
 „ Je ne pense pas que DIEU fasse un
 „ crime de la persuasion , quelque mal
 „ fondée qu'elle puisse être ; mais il
 „ faut que cette persuasion soit réelle.
 „ Après tout , ajouta - t - elle , j'espere
 „ re que Dieu aura égard à vos ver-
 „ tus morales , & que vous mourrez
 „ Chrétien “.

Voici donc la vie que je mène. Je suis mieux dans mes affaires que je n'ai jamais été ; quoique j'aye soixante & quatre ans , je jouis d'une santé parfaite. Deux ou trois fois la semaine je me rends à Constantinople pour l'exercice des Troupes. Ces jours-là je fais ma cour au Sultan & à ses principaux Officiers. Tous les mois je dine une fois chez le Grand Muphti.

Muphti. Le reste du tems je le passe dans ma retraite , je me promène , je vais à la chasse. J'ai presque toujours du monde jusqu'au soir , car c'est une Loi que personne ne couche chez moi. Le soir je me retire dans mon Serrail , où je puis dire que je trouve la plus aimable Compagnie du monde. Que tout cela seroit doux , s'il ne falloit point mourir ! *Achilles est bien mort* , disoit Ulysse à Therfite , *pourquoi ne mourrois-tu pas ?* Nous ferons comme tant d'autres. Je ne laisserai point d'Enfans , du moins il n'y en a point d'apparence , & ma Famille n'aura point le chagrin d'avoir des Parents Turcs. Elle doit se consoler de celui que je lui ai causé. Je vis ici avec honneur , comme j'ai fait par tout ailleurs , & je puis dire que le nom de *Bonneval* y est plus connu & plus respecté qu'il ne l'est par tout ailleurs. Je consens qu'on regarde ce que j'ai fait , comme une folie ; je ne dirai point ce que j'en pense moi-même , si je la désapprouve , si je me la pardonne ; mais elle est faite , je

la soutiendrai jusqu'au bout. Je finirois ces Mémoires ; mais les grandes espérances que je viens de concevoir me flattent trop pour que je n'en parle pas.

La Trêve de l'Empire Ottoman avec celui d'Allemagne est prête de finir. L'Empereur Chrétien a fait proposer de la renouveler. Ces propositions ont été accompagnées de quelques reproches, qui ont paru ici avoir quelque air de menaces. Les Divans ordinaires & extraordinaires se sont assemblés ; il y a été résolu d'une voix unanime qu'on répondroit sur le même ton. Le Visir a fait venir le Ministre de la Cour de Vienne, & lui a dit publiquement, qu'il pouvoit mander à son Maître que jamais la Sublime Porte n'avoit mérité ni ne mériteroit qu'on lui reprochât d'avoir manqué le moins du monde à ses Traités, que du reste il étoit le maître de choisir la Paix ou la Guerre, qu'il étoit indifférent à Sa Hautesse qu'il prit l'un ou l'autre parti. Sur de nouvelles propositions, on a répété

té la même réponse , & on a ajouté qu'on ne doutoit pas que si les Chrétiens ne vouloient pas la Guerre , ils ne restituassent la Transylvanie à son légitime Souverain , & ne rétablissent les Hongrois dans leurs Libertés , Droits , Coutumes & Privilèges. On négocie encore ; mais comme on est instruit ici que la Cour de Vienne cherche de l'appui de tous côtés , qu'elle s'est étroitement alliée avec la Russie & la Pologne , qu'elle a renouvelé ses Traités avec la République de Venise , que c'est pour avoir la liberté d'employer toutes ses Forces qu'elle s'accommode avec la France & avec l'Espagne , nous nous préparons fortement à la Guerre.

On est d'accord avec Couli-kan , on le reconnoit pour Roi des Perses , on se rend mutuellement de part & d'autre ce qu'on s'est pris , on a tout sujet d'espérer qu'il s'unira avec nous & qu'il attaquera les Moscovites. Les Tartares ont ordre de se tenir prêts à tout événement , & ils seront plus que suffisants pour tenir tête à la Pologne , épuisée par ses

Divisions , & bien plus encore par
 le séjour des Russiens. Toute la
 Transylvanie est en mouvement. Les
 Hongrois , qui espèrent toujours au
 rétablissement de l'ancienne forme
 de leur Gouvernement , n'attendent
 qu'une occasion favorable pour se
 déclarer. Le Prince Ragotski est
 déjà ici. Je l'ai vu plusieurs fois.
 Nous concertons ensemble les moy-
 ens de déterminer la Porte à cette
 Guerre , que nous souhaitons tous
 deux également , lui pour le réta-
 blissement de sa Maison , & moi pour
 me vanger , non de l'Empereur &
 des Chrétiens , que je ne hais
 point , mais du Conseil Aulique ,
 qui m'a indignement sacrifié à la part
 que Prié a fait à ses principaux
 Membres , du pillage de Pays - Bas.
 C'est ce qui m'anime. Je m'imagine
 déjà me voir à la tête d'un Corps
 considérable de Turcs , faire sentir
 aux Allemands que le Comte de Bon-
 neval méritoit ou qu'on lui fit Grâce
 ou qu'on le mit hors d'état de nu-
 ire. Cette idée me rajeunit , il me
 semble que j'ay la même vigueur &
 la même vivacité que j'avois à Mal-
 plaquet ,

plaquet, il y a vingt cinq ou vingt six ans, lorsqu'à la tête de l'Infanterie Allemande j'enfonçai le centre des François & fis fuir devant moi les Gardes Françoises.

Comme on fait que je suis venu à dessein, que c'est pour se servir de moi en pareille occasion qu'on m'a reçu avec distinction, qu'on m'a comblé de biens, & qu'on est assuré après la démarche que j'ay faite de prendre le Turban, que je ne me reconcilierai jamais, le Sultan m'a déjà donné parole qu'en cas de Guerre je commanderai sous le Grand Visir, ou qu'on me mettra seul à la tête d'un Corps de trente à quarante mille hommes. Cette Parole m'a été donnée en plein Divan. Elle a été généralement applaudie, & je ne sache pas que personne pense à en empêcher l'exécution. On m'a donné ordre en même tems de dresser des Memoires tant generaux que particuliers. On peut bien juger que je n'ai jamais obéi si volontiers. On a été si content de deux de ces Memoires, qu'ils ont été rendus publics par ordre de Sa Hauteffe. Je vais les transcrire, j'espère qu'ils prouveront de plus en plus com-

combien on a eu tort de me pouffer & de me mépriser comme on a fait.

RAISONS QUI DOIVENT ENGA-
GER LA SUBLIME PORTE A FAI-
RE LA GUERRE A L'EMPEREUR
D'ALLEMAGNE.

„ **L**A Maison d'Autriche , dont la
„ puissance & les projets ont si
„ longtems inquiété le reste de l'Euro-
„ pe , est sur son déclin. Charles VI.
„ n'a point d'Héritier , & quoiqu'en
„ âge encore d'en avoir si l'Impératri-
„ ce venoit à mourir , il prend les mê-
„ mes Arrangemens que s'il étoit sûr
„ qu'il n'en aura jamais. Ces Arran-
„ gemens divisent toute l'Allemagne,
„ & quelques mesures qu'on pren-
„ ne pour les faire approuver & pour
„ en assurer l'exécution , il est impossi-
„ ble qu'on y réussisse.

„ Selon le Projet , le Duc de Lor-
„ raine , qui a épousé l'Aînée des Fil-
„ les de l'Empereur Charles VI. , doit
„ lui succéder & avoir tout ce qu'on
„ appelle les Pais Héréditaires , c'est-
„ à-dire , l'Autriche , avec les Provin-
„ ces voisines , les Royaumes de Hon-
„ grie ,

„grie, de Bohême, la Principauté de
 „Transylvanie, la Flandre même, &
 „ce qu'on appelloit autrefois les Pays-
 „Bas Espagnols.

„Les Princes Allemands qui pour-
 „roient prétendre à l'Empire, ne
 „voient cette destination qu'à re-
 „gret, ceux qui ont épousé les fil-
 „les du feu Empereur Joseph, ou
 „qui épouseront celles qui restent à
 „Charles VI., n'en sont & n'en se-
 „ront pas plus content. On tâche
 „de les gagner ou de les mettre
 „hors d'état de s'y opposer. C'est
 „dans cette vue que la Cour de
 „Vienne a travaillé si puissamment
 „à rendre la Couronne de Pologne
 „Héréditaire dans la Maison de
 „Saxe. Pour engager la France &
 „l'Espagne à soutenir la Pragmati-
 „que Sanction, c'est-à-dire, la dis-
 „position que l'Empereur Charles
 „VI. a faite de ses États; on a ce-
 „dé à un des Princes d'Espagne les
 „Royaumes de Naples & de Sicile,
 „on a donné au Duc de Savoie une
 „bonne partie du Milanais sous le ti-
 „tre de Royaume de Lombardie, on
 „cède la Lorraine au Roi Stanislas

„ à

„ à condition qu'après sa mort elle se-
 „ ra réunie à perpétuité à la France.
 „ Ces Princes, ces Etats profitent du
 „ besoin qu'on a deux, ils prennent
 „ ce qu'on leur donne, bien entendu
 „ que dans la suite ils suivront le parti
 „ qui conviendra le mieux à leurs inte-
 „ rêts.

„ Les divers Princes, Villes, Etats,
 „ Communautés, qui forment le
 „ Corps Germanique, ne se sont ja-
 „ mais prêtés qu'à regret à l'aggran-
 „ dissement de la Maison d'Autri-
 „ che ; ils ne l'ont fait que parce
 „ que ceux qui les conduisoient s'é-
 „ toient laissés gagner aux promes-
 „ ses de cette puissante Maison, aux
 „ graces & aux bienfaits qu'elle étoit
 „ en état de leur accorder. Aujour-
 „ d'hui qu'elle est sur le point de s'é-
 „ teindre, il ne se peut faire que son
 „ crédit ne soit diminué : chacun jet-
 „ te les yeux ailleurs & cherche un
 „ nouvel appui. On en a vu une
 „ preuve sensible dans la Guerre que
 „ la France & l'Espagne ont fait à
 „ l'Empereur Charles VI. Quelques
 „ efforts qu'il ait fait, quelques res-
 „ sorts qu'il ait mis en œuvre, il
 „ n'a

„ n'a pu faire déclarer que c'étoit une
 „ Guerre d'Empire , on ne l'a assisté
 „ que foiblement , il a été dans la né-
 „ cessité de faire venir à son secours
 „ trente ou quarente mille Moscovites ,
 „ & enfin , de crainte de pis , il a été
 „ forcé de s'accommoder & de sacrifier
 „ une partie de ses Etats.

„ Le Corps Germanique prétend
 „ avoir perdu beaucoup de ses Droits
 „ & de ses Priviléges , il n'est pas
 „ possible qu'il ne pense à profiter
 „ de ces circonstances pour s'y réta-
 „ blir. Cela supposé , ils verront sans
 „ beaucoup de peine le nouveau Mai-
 „ tre qu'on leur destine , affoibli &
 „ mis hors d'état de s'y opposer par
 „ la perte de la Hongrie & de la
 „ Transylvanie , & l'on ne peut pas
 „ douter que les Princes ses Concur-
 „ rents ne soient dans les mêmes dis-
 „ positions.

„ Les autres Puissances Chrétien-
 „ nes n'y prendront pas non plus
 „ grand intérêt. La Hollande , l'An-
 „ gleterre , la France , l'Espagne ,
 „ n'en ont aucun que ces Etats revien-
 „ nent à leurs anciens Maitres & que
 „ la forme primitive de leur Gouver-

„ ne-

„ nement y soit rétablie ou qu'ils rés-
 „ tent comme ils sont à présent.
 „ Pour les Polonois , irrités contre les
 „ Moscovites & les Allemans , qui
 „ ont également contribué à leur don-
 „ ner un Roi que la plupart ne vou-
 „ loient pas , à cause du danger pro-
 „ chain où ils sont de voir devenir leur
 „ Couronne héréditaire , ils n'entre-
 „ ront point dans cette Querelle ,
 „ ou ils ne la soutiendront que foible-
 „ ment.

„ Il n'y aura donc que le Pape ,
 „ le Grand Muphti des Chrétiens ,
 „ qui s'intéressera , pour les Allemans
 „ & pour les Venitiens , qui se join-
 „ dront apparemment à eux. Mais
 „ que fera-t-il ? il écrira des Let-
 „ tres , il exhortera. On le laissera di-
 „ re , chacun s'excusera. Enfin , tout
 „ au plus il tirera de ses thresors trois
 „ ou quatre cent mille Francs , qu'il
 „ partagera entre l'Empereur & les Ve-
 „ nitien.

„ Il n'est pas même tout à fait
 „ sûr que ces Republicains se déclara-
 „ rent contre la Sublime Porte ,
 „ ils sont par rapport à la Maison
 „ d'Autriche , dans les mêmes dispo-
 „ sitions

„ fitions que les autres Puiffances. Si Sa
 „ Hauteffe, du haut de fon invincible
 „ Trône, vouloit leur donner quelque
 „ affurance qu'elle ne tirera point con-
 „ tre eux fon glaive redoutable, il y
 „ a toute apparence qu'ils fe tiendroient
 „ en repos & fe donneroient bien de
 „ garde d'attirer fur eux la colere &
 „ fon indignation. S'ils perfeverent dans
 „ leur Alliance avec les Allemands &
 „ les Moscovites, l'Empire Ottoman
 „ n'eft-il pas en état de méprifer tous
 „ leurs efforts ? que peut-il craindre
 „ des Moscovites tant de fois battus &
 „ humiliés, fur tout fi les Perles fens-
 „ ibles à leurs vrais interêts fe déclarent
 „ contre eux ou menacent feule-
 „ ment de le faire ? Les Venitiens embar-
 „ rafferont peut-être un peu davan-
 „ tage. Leur Marine eft fur un bon
 „ pied ; ils ont grand nombre de Vaif-
 „ feaux ; les Princes Chrétiens leur en
 „ fourniront quelques uns. Mais qu'eft-
 „ ce que leurs Flottes en comparaifon
 „ de celles que la Sublime Porte eft
 „ en état d'armer ?
 „ Ainfi le fort de la Guerre fera dans
 „ la Hongrie, toutes les apparences
 „ font qu'elle y fera heureufe. Les

Tom. III, M Ar-

„ mées nombreuses & aguerries qu'on
 „ y employera en assurent le succès ,
 „ & doivent y déterminer. Depuis
 „ plusieurs Siècles , il ne s'est point
 „ trouvé de circonstance si favorable.
 „ Si on les laisse échaper , peut-être
 „ ne reviendront-elles jamais. Dai-
 „ gne le *grand Prophète* inspirer à tous
 „ ses fidèles Croians des sentimens con-
 „ formes au zèle qu'ils ont pour sa
 „ gloire.

Ce Memoire , comme je l'ai déjà
 dit , fut rendu public. Il fit de gran-
 des impressions. Tout le monde sou-
 haite la Guerre. Je sai de bonne
 part , qu'il a deplu à la Cour de Vien-
 ne : je ne m'en étonne pas , car il
 est vrai , & met dans tout son jour
 sa foiblesse. Elle sera bien plus cho-
 quée de celui que j'ai dressé sur la
 manière de faire la Guerre en Hon-
 grie. J'y entre dans le plus grand
 détail , & je repondrois sur ma tête
 que s'il est suivi , la Transylvanie &
 la Hongrie changeront de Maître. Il
 n'a été communiqué qu'au *Divan* ; je
 ne laisserai pas de le transcrire tel que
 je l'ai présenté.

*Memoire Particulier sur la maniere
d'assurer le succès des Armes Ot-
tomanes contre les Al-
lemans.*

„ I. **I**L faut continuer d'exercer les
„ Troupes de *Sa Hauteſſe* ſelon
„ la methode des Chrétiens. Elle eſt
„ bonne , on l'a déjà éprouvée contre
„ les Perſes. On peut dire qu'elle eſt
„ néceſſaire , & que ſans elle la bra-
„ voure naturelle des *Muſulmans* ne
„ peut guères ſervir qu'à les faire pé-
„ rir en plus grand nombre , & il eſt
„ bien certain , que la Valeur joints
„ enſemble , doivent l'emporter ſur le
„ ſeul courage. On doit rendre ju-
„ ſtice même à ſes Ennemis , les *Al-
„ lemands* ſont de bonnes Troupes ,
„ ils ont du cœur & ſe battent bien ,
„ mais leur bonté conſiſte ſur tout dans
„ leur exacte diſcipline & dans le ſoin
„ continuel que leurs Officiers pren-
„ nent de les exercer. Les *Muſul-
„ mans* , plus agiles , du moins auffi
„ braves naturellement , les ſurpaſſe-
„ ront infailliblement ſi on continue de
„ les dreſſer.

„ II. Ces soins ne doivent pas se
 „ donner seulement à l'Infanterie, mais
 „ aussi à la Cavalerie, si utile dans les
 „ Batailles qui se donnent en plaine.
 „ Les hommes, les chevaux, doivent
 „ être également accoutumés au feu.
 „ L'épée qui perce & qui tranche est
 „ la meilleure, à parler en général,
 „ parce qu'elle est à deux usages. Les
 „ Pistolets doivent être aisés à manier,
 „ d'autant plus qu'il n'est pas néces-
 „ saire qu'ils portent fort loin. Le
 „ mousquet est de peu d'usage pour
 „ la Cavallerie, il l'embarrasse quel-
 „ ques fois plus qu'il ne lui sert ;
 „ mais comme les Allemands en ont,
 „ il est à propos de les conserver.
 „ Les cuirasses donnent à une Trou-
 „ pe un air formidable. Cette ar-
 „ mure cependant embarrasse fort ce-
 „ lui qui la porte, sur tout pendant
 „ les grandes chaleurs. Je n'ai ja-
 „ mais vu que les cuirassiers de l'Em-
 „ pereur des Allemands, ayent fait de
 „ grands exploits. Je sais qu'on a vou-
 „ lu donner des cuirasses à la Cava-
 „ lerie Française, qu'on en a effec-
 „ tivement donné à quelques Regi-
 „ mens, & que la première chose
 qu'ils

„ qu'ils ont faite quand il a fallu se
 „ battre a été de s'en débarrasser. Les
 „ chevaux d'une Troupe, autant qu'il
 „ est possible doivent être égaux, les
 „ meilleurs sont les plus forts & les
 „ plus durs à la fatigue il n'est point
 „ du tout nécessaire qu'ils soient fins
 „ ni extrêmement vifs. Ces animaux
 „ ne s'animent quelques fois que trop
 „ par l'odeur de la poudre, par le
 „ bruit des instrumens de Guerre & les
 „ cris des combattans.

„ III. Il n'est pas possible que les
 „ Troupes soient exercées comme elles
 „ doivent l'être, qu'on ne les divise
 „ en differents Corps mediocres. Une
 „ Troupe d'Infanterie qui forme qua-
 „ tre Bataillons, un Corps de Cavale-
 „ rie dont on peut faire quatre Esca-
 „ drons, sont aussi nombreux qu'il le
 „ faut. S'ils l'étoient d'avantage ils
 „ embarrasseroient leurs Commandans
 „ particuliers, s'ils l'étoient beaucoup
 „ moins, ils ne se soutiendroient
 „ point assez dans l'occasion; pour
 „ bien faire, ces Corps doivent être
 „ comme une petite Armée. Ils le
 „ sont chez les Crétiens, le Colonel

„ en est comme le General, il a sous
 „ lui un Etat Major qui a inspection
 „ sur les Capitaines & les autres Of-
 „ ficiers particuliers de chaque Compa-
 „ gnie. Par-là chacun de ces Corps
 „ à sa réputation particulière, dont il
 „ est extrêmement jaloux. Chacun
 „ s'efforce à l'envy de se distinguer
 „ des autres, & c'est souvent à ces
 „ efforts & à l'émulation qui anime
 „ à les faire, qu'on doit le gain d'u-
 „ ne Bataille. A Hochstet, un Regi-
 „ ment François appelé le Regiment
 „ de Navarre, voyant ses Officiers
 „ disposés à se rendre prisonniers de
 „ Guerre, les vieux Soldats prirent
 „ les drapeaux, les déchirèrent, les
 „ enterrèrent. Du moins dirent-ils,
 „ il ne sera jamais dit que Navarre
 „ ait rendu ses Drapeaux. Le Regi-
 „ ment de Piemont porte la manche
 „ doublée de Noir en signe de Deuil
 „ de ce qu'autres fois il a eu le mal-
 „ heur de perdre les siens. Ces e-
 „ xemples doivent faire voir combien
 „ il est avantageux pour inspirer de
 „ l'émulation aux Troupes, qu'elles
 „ soient en plusieurs Corps médiocres,
 „ dont chacun ait une reputation à se
 „ faire

faire ou à soutenir. De plus cette
 division rend une Armée plus aisée
 à manier à son General, & ce qui
 est encore plus important, elle mul-
 tiplie les Officiers, dont le nombre
 ne peut être trop grand, sur tout
 quand ils sont biens choisis & qu'on
 réussit à attacher à ce titre l'honneur
 & la bravoure.

IV. Ces Corps particuliers, qu'on
 appelle ailleurs Regimens, doivent
 encore être subdivisés en Compag-
 nies; c'est assez de cent hommes
 pour une Compagnie d'Infante-
 rie, & cinquante chevaux suffisent
 pour une Compagnie de Cavalerie.
 Dans ces petites Troupes on y met
 l'émulation en choisissant les soldats
 les plus braves & les plus sages pour
 en composer les premiers rangs. Pour
 augmenter cette émulation on ajoute
 une bagatelle à la Paye. L'émula-
 tion est l'ame des Armées, on ne
 peut avoir trop de soin de l'exciter,
 & s'il est possible de la rendre gé-
 nerale. Le moyen le plus sur pour
 y réussir, c'est que chacun soit per-
 suadé qu'en faisant son devoir d'une
 maniere distinguée, il sera avancé

& récompensé, au lieu que s'il man-
 que de courage il sera puni. C'est
 au General à s'appliquer à connoître
 le merite & les belles actions des
 principaux Officiers, c'est à ceux-ci
 à savoir comment se comportent les
 Commandans de chaque Regiment.
 ils doivent rendre compte de leurs
 Capitaines, & chaque Capitaine doit
 remarquer ce qui se passe dans sa
 Troupe. C'est par cette methode
 que le plus habile Ministre pour la
 Guerre qui ait été en France, étoit
 venu à bout de former des Armées
 invincibles, qui du moins ont tou-
 jours été Victorieuses pendant sa vie
 & même après la mort, tandis qu'on
 a suivi les Maximes.

V. De ces Corps particuliers on en
 forme de plus nombreux, à qui on
 donne un Commandant particulier.
 Ces Corps chez les Chrétiens sont
 ordinairement de six Bataillons pour
 l'Infanterie, & de dix ou douze Es-
 cadrons pour la Cavalerie. Si on est
 joint plusieurs ensemble on les fait
 commander par un Officier d'un gra-
 de supérieur. Ces commandemens
 ainsi multipliés, donnent lieu à ceux

qui

qui ont du génie de faire connoître
leurs talens & de se préparer au
commandement général.

„VI. On doit avoir une extrême
attention pour que les soldats soient
bien commodément armés, & même
habillés. La Bayonnette au bout
du fusil est une arme excellente, on
ne peut trop en multiplier l'usage ;
elle rend même l'épée presque inu-
tile, qui ne sert plus que d'un vain
ornement au soldat, de sorte qu'une
seconde Bayonnette au lieu de l'E-
pée ne seroit pas mal établie. L'ha-
bit du soldat doit être le moins gê-
nant & le moins embarrassant qui se
peut. De tous les Princes Chrétiens
c'est le Roi de Prusse qui habille le
mieux ses Troupes. Leur habit est
court & serré, il en a retranché les
plis, les grandes manches, qui ne
font que charger. C'est assez en ef-
fet que l'habit d'un soldat le défen-
de des injures de l'air ; ses armes,
son air libre & dégagé doivent être
son unique ornement. Il ne faut pour-
tant pas négliger ce qui rehausse sa
mine & la rend plus guerrière.

„ VII. Le service de l'Artillerie
 „ étant aussi important qu'il l'est, meri-
 „ te une grande attention. L'Empire
 „ Ottoman étant d'une si grande étén-
 „ due, doit avoir sur toutes ses Fron-
 „ tieres des Fonderies & des Magazins.
 „ Des Commissaires exacts & intelli-
 „ gents doivent veiller sur les ouvriers,
 „ pour que le canon, les mortiers, la
 „ poudre, soient aussi bons qu'ils peu-
 „ vent l'être. Il faut des Canoniers
 „ & des Bombardiers. L'exercice seul
 „ peut les rendre habiles. Cet exercice
 „ coûte à la verité, mais le fruit qu'on
 „ en retire l'emporte infiniment sur la
 „ dépense. Dans ces exercices, qui
 „ doivent être fréquents, il convient
 „ de proposer des prix pour ceux qui
 „ se distingueront par leur adresse.
 „ Une Bombe bien mesurée sur un
 „ magasin à poudre, abrège beaucoup
 „ le Siege d'une Ville & le fait réussir.
 „ Ce-ci peut s'appliquer à l'usage de
 „ toutes les armes à feu. Des soldats
 „ exercés à tirer juste, font bien un
 „ autre ravage parmi leurs ennemis
 „ que ceux qui tirent au hazard. Il
 „ faut du moins les acoutumer à tirer
 „ à moitié de la hauteur ordinaire
 „ d'un

„ d'un homme & s'il se peut à cou-
 „ cher quelqu'un en jouë. L'Infante-
 „ rie qui a affaire à de la Cavalerie ,
 „ doit plutôt en vouloir aux chevaux
 „ qu'aux hommes, c'est ce qu'on appel-
 „ le en France *tirer à la botte*. La
 „ raison est, qu'un Cavailler démonté
 „ est inutile, & qu'un cheval donne bien
 „ plus de prise qu'un homme & que
 „ même il coute davantage à remplacer.

„ VIII. Les travaux sont fréquens
 „ dans les Armées, ils en sont
 „ souvent le Salut, c'est par leur mo-
 „ yen qu'on assure un Camp, qu'on
 „ defend les passages qui y pour-
 „ roient conduire. On peut y em-
 „ ployer les Troupes. Quand on le
 „ fait & que les travaux sont longs &
 „ pénibles, il faut augmenter leur paye
 „ & leur procurer d'ailleurs quel-
 „ ques douceurs & quelques rafraichis-
 „ semens. Les habitans de la campa-
 „ gne, accoutumés a remuer la terre,
 „ font l'ouvrage meilleur & plus prom-
 „ tement; en les bien payant, en les
 „ traitans avec douceur on n'en man-
 „ que point. L'essentiel est que ces
 „ travaux soient bien conduits, pour
 „ cela il faut des Ingenieurs. Ces
 „ hom-

„hommes si utiles doivent être distin-
 „gués, la distinction & les recompensi-
 „ses attachées à cette profession, qui
 „demande de l'esprit & de l'étude en-
 „gageront à s'y appliquer & forme-
 „ront de bons sujets.

„IX. Une Armée ne peut être
 „sans malades, ni sans blessés, il faut
 „donc des Medecins & des Chirur-
 „giens. S'ils ne sont pas habiles,
 „s'ils manquent d'experience, si leurs
 „remedes ne sont pas bons, ils font
 „périr une infinité d'hommes. Dans
 „les Armées Chrétiennes il y a un
 „Hôpital. Les Medecins, les Chi-
 „rurgiens, sont les plus habiles qu'on
 „peut trouver. On a grand soin que
 „les remedes soient aussi bons qu'ils
 „peuvent être. Le general veille exac-
 „tement pour qu'ils fassent leur devoir.
 „Quand on fait qu'il doit y avoir
 „une Bataille, on fait venir des gran-
 „des Villes la plupart des Chirur-
 „giens.

„X. Pour que le service se fasse
 „reguliérement & que les officiers
 „soient en droit de faire garder une
 „exacte discipline, il faut que le sol-
 „dat soit exactement payé, que les

22 vivres ne lui manquent point. Le
 23 faim est son plus terrible ennemi ; si
 24 elle le tourmente, son courage & sa
 25 docilité se perdent. C'est un Pro-
 26 verbe que *Ventre affamé n'a point*
 27 *d'Oreilles*. Ainsi la grande attention
 28 du General doit être de veiller ex-
 29 actement sur ceux qui entreprennent
 30 la fournitures des vivres, non seule-
 31 ment pour qu'ils ne manquent pas,
 32 mais aussi pour qu'ils ayent la qualité
 33 qu'ils doivent avoir, & de mesurer
 34 tellement ses marches & ses mouve-
 35 mens, de maniere que le transport
 36 en soit toujours sûr & commode. Je
 37 me suis trouvé dans une Armée qui
 38 par la témérité de ses Generaux fut
 39 près de cinq mois dans un danger
 40 continuel de manquer de tout & de
 41 perir de misère. Rien n'est plus trif-
 42 te qu'une pareille situation.

22 XI. C'est un avantage infini que
 23 d'avoir pour soi les peuples d'un
 24 Pais où l'on fait la Guerre. On est
 25 assuré des vivres, on est instruit des
 26 mouvemens & des desseins de l'En-
 27 nemi, les Partis qu'on envoie en
 28 campagne sont bien moins expo-
 29 sés, ils trouvent des azyles & mê-

22 me

„ me du secours. Rien n'est plus faci-
 „ le à la Sublime Porte que de se pro-
 „ curer ce grand avantage. Les
 „ *Transilvains*, les *Hongrois* ont les
 „ yeux attachés sur Elle, c'est d'Elle
 „ uniquement qu'ils attendent le reta-
 „ blissement de leurs Droits & de leurs
 „ Privilèges. Si nôtre invincible Maî-
 „ tre du haut de son Trône inébran-
 „ lable daignoit dans sa grande bonté
 „ assurer ces Peuples que ce n'est
 „ que pour leur délivrance qu'il prend
 „ les armes, on les verroit accourir
 „ en foule pour se ranger sous nos
 „ étendars ; ils feroient la Guerre con-
 „ jointement avec nous. Cette ardeur
 „ ne feroit qu'augmenter & deviendroît
 „ bientôt universelle, si les Generaux
 „ contenoient leurs Troupes & defen-
 „ doient absolument le pillage ; si on
 „ traitoit ces Peuples avec bonté, qu'on
 „ leur payât exactement le prix des
 „ denrées qu'ils apporteroient au
 „ Camp, qu'on ne les inquiétat en
 „ aucune maniere sur leur Religion ;
 „ qu'on rétablit les habitans de cha-
 „ que Ville qu'on prendroit dans la
 „ possession de leurs Privilèges. Ces
 „ promesses, sur tout leur exécution ;
 „ son

„ sont dignes du plus vertueux Mo-
 „ narque de l'Univers & lui donne-
 „ roient le plaisir & la gloire d'affoiblir
 „ son Ennemi, de l'éloigner de ses
 „ Frontieres & de rendre des Peuples
 „ heureux.

„ XII. Il n'est guère possible aux
 „ Allemands d'avoir en Hongrie plus
 „ de quatre - vingt mille hommes. Sa
 „ Hauteſſe, ſans ſe mettre hors d'état
 „ de réſiſter aux Moſcovites & à ſes
 „ autres Ennemis, peut facilement y
 „ envoyer cent cinquante mille. La
 „ grande Armée ſeroit de cent mille
 „ les cinquante mille autres ſe parta-
 „ geroient en deux ou trois Corps.
 „ Que pourroient faire les Allemands
 „ ſur tout ſi les Peuples ſe déclaroient
 „ contr'eux ?

„ XIII. Le capital de cette Guerre
 „ eſt d'entrer de bonne heure en
 „ Campagne. Ils nous eſt aisé de pré-
 „ venir nos Ennemis ; leur Armée n'é-
 „ tant qu'un compoſé de divers Contin-
 „ gens que fourniffent les Villes &
 „ les Princes d'Allemagne, ne ſe for-
 „ me que tard ; j'ay vu plus d'une
 „ fois y arriver des Troupes l'orſ-
 „ qu'on étoit ſur le point de prendre
 des

1. des quartiers d'Hyver ; & cette
 2. lenteur est d'autant plus grande
 3. que ces Villes & ces Princes s'intéres-
 4. sent moins à la Guerre qui se fait.
 5. Unique & Souverain Maître de ses
 6. Etats, Sa Hauteſſe n'a qu'à parler
 7. pour être obéie, ſes Armées ſ'assem-
 8. bleront auffi-tôt qu'Elle le jugera à
 9. propos. Elles pourront faire quel-
 10. que conquête conſiderable avant que
 11. les Allemands ſoient en état de ſ'y
 12. oppoſer. Après l'avoir faite par une
 13. prudente deſenſive elles la conſerver-
 14. ront, & empêcheront l'Ennemi de re-
 15. parer la perte qu'il aura faite. Sa
 16. grande Armée ſera chargée de ce
 17. ſoin tandis que le ſurplus de ſes
 18. forces pénétrera dans la Tranſylvanie
 19. & dans d'autres Provinces Voifines.
 20. C'eſt la methode qu'a ſuivie pen-
 21. dant bien des années le fameux Em-
 22. pereur des François Louis quatorze.
 23. Il avoit enlevé une Ville conſidera-
 24. ble à ſes Ennemis avant preſque
 25. qu'ils ſe fuſſent apperçus de ſon deſ-
 26. ſein. Après l'avoir priſe il laiſſoit
 27. à ſes Generaux le ſoin de la conſer-
 28. ver & leur défendoit de ſe commettre
 29. qu'ils

„ qu'ils ne fussent presque assurés du
 „ succès.

„ XIV. Quoique les Allemands n'a-
 „ yent point à présent de Capitaine
 „ fameux comme l'étoit le *Prince Eu-*
 „ *gène*, il ne sont point du tout à
 „ mépriser. Ce sont de vieilles Trou-
 „ pes bien aguerries. Il ne faut pas
 „ non plus les craindre. Il suffit de
 „ se precautioner contre leurs desseins
 „ & de ne pas les laisser maître d'ata-
 „ quer quand il le jugeront à pro-
 „ pos. L'unique moyen de réussir,
 „ c'est de choisir de bons Camps &
 „ d'en rendre l'accès si difficile qu'ils
 „ n'osent le tenter. Cette méthode
 „ doit être suivie pendant la première
 „ Campagne, jusqu'à ce que les Trou-
 „ pes de *Sa Hauteffe* soient tout à
 „ fait accoutumées aux nouveaux exer-
 „ cices auxquels on les dresse présen-
 „ tement “.

Sur ce que je dis dans ce Memoire;
 que les *Hongrois* & les *Transylvains*
 se déclareroient contre les Allemands;
 si le *Grand Seigneur* les assuroit qu'il ne
 pense point à en faire ses Sujets, mais
 uniquement à les mettre en Liberté &
 à rétablir parmi eux l'ancienne forme
 Tom. III. N de

de leur Gouvernement , que la Maison d'Autriche a abolie , le Divan m'a chargé de faire un Manifeste. Je l'ai composé de concert avec le Prince Ragotski & quelques Deputés Hongrois qui sont ici cachés, Il est entre les mains du Grand Visir & sa publication sera le premier Acte de Guerre. Je ne le transcris point parce qu'il contient divers articles qui ne doivent être connus que dans le tems , & que d'ailleurs ce premier Officier m'a recommandé le secret , en m'assurant que le Sultan seul l'avoit vu.

Telle est la situation de mes esperances. Je ne puis assurer si elles seront remplies , mais tout m'y paroît disposé, les Officiers , les soldats souhaitent également la Guerre , les Janissaires sur tout. D'avance ils se promettent la Victoire. Ce que je puis dire , c'est que les Allemands n'auront pas beau jeu. Les Turcs ne sont plus ce qu'ils ont été autrefois. Les exercices que j'ay faits à Constantinople se sont faits par tout ailleurs. On a fait des Regimens ; on a formé des Bataillons. Toute l'Infanterie a des Armes uniformes , l'Epée , la Bayonette , le Fusil. Elle a ses Grenadiers.

diers. On a multiplié les Officiers , on a formé des Compagnies de Canoniers, de Bombardiers , on les exerce encore tous les jours. Il en est de même de la Cavalerie , elle a de grosses bottes, elle est bien armée , elle sait se former en Esquadron & soutenir de pied ferme le feu du canon & celui de l'Infanterie. Je mourrai content si je les vois en action & que je puisse grossir ces Memoires de leurs succès. C'est le plus ardent de mes vœux. On verra par là que je suis aussi attaché au nouveau Maître qu'on m'a forcé de choisir , que je l'ai été à ceux qui m'ont si maltraité , & que rien n'est capable de me faire manquer ou mollir par rapport aux engagements que j'ai pris de moi-même.

F I N.

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the County of Los Angeles, California, for the year 1900:

Office	Name
County Clerk	John W. Smith
County Treasurer	James H. Brown
County Assessor	William C. Jones
County Engineer	Robert L. White
County Surveyor	Charles E. Black
County Jailor	Thomas A. Green
County Coroner	George F. Hall
County Sheriff	John D. King
County Auditor	Frank M. Lee
County Recorder	Edward R. Clark
County Controller	Samuel B. Adams
County Treasurer	John C. Miller
County Assessor	David L. Wilson
County Engineer	Richard H. Moore
County Surveyor	Joseph P. Taylor
County Jailor	Henry J. Scott
County Coroner	Charles K. Young
County Sheriff	William M. Hall
County Auditor	George N. King
County Recorder	John A. Lee
County Controller	Robert E. Clark
County Treasurer	Thomas F. Adams
County Assessor	James G. Miller
County Engineer	David H. Wilson
County Surveyor	Richard I. Moore
County Jailor	Joseph J. Taylor
County Coroner	Henry K. Scott
County Sheriff	Charles L. Young
County Auditor	William M. Hall
County Recorder	George N. King
County Controller	John A. Lee
County Treasurer	Robert E. Clark
County Assessor	Thomas F. Adams
County Engineer	James G. Miller
County Surveyor	David H. Wilson
County Jailor	Richard I. Moore
County Coroner	Joseph J. Taylor
County Sheriff	Henry K. Scott
County Auditor	Charles L. Young
County Recorder	William M. Hall
County Controller	George N. King
County Treasurer	John A. Lee
County Assessor	Robert E. Clark
County Engineer	Thomas F. Adams
County Surveyor	James G. Miller
County Jailor	David H. Wilson
County Coroner	Richard I. Moore
County Sheriff	Joseph J. Taylor
County Auditor	Henry K. Scott
County Recorder	Charles L. Young
County Controller	William M. Hall
County Treasurer	George N. King
County Assessor	John A. Lee
County Engineer	Robert E. Clark
County Surveyor	Thomas F. Adams
County Jailor	James G. Miller
County Coroner	David H. Wilson
County Sheriff	Richard I. Moore
County Auditor	Joseph J. Taylor
County Recorder	Henry K. Scott
County Controller	Charles L. Young
County Treasurer	William M. Hall
County Assessor	George N. King
County Engineer	John A. Lee
County Surveyor	Robert E. Clark
County Jailor	Thomas F. Adams
County Coroner	James G. Miller
County Sheriff	David H. Wilson
County Auditor	Richard I. Moore
County Recorder	Joseph J. Taylor
County Controller	Henry K. Scott
County Treasurer	Charles L. Young
County Assessor	William M. Hall
County Engineer	George N. King
County Surveyor	John A. Lee
County Jailor	Robert E. Clark
County Coroner	Thomas F. Adams
County Sheriff	James G. Miller
County Auditor	David H. Wilson
County Recorder	Richard I. Moore
County Controller	Joseph J. Taylor
County Treasurer	Henry K. Scott
County Assessor	Charles L. Young
County Engineer	William M. Hall
County Surveyor	George N. King
County Jailor	John A. Lee
County Coroner	Robert E. Clark
County Sheriff	Thomas F. Adams
County Auditor	James G. Miller
County Recorder	David H. Wilson
County Controller	Richard I. Moore
County Treasurer	Joseph J. Taylor
County Assessor	Henry K. Scott
County Engineer	Charles L. Young
County Surveyor	William M. Hall
County Jailor	George N. King
County Coroner	John A. Lee
County Sheriff	Robert E. Clark
County Auditor	Thomas F. Adams
County Recorder	James G. Miller
County Controller	David H. Wilson
County Treasurer	Richard I. Moore
County Assessor	Joseph J. Taylor
County Engineer	Henry K. Scott
County Surveyor	Charles L. Young
County Jailor	William M. Hall
County Coroner	George N. King
County Sheriff	John A. Lee
County Auditor	Robert E. Clark
County Recorder	Thomas F. Adams
County Controller	James G. Miller
County Treasurer	David H. Wilson
County Assessor	Richard I. Moore
County Engineer	Joseph J. Taylor
County Surveyor	Henry K. Scott
County Jailor	Charles L. Young
County Coroner	William M. Hall
County Sheriff	George N. King
County Auditor	John A. Lee
County Recorder	Robert E. Clark
County Controller	Thomas F. Adams
County Treasurer	James G. Miller
County Assessor	David H. Wilson
County Engineer	Richard I. Moore
County Surveyor	Joseph J. Taylor
County Jailor	Henry K. Scott
County Coroner	Charles L. Young
County Sheriff	William M. Hall
County Auditor	George N. King
County Recorder	John A. Lee
County Controller	Robert E. Clark
County Treasurer	Thomas F. Adams
County Assessor	James G. Miller
County Engineer	David H. Wilson
County Surveyor	Richard I. Moore
County Jailor	Joseph J. Taylor
County Coroner	Henry K. Scott
County Sheriff	Charles L. Young
County Auditor	William M. Hall
County Recorder	George N. King
County Controller	John A. Lee
County Treasurer	Robert E. Clark
County Assessor	Thomas F. Adams
County Engineer	James G. Miller
County Surveyor	David H. Wilson
County Jailor	Richard I. Moore
County Coroner	Joseph J. Taylor
County Sheriff	Henry K. Scott
County Auditor	Charles L. Young
County Recorder	William M. Hall
County Controller	George N. King
County Treasurer	John A. Lee
County Assessor	Robert E. Clark
County Engineer	Thomas F. Adams
County Surveyor	James G. Miller
County Jailor	David H. Wilson
County Coroner	Richard I. Moore
County Sheriff	Joseph J. Taylor

B L

